

ALAIN BOCHER DE TRÉGOR



Enguerrand

Un chevalier sans visage *

LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Alain Bocher de Trégor

UN CHEVALIER SANS VISAGE

Enguerrand

*

*Toute ressemblance avec des personnes existantes ne pourrait être que fortuite. Les anachronismes sont volontaires et ne peuvent être pris pour historiques.
(Encore que...)*



© Arbre d'Or, Genève, novembre 2005

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

*À Mai-Sous,
qui m'a révélé l'existence
du Chevalier sans Visage
et fait connaître le Chevalier Noir*

Litez, année 532

— De toutes les façons, rien ni personne ne se mettra sur ma route !

— Crois-tu ? Je te l'interdis une fois pour toutes. Je suis ta mère et c'est un ordre. Tu n'iras pas au camp d'Arthur !

— Mais maman, je dois y aller et devenir chevalier ! On m'a dit qu'il y avait cent cinquante-trois places à pourvoir, j'irai donc, même si je ne suis que le cent cinquante-quatrième. Qu'importe d'ailleurs le rang que j'occuperai. Je serai le meilleur et tu seras fière de moi.

— As-tu pensé à tes deux petits frères ? Et à tes sœurs ? Tu dois m'aider à les élever, ton père n'étant plus de ce monde.

— C'est bien pour cela que je dois aller au camp d'Arthur !

— Peut-être, et pourtant tu n'iras pas ! Tu as ici un bon travail. Reprends la forge de ton père. Le village compte sur toi et personne ne s'est proposé à reprendre cette forge qui rayonnait de son vivant dans toute la comté. Non, tu n'iras pas ! Un point c'est tout !

— La forge ne m'intéresse pas !

— Enguerrand Fer, prépare-toi pour aller à la vente de Commana. C'est ce que tu as de mieux à faire...

La cuisine du manoir était la pièce à vivre où se tenaient toutes les conversations, tous les événements de la maisonnée. Elle n'avait ni splendeur ni pauvreté ! C'était la cuisine, avec ses bouquets de simples accrochés tête en bas afin de mieux sécher. Avec ses casseroles de cuivre ternies par le feu de la cuisinière calée d'un éclat de bûche, avec sa table de hêtre, massive, usée de sept emplacements. C'était également la pièce à dormir, avec tous ses lits clos alignés tout le long des murs blanchis à la chaux.

Ils n'étaient pas pauvres, ceux qui s'asseyaient autour de la table. Ils n'étaient pas riches non plus ces héritiers d'un titre de marquis dont le père avait assumé la charge sans pour autant en retirer de bénéfices si ce n'est la jalousie mêlée de considération. Il lui avait fallu, comme cela arrivait bien souvent chez ces petits nobliaux des contrées reculées, exercer un métier manuel et lucratif pour pouvoir nourrir ses enfants, ce qu'il était fort bien arrivé à faire vu son don inné du fer et du cuivre comme nombre de ses compatriotes de cette région des Monts d'Arrez, terre de minerai et de pierres que certains qualifient de précieuses. C'est là que ses ancêtres avaient fait souche, eux, spécialistes des pierres et connaisseurs de ce que la terre renfermait. Ils étaient venus du fin fond de l'Europe de l'est et s'étaient complètement intégrés à cette population si rustre, si fruste aussi et tellement attachante. Ses ancêtres avaient vite oublié leur parler tellement guttural des pays d'Europe centrale, pour le langage plus chantant de ce coin de montagne, et l'avaient transmis tout naturellement à leurs enfants et petits-enfants qui étaient devenus

d'authentiques Bretons fiers de leurs racines et fiers de leur pays qui les avaient accueillis les bras grands ouverts.

Il y avait déjà deux mois que le feu s'était éteint et que le soufflet ne respirait plus. Ç'avait pourtant été la fierté de son père et la fascination de son enfance ! Mais à présent les pinces et les masses dormaient, posées près de l'enclume et sur la table de dressage. Les gabarits étaient là, inutiles et encore salis sur leur tranche de la craie des tracés. Tout était silencieux dans la forge et, dans un coin, étaient entassées roues et épées, et aussi fers et outils agraires au milieu des éléments de cuirasses de tournoi ornés de cuivre et parfois de quelques pierres qui, disait-on, protégeaient le porteur de l'armure. Il n'était pas certain de cela et pourtant il voulait croire à cette magie venue d'un mystérieux monde glacé. Une lumière tamisée se reflétait, depuis la lucarne ternie par les vapeurs s'étant élevées durant toutes ces années d'activité, dans l'eau ferrée où nageaient encore quelques feuilles de menthe pouillot et d'ortie. Le tas de charbon de bois était prêt à se consumer à nouveau pour faire revivre cet atelier délaissé.

Enguerrand laissa traîner son regard sur ces lourds objets que déjà quelques toiles d'araignées semblaient protéger de la poussière volant dans la lumière. Puis, il eut un haussement d'épaules, prit son balluchon qu'il avait, la veille, posé dans un coin, et sortit de la forge sans une larme, sans un regard vers la demeure fière de sa mère, sans un regret pour ses petits frères et ses deux sœurs qui, tout à l'heure, joueraient dans la boue à moitié sèche de la cour picorée par quelques

maigres poules grises. Le chien, qu'il aimait tant, dormait non loin des moutons noirs, tout petits, indifférents à l'humeur du lieu et vivant leur vie de moutons nains et merveilleusement laineux.

Il était parti. C'était une chose évidente pour lui, et rien ne pourrait l'en empêcher ! Déjà il était sorti du village de Litez, là où il avait grandi jusqu'à présent, sorti de ces quelques maisons blotties les unes contre les autres, et il tournait ostensiblement le dos à la vente de Commana et à son pardon à Santez Anna la Bonne Mère qui veillait sur tout le pays. Il marchait d'un pas allègre, chantonnant quelque cantique (c'était les seuls airs qu'il connaissait) et mâchouillant une herbe arrachée au talus du chemin encaissé et fleuri d'ajoncs et de genêts mariant leurs jaunes clinquants. Bien habillé, autant que sobrement, il allait bientôt se présenter au roi Arthur et ne doutait pas qu'il serait accepté à sa cour. Ils verraient tous ce dont il était capable, il se battrait pour son pays et pour son roi et mettrait en déroute tous les ennemis du royaume. Et il y en avait ! Ne serait-ce que ce drôle de pays instable et voisin qui se nommait France et guignait l'annexion de sa terre !...

Il allait rencontrer son roi ! Il lui ferait allégeance et serait armé chevalier !... Chevalier ! Depuis tout petit qu'il rêvait à ça ! Seize ans d'attente... Eh oui, il avait déjà seize ans et pour lui il était temps de réaliser son rêve. Sa mère et ses frères et sœurs seraient fiers de lui. Il porterait haut les armes de sa famille que son père leur avait cachées si longtemps. Pourtant, il y avait de quoi en être fier. Une belle croix rouge sang (le sang de la famille) sur un fond d'hermine (la fierté

d'être breton d'Armorique...) et la petite harpe d'or au centre (la musique des guerriers...). De quoi être fier. Voilà ce qu'il allait mettre au service du roi. Ah, ils allaient voir ce dont il serait capable ! Il allait être un vrai chevalier ! Il allait déplacer des montagnes !...

Déjà quatre lieues parcourues, bientôt six heures qu'il marche sous le soleil un peu voilé. Tant mieux, il n'aurait pas supporté la chaleur de ce mois de juin si le soleil n'avait pas été voilé par les brumes montant des sapins noirs de cette partie de la montagne. Il avait traversé Ar Fouillez sans regarder quiconque et sans s'intéresser à la vente qui se tenait là aussi. Ni à celle de charbon de bois, ni même à celles de minerai de fer ou de cuivre. Il marchait tête baissée de crainte qu'on ne le reconnaisse et qu'on l'interpelle. Il avait tant d'oncles et de cousins dans cette région... Mais ils seraient plutôt allés à Commana.

Par moments, on voyait une vigne dont les grains n'étaient pas encore mûrs, tant s'en faut. Il le regrettait bien lui qui avait si soif ! Il s'était arrêté pour boire à sa gourde dont l'eau était maintenant un peu trop tiède et reposer un peu ses pieds endoloris par les cailloux du chemin, mais rien ne valait un fruit pour calmer une bouche sèche. Il en profita pour cueillir quelques baies sauvages, mais elles étaient encore par trop acides pour pouvoir être mangées en quantité et Enguerrand se lassa bien vite et resta malgré tout sur sa faim. Il devait se mettre en quête d'un abri où dormir et, pourquoi pas ? manger un peu. Si l'on voulait bien lui offrir un peu de soupe, ça serait bien... Il suivrait la route de Berrien, passant par Quinoualc'h, puis il irait jusqu'à Keraden. Il craignait de prendre

la route directe, car elle risquait d'être trop mal fréquentée. Et un jeune homme solitaire... Et peut-être trouverait-il à coucher. Il commençait à rêver d'une bonne grange avec du foin tout frais. Les champs avaient été fauchés pour la plupart récemment. Du moins ceux destinés à la fenaison.

— Bonsoir, *mamm-gozh*, aurais-tu un coin de grange que je puisse dormir ?

— Oui, *bugale*, tu remplaceras mon fils qui n'est plus, du mois dernier.

— Oh *mamm*, que s'est-il passé ?

— Viens te poser *ta reor* et manger la soupe, je te le dirai.

— *Trugarez braz mamm-gozh*, merci bien, car j'ai grand faim et une soupe n'est point de refus.

Le père était déjà assis, silencieux de tristesse, et mangeait sa soupe consciencieusement.

— Assieds-toi et mange, *bugale*, tu ignores qui te mangera demain. *Va doué*, que tu me fais penser à mon fils !

— Quel âge avait-il ? Et que faisait-il, *mamm-gozh* ?

— Dix-sept ans et déjà *marc'hed*, chevalier comme y disent. Et beau ! Et courageux ! Téméraire un peu, même !

— Chevalier ? Chez le roi Arthur ?

— Dame oui !

— Ça alors ! C'est là que je vais !

— *Va doué*, tu ne vas pas te faire tuer dis-moi ! T'entends, le père, il veut être *marc'hed* ! Tu sais,

bugale, il était courageux et le roi avait dit son intention de l'anoblir pour ses valeureux combats et las... mon Colin n'est plus ! Tué par les Saxons, des qui ne croient même pas en Dieu ! N'y va pas toi qui es jeune et beau et encore en vie.

— J'irai, *mamm-gozh*, j'irai et je serai chevalier. Rien ni personne ne pourra m'en empêcher. J'irai et je demanderai au roi de m'adouber. Dès demain.

— Oh, *va doué ! Va doué, bugale...* Allez, mange tout ton saoul. Et va dormir dans le foin frais. Demain il fera jour.

— Merci, *mamm-gozh*, que puis-je faire pour te remercier de cette bonne soupe ?

— Rien que le père ne sache ou ne puisse faire. Seulement saluer le roi et prier Dieu qu'il accueille mon Colin en son royaume.

— Ce sera fait, crois-moi.

Enguerrand sortit dans la nuit naissante et à la lueur de la lune pleine s'en alla s'enfouir dans le foin frais de la grange. Il pensait qu'il aurait eu plus chaud dans l'étable, mais les vaches dormaient déjà dehors à cette époque de l'année et cela n'aurait rien changé à sa condition actuelle. Demain il ferait jour et demain il verrait le roi. Cette nuit il en rêverait. Cette nuit il serait le plus beau des chevaliers. Cette nuit il porterait une cuirasse d'or... On peut toujours rêver.

Le Camp d'Arthur en Huelgoat

Le coq se mit à chanter, il n'était pas encore cinq heures. Enguerrand se précipita dehors et, reprenant son balluchon, n'attendit pas le réveil des deux vieux si gentils. Il n'aimait pas les séparations, ni les adieux. Peu lui importait d'avoir le ventre vide, il serait bientôt devant le roi. C'était cela qui importait ! Il passerait par Goassec et traverserait Huelgoat et ensuite ce serait le Camp d'Arthur. Il serait fait chevalier, il en était certain. Il y serait avant midi pour sûr.

Il marchait d'un bon pas dans la fraîcheur du petit matin. Une légère brume caressait la cime des arbres. Des feuillus c'était. Fini les sapins d'hier ! Fini les vignes du versant de Tredudon. C'était un tout autre paysage fait de hêtres, de chênes et de bouleaux, parsemés déjà de gros cailloux, jetés par quelque géant sûrement, qui annonçaient de loin le chaos d'Helgoat. La Rivière d'Argent coulait au bas du chemin. Il irait se rafraîchir dedans tout à l'heure. Pour le moment il fallait marcher. Il murmurait doucement une chanson pour se tenir compagnie. C'était une vieille chanson guerrière que chantait souvent son père en frappant le fer sur l'enclume. Il aimait bien ce chant qui rebondissait à chaque coup donné sur l'enclume faisant une seconde voix harmonieuse et plus basse.

Tan, tan, dir ha tan...

C'était entraînant de frapper le fer sur la claire bigorne ou de marcher dans cette mini vallée qu'est ce chemin encaissé. Les frênes et les noisetiers se succédaient mêlés d'ajonc et de genêts. C'était revigorant de passer à côté d'eux.

Goassec déjà. Une demi-douzaine de mesures portaient encore les grossières ardoises de Sizun. Un seul toit de chaume déjà laissait à penser qu'on quitterait bientôt cette région sous l'influence des carrières de Sizun. Les murs étaient pour les unes et pour les autres faites de poutres dressées à même le sol retenues par d'autres entrecroisées. Bientôt ce serait Huel Coat et le même type de maisons et, surtout, sa foire où l'on pouvait échanger tant ses bœufs que ses cochons ou ses chevaux, nombreux dans tout le pays, ou encore acheter des légumes ou des rubans pour orner les coiffes de sa belle. C'était un village cosu, eu égard à la proximité du camp d'Arthur et à la présence de tous ces chevaliers, écuyers et valets qui y étaient.

Ce jour était jour de foire. De légers nuages de coton blanc se laissaient entraîner par un vent doux d'altitude. Enguerrand se noya subrepticement dans la foule bariolée sans se faire remarquer plus que cela. Pourtant, un tire-laine eut la prétention de le déléster de son ballot, mais un seul regard suffit à l'en dissuader tant il semblait fort et décidé. Pourtant, dans une rue déserte d'alentour, il transvasa les biens qu'il avait de plus précieux dans les vastes poches de ses *bragou-braz* où il les pensait plus en sécurité. Oh, il n'y avait rien de bien précieux, mais des choses auxquelles il tenait comme cette image de *santez Anna*,

la sainte protectrice des Bretons. *Ma doué*, qu'aurait-il fait si on la lui avait volée ? Que serait-il devenu ? Bah ! Heureusement, ce n'avait été qu'un *malotrou laer*, il n'en aurait fait qu'une bouchée ! Il n'avait pas peur de cette engeance ! Il voulait être chevalier !

Mais il n'avait aucune envie de se bagarrer. Il voulait être le plus présentable possible pour aborder le roi. Il serait reçu, il en était certain. Il ne se posait d'ailleurs pas la question d'un refus ! C'est ainsi, confiant en sa bonne étoile, qu'il sortit du bourg enfiévré, reprenant sa route sous un soleil déjà plus chaud. Comme il longeait la Rivière d'Argent, tumultueuse dans son lit de rochers usés, il eut l'idée d'aller se rafraîchir et descendit la pente qui le menait à la rive. Des bouquets d'ajonc le masqueraient à la vue d'un passant éventuel. Non pas qu'il eût quelque pudeur, mais pour éviter qu'on ne lui dérobe ses maigres bien pendant ses ablutions.

Enguerrand planta son bâton de houx nouveaux au sein d'un buisson d'ajonc et entreprit de se déshabiller. Bientôt il fut dans l'eau d'un méandre assez calme n'ayant pour seules compagnes que quelques nêpes tentant de remonter le courant. La fraîcheur de l'eau le revigorait et semblait le laver des miasmes de la foire et le rendait tout excité. Il renfila ses vêtements, leur laissant le soin de finir de le sécher et reprit son bâton et son chemin. Dans quelques minutes, une demi-heure au plus, il serait à l'orée du camp et se présenterait enfin à son roi !

— Oh là, manant, passe ton chemin !

— Je viens parler au roi.

— Sais-tu qu'on ne s'adresse pas au roi comme cela ? En claquant des doigts ?

— Il faut que je le voie d'urgence.

— Soumets-toi à la fouille, nous verrons ensuite ce qu'on fera de toi.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Mon couteau.

— Pas de couteau ! Aucune arme dans le camp. Je le garde.

— Mais, comment vais-je manger ?

— Comme tout le monde, avec les doigts. Et tu n'as pas intérêt à faire le dégoûté !

— *Mad eo.*

— Et ça ?

— Ça, tu ne touches pas, c'est santez Mamm-gohz, qui me protège.

— Tu ne vas pas me faire croire que tu es superstitieux ? Tu me fais mal aux côtes.

— Je crois ce que je veux. Cela ne te regarde pas ! C'est la protectrice de toute la région d'où je viens. Elle est toujours avec moi.

— Bof, si tu y tiens, garde-la.

— Oh, Bouilleur, mène ce gars à Gwenterc'hrenn.

On l'appelait Mille-Pertuis car toute nouvelle recrue se devait de passer par lui.

— Crie pas si fort, j'suis derrière toi ! Qu'est-ce que tu lui veux à Gwenterc'hrenn ?

— Te refiler un gars...

— Comment on l'appelle ton gars ?

— Je me nomme Enguerrand, je suis de Litez.

— Je me fous d'où tu viens. Suis-moi. Que sais-tu faire ?

— J'étais forgeron, je veux devenir *marc'hed*.

— Tu veux rire ! Ne devient pas *marc'hed* qui veut ! Tu dois faire tes preuves. Allez hop ! À la forge.

— Je veux parler au roi !

— Plus tard, s'il le veut bien !

Enguerrand suivit Gwenterc'hrenn et découvrit non pas une forge, mais des forges et des dizaines de forgerons qui faisaient sonner des dizaines d'enclumes en une polyphonie cristalline. Un véritable concert de xylophones accordés merveilleusement. Pas une fausse note dans ce concert.

— Montre-nous ce que tu sais faire. Prends l'enclume numéro deux et fais-moi un fer de lance.

Enguerrand saisit un morceau de fer incandescent dans le feu attisé par un gamin malingre suspendu à un énorme soufflet. Saisissant un morceau de fer porté au blanc dans le feu du creuset à feu il entonna sa chanson fétiche : *Tan, tan, dir ha tan*, tandis que sa main droite frappait le fer au moyen de la lourde masse et bientôt, sous les yeux étonnés de Mille-Perthuis, un splendide fer de lance, d'une forme bien peu courante, inconnue des forgerons de ce camp, surgissait sous les coups de ce forgeron tout à son art.

— Où as-tu appris à forger ainsi ?

— Par mon père qui m'y a initié depuis que je suis tout petit.

— Tu parais être un excellent *mabinog* ! Peux-tu me forger une épée ?

— Donnez-moi une barre de fer.

— En voici une.

Enguerrand la saisit et se remet à chanter la même chanson tout en battant le fer porté à nouveau à blanc. Le gamin est essoufflé et rebondit sans cesse sur le sol usé par ses pieds nus. L'épée naît sous les coups d'Enguerrand et il cherche bientôt le bac d'eau ferrée pour tremper son œuvre. Insatisfait, il sort sous le soleil et cueille trois brins de menthe et quelques orties, puis rentre dans l'atelier et jette ses branches vertes dans l'eau sous les regards étonnés de Mille-Perthuis et des autres forgerons.

— Avez-vous du miel ?

— Du miel ?

— Oui, du miel.

— Je peux envoyer le gamin en chercher chez lui, il n'habite pas loin, mais que veux-tu en faire ?

— C'est mon secret. Il me faut du miel. Liquide si possible.

— Colinot, va chercher du miel !

Le gamin ne se fait pas prier et s'échappe de l'atelier en courant, bien content de quitter le bruit assourdissant dans lequel il vit à longueur de journée et revient peu après, tout essoufflé malgré tout, un gros pot de miel liquide dans les mains.

— Maman m'a dit qu'elle vous l'offrait.

— *Trugarez braz da ar mel.*

Prenant un chiffon jonchant le sol non loin de là, Enguerrand le plonge dans le miel et frotte la lame de l'épée encore chaude, puis la porte au rouge sombre et recommence à frotter la lame du miel. Il recommence trois fois l'opération puis frappe l'enclume du plat de l'épée, puis du tranchant, sans pour cela entamer le fil, mais laissant se perpétrer un son clair, chantant, sonore et de bon aloi, si bien que tout l'atelier s'est arrêté pour regarder et écouter cet étrange et tout jeune ouvrier nouvellement venu.

— Je n'ai jamais vu ni entendu un pareil prodige ! Tu es un véritable sorcier ! D'où viens-tu ?

— Je vous l'ai déjà dit : de Litez.

— Bon, si ton épée est parfaite, je t'affecterai à la forge, si toutefois tes armes sont aussi bonnes que tu le dis et ce qu'elles semblent être, c'est certain. Tu peaufineras alors les armes que les forgerons te remettront. Reprenez votre travail, vous autres, la journée n'est pas finie que je sache. Travaille bien, en attendant !

— Mais... et le roi ?...

— Nous verrons plus tard. Patience. Je vais déjà lui porter ton épée. La chevalerie, ça se mérite ! Mérite-la.

— Mais... Je ne suis venu ici que pour cela !

Enguerrand était déçu et baissait la tête de dépit. Le gamin s'était réattelé au soufflet et sautait de plus en plus haut tant il était fier de travailler avec Enguerrand. Ça lui plaisait d'être le *mabinog* d'un tel maître. Pourvu qu'il lui apprenne tout ce qu'il savait. La vie serait moins monotone au milieu de tous ces hommes qui faisaient si peu de cas de lui. Lui aussi

aurait bien voulu être chevalier, mais sa modeste condition devait le lui interdire ! Du moins, le croyait-il... Colinot, chevalier ? Impensable ! Écuyer ? Peut-être !

Enguerrand reprit le marteau et frappa un autre fer de lance, puis un soc de charrue très particulier. Quelques compagnons s'étaient pressés les uns contre les autres, le gênant même parfois dans ses mouvements. Soudain, un des ouvriers fit un mouvement trop vif et Enguerrand poussa un hurlement. Le fer qu'il travaillait lui avait sauté au visage, le brûlant atrocement et le défigurant irrémédiablement. Il cria à Colinot :

— Pisse dessus mon visage.

— Non, Monsieur !

— Si, pisse dessus, te dis-je ! Vite ! Tu es vierge non ? Alors, pisse dessus, dépêche-toi !

Colinot s'exécuta, n'y comprenant rien, mais sachant que cet homme était, pour lui, un authentique sorcier et qu'il fallait lui obéir.

Enguerrand précipita ensuite son visage mutilé dans le bassin d'eau ferrée où il avait eu la bonne idée de jeter les herbes plus tôt. La douleur était horrible et il continuait à hurler.

— *Malos doue*, que vais-je devenir !

Il était défiguré. Son visage n'était plus qu'une loque. L'urine de Colinot et l'eau ferrée avaient stoppé la brûlure, laissant une plaie qui ne s'infecterait pas, mais il savait qu'il resterait marqué à vie. Et il souffrait le martyr malgré sa présence d'esprit

immédiate : il avait bien fait ce qu'il avait vu faire tant de fois, sur une main. Mais cette fois, sur un visage entier. C'était trop. Et cela commençait bien mal. Jamais il ne se présenterait ainsi devant le Roi. Il lui fallait se faire un onguent immédiatement, avec de la cire d'abeille, des fleurs de Souci et de l'Orpin Reprise, pour ne plus trop souffrir. C'est ce qu'il enseigna malgré sa douleur intolérable à Colinot, lui expliquant ce qu'il fallait faire immédiatement. C'était une question de survie. Ensuite, il fallait dormir, dormir encore.

Gwenterc'hrenn était revenu sur ses pas en entendant ce hurlement. Il s'était même précipité. Mais il n'avait pu que constater l'ampleur du désastre et lui proposa son aide pour le coucher dans l'une des tentes bien sombres du campement. Enguerrand accepta volontiers et se laissa faire sans résistance. Il accepta même qu'on lui fasse son onguent miraculeux qui le calma aussitôt appliqué sur le visage tuméfié. Il s'endormit presque aussitôt, veillé par Colinot qui ne l'avait pas quitté d'une semelle s'étant immédiatement attaché à ce jeune homme qui chantait en travaillant, et ce, tellement bien.

Il avait dormi dix jours sans se réveiller, entre la vie et la mort. La fièvre semblait ne pas vouloir le quitter et l'on se demandait s'il pourrait survivre et si oui, s'il pourrait reprendre une vie normale. Rien n'était moins sûr. Colinot l'avait veillé durant tout ce temps, passant consciencieusement de l'onguent sur son visage. Le Roi était venu le voir, accompagné de son fidèle Gauvain et de Mordred, le plus jeune de ses chevaliers, le fils qu'il avait eu de Morgause, sa demi-sœur. Il s'était retiré aussitôt, dépêchant auprès du

blessé une des servantes de Dame Guenièvre, Guillemette, qui était chargée de s'occuper du blessé, ce dont elle s'acquittait avec le sourire. Seize ans, jolie sans être belle, elle arborait la coiffe de Fouesnant qui la faisait repérer au milieu de toutes les coiffes plus austères des femmes de la région. Un homme, vêtu de noir, et en armes, se tenait immobile devant la porte de la tente, bientôt relevé par un autre en tous points semblable.

— Où suis-je ? Que s'est-il passé ? Pourquoi suis-je couché ?

— Ne parlez pas, Maître, vous avez été gravement navré au visage, dit Colinot en se précipitant vers Enguerrand.

— Au visage, mais je ne sens rien.

— Maître, vous n'avez plus de visage. J'ai fait comme vous me l'aviez dit. J'ai passé de l'onguent à la cire trois fois par jour.

— Plus de visage ? Mais alors, mes rêves s'effondrent.

— Non, *bugale*, tes rêves ne s'effondrent pas, dit un homme à la stature haute et altière en pénétrant dans la tente accompagné de deux jeunes gens. Mais, bien au contraire, tu as fait preuve d'un grand savoir et d'un non moins grand courage qui te dispenseront d'être mis trop longtemps à l'épreuve.

— Mon roi !

— Oui, ton roi ! Toi, Colinot, continue à le servir. Tu seras bientôt son écuyer. Toi, Guillemette, dit-il en s'adressant à une forme se faisant très dis-

crête dans un coin d'ombre de la tente, continue à le soigner comme tu viens de le faire. Qu'il se repose encore sept jours pleins, et nous irons le quérir. Que les gardes restent en faction tout le long du jour, et que personne ne vienne déranger notre convalescent et ses deux infirmiers. Ce disant, il tourna le dos et sortit tout aussi altier de la tente, suivi par les deux autres jeunes hommes. L'entrevue était terminée. Colinot sortit à leur suite pour aller cueillir à nouveau des plantes et rapporter du miel et des rayons de cire de chez lui. Il annoncerait la bonne nouvelle à ses parents.

Guillemette en profita pour faire la toilette d'Enguerrand et découvrit son corps tout entier et entreprit de le laver s'attardant plus que de nécessaire entre ses cuisses, avec la plus grande délicatesse, ce qu'elle avait fait tous les jours pendant son sommeil. Mais aujourd'hui, c'était différent, il était réveillé et bientôt son sexe se dressait dur et sensible et Guillemette le saisit doucement entre ses lèvres, promenant lentement sa langue sur ce sexe exacerbé. Bientôt il laissait s'échapper un lourd liquide épais que Guillemette but avidement et lentement comme pour prendre la force secrète de cet homme et la partager avec lui.

— Je ne referai pas cela tous les jours, car je ne veux pas vous épuiser, mais je veux vous redonner goût à la vie, dit-elle en retendant le drap de mauvais lin gris par-dessus ce corps splendide.

— Oh, tu peux me tutoyer, Guillemette, ce sera plus agréable. Je ne veux pas te considérer comme une

servante si tu veux bien. Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve, mais il me semble que nous pourrions rester amis.

— D'accord, si tu veux. Je vais aller quérir une grande écuelle de soupe qui te requinquera. À tout à l'heure, Colinot ne va pas tarder.

— Bonjour, comment va notre malade ? demanda Gwenterc'hrenn en entrant dans la tente. Quelle aventure ! Alors, il paraît que tu as eu la visite du roi Arthur ? Tu es bien chanceux.

— Oui, mais je n'ai plus de visage ! Bon, je serai un jour le Chevalier sans Visage...

— Oui... un jour... Si Dieu le veut...

Chevalier ?

La semaine de convalescence se passa du mieux possible. Guillemette était de plus en plus amoureuse. Enguerrand, de plus en plus réservé, ne gardant en tête que son désir d'être chevalier. Colinot, lui, ne pensait et n'agissait qu'en fonction de son maître. Il lui vouait une indéfectible soumission. Tout était pour le mieux.

Enguerrand n'avait plus de visage ; sa peau se cicatrissait grâce à l'onguent à la cire mais aucun sentiment ne pouvait plus être reflété sur ce visage ravagé. Il serait le Chevalier sans Visage, il en était certain. Sept jours venaient de s'écouler lorsque Gwenterc'hrenn vint le chercher pour le conduire en face du roi Arthur. Il le suivit, tremblant de peur d'un refus ou d'autre chose qu'il pressentait, mais ne pouvait pas définir. Il avait trop peur de n'être jamais chevalier.

— Il paraît que tu veux devenir chevalier ?

— Oui sire.

— On ne devient pas chevalier comme ça, en claquant des doigts ! Quelles sont tes motivations profondes ?

— Oh, Mon Roi, je veux combattre à vos côtés. Faire ce que vous me demanderez.

— Et si je te demande l'impossible ?

— Je le ferai... de mon mieux.

— Tu n'as pas froid aux yeux ! Sais-tu que tu dois aller, seul, en Forêt de Brécilien. La connais-tu ? Elle est mystérieuse et envoûtante. Tu n'en sortiras peut-être pas vivant, car les épreuves que tu y rencontreras seront parfois mortelles. Le sais-tu ?

— J'irai, si vous me le demandez.

— Je te le demande. Tu partiras seul, dès demain. Nous te verrons à ton retour... Si tu reviens...

— J'irai, je reviendrai.

— Oui, mais tu n'iras pas comme cela ! J'ai demandé à Gwen, non pardon, à Dame Guenièvre de faire coudre par une de ses fidèles suivantes un masque de cuir que tu pourras passer et lacer à ton gré. Le voici, prends-le, il est à toi...

Le camp se réveillait que déjà Enguerrand était sur le chemin menant à Poullaouen. Il irait à Karaez par Poullaouen. C'était à peine plus long et ce serait plus agréable. Longeant les fougères et les ajoncs bordant le chemin creux, il repensait à Guillemette avec qui il avait passé sa dernière nuit. Peut-être ne la reverrait-il jamais. Peut-être serait-elle mariée lorsqu'il serait de retour — s'il revenait un jour — et même peut-être aurait-elle des enfants. Il songeait à tout cela avec quelque nostalgie. Un petit pincement au cœur, un arrière-goût de bonheur abandonné...

Tan tan dir ha tan...

Il se remit à chanter pour chasser ces douloureuses idées. Il pensa à Colinot qui, il le savait, l'attendrait,

se préparant à être son écuyer. S'il revenait... et s'il était chevalier un jour. Il reviendrait.

Tan tan dir ha tan...

Déjà s'approchait Poullaouen. Des marais d'altitude apparaissaient de chaque côté du chemin. Il repensait à ses courses folles dans le marais du Yeun Ellez. Elles étaient déjà loin.

Tan tan dir ha tan...

Des fougères de plus en plus hautes l'empêchaient à présent de voir les champs encaissés de chaque côté du chemin. Encore un peu plus d'une lieue et il serait en vue de Karaez et ce serait assez pour ce jour. Il commençait à faire trop chaud sous ce masque de cuir. Il s'arrêta sur le bord du chemin pour l'ôter et le laisser sécher tandis qu'il rafraîchirait son visage dans le trou d'eau qu'il apercevait bien protégé par son herbe sèche.

Il ne voulait pas que l'on pût le voir visage à nu. Non, il ne voulait effrayer personne. Il mangea le fromage de chèvre et les deux fruits que Guillemette avait placés dans son balluchon et rajusta le masque. Il se remit en route allègrement, traversant Poullaouen à l'heure où les hommes sont aux champs et leurs femmes aux chaudrons, puis entama le chemin qui allait le conduire à Karaez.

— Eh, *bugale*, où vas-tu ? Veux-tu monter dans ma carriole ? Tu n'iras pas plus vite qu'à pied, mais tu te reposeras mieux !

— Merci, *Tad-gohz*, mais j'aime marcher.

— Monte donc, j'ai besoin de compagnie en ce moment. Monte, te dis-je

— Dans ce cas, je vais monter, mais c'est bien pour te tenir compagnie.

— *Aotrou Ar Doué* t'a-t-il si mal fait que tu portes un masque ?

— Non ! Je n'ai plus de visage. Un accident. Le feu.

— *Ma doué beniget*, comme tu as dû souffrir !

— Oui, bien sûr, mais j'ai oublié.

— On oublie ses peines.

— Oh Tad-gohz, comment dis-tu cela ?

— Moi aussi j'ai souffert. Non, je devrais dire : je souffre. Mais petit à petit j'oublie. J'oublie ma rancune. Eo sur...

— Et de quoi souffres-tu ? Bien sûr, si je ne suis pas indiscret.

— Dame non. Ma femme m'a quitté, emmenant ma fillotte !

— Ça... c'est une terrible douleur, et qui s'efface très lentement.

— J'ai d'autant plus mal que je commence à oublier.

— Oublier ?...

— Oui, je commence à oublier la forme du visage de ma colombe. C'est dur !

— Oui, c'est dur un visage qui disparaît, le sien ou celui que l'on aime. C'est très dur.

— Et justement, c'est toi que j'ai pris sur le chemin !... C'est bizarre !... Où vas-tu ?

— Oh... loin, très loin, je vais en pays de Brécilien.

— Ah ! Le pays des anguilles. C'est terriblement marécageux. Tu y vas pour forger ?

— Pour forger ? Pourquoi ? Il y a des forges ?

— Il n'y a même que ça ! Et des camps de forestiers L'un ne va pas sans l'autre, bien sûr. C'est là que l'on forge les meilleures épées, et les meilleures armes en général. Et de splendides armures qui rendent invincibles ceux qui les portent. Il y a des dizaines de forges et ils vendent des armes non seulement au Roi Arthur, mais aussi au roi d'Espagne et peut-être même aux Teutons. Et c'est aussi là-bas que l'on forme les chevaliers.

— Ah, c'est là-bas ?

— Eh oui, c'est une véritable école militaire, on l'appelle le Bois du Chien de Feu, Koat-Ki-Dan.

— Koat-Ki-Dan ? C'est à retenir. Merci. C'est certainement pour moi qui suis voué au feu.

— Ma doué, ne va pas te vouer aux feux du diaoul. Tu rencontreras Merlin, c'est un magicien dangereux. Tu verras peut-être Ninian, la fée des eaux. Attention, elle est fausse comme personne. Tu verras peut-être aussi la Dame du Lac, mais je ne te le souhaite aucunement.

— Dis donc, Tad-gohz, tu n'es guère réjouissant ! À t'en croire, il n'y a que des dangers. Dire que je suis obligé d'y aller.

— Laisse tomber ! Cette forêt n'est pas pour nous, crois-moi.

— Mais je dois y aller !

— Et je ne t'ai pas parlé des tire-laine ni des égorgeurs de tout poil !

— Oh ! Ceux-là, je sais me défendre...

— Et je ne t'ai rien dit des Elfes, des Korrigans et des Trolls. C'est tellement peuplé là-bas, et c'est plein d'embûches, crois-moi, ce n'est pas pour nous.

— Oui, je le vois, mais je suis obligé d'y aller, et puis j'ai une image de la Mamm : Santez-Anna.

— Ton Anna ne servira à rien dans ce pays de Pagan. Il n'y a rien à faire contre leurs maléfices. Ce sont des damnés. Et leurs femmes, c'est pire que tout.

— Dis, Tad-gohz, tu n'es guère encourageant ! De toutes les façons, je verrai bien. Je dois y aller.

— C'est comme tu veux. Mais tu sais, il y a des compensations, tu pourras manger des anguilles, jusqu'à plus faim. Et c'est bon !

— Bah... maigre compensation !...

— Oh ! *bugale*, c'est là que je m'arrête, *kenavo*.

— *Kenavo, Tad-gohz ha Trugarez braz*.

— Oh ! de rien, j'avais besoin de parler un peu... pour oublier.

Encore une demi-lieue et il serait sur le point de traverser Karaez. C'était un gros bourg marchand. Un carrefour de deux routes, l'une d'est en ouest, l'autre nord-sud. Il faudrait qu'il prenne garde à ne pas se faire dévaliser. Et il devinait qu'il aurait du mal à y trouver un logement. Bah... il verrait bien.

Karaez

Le gros bourg de Karaez approchait du pas marqué d'Enguerrand. Il bruissait de mille rumeurs tant bretonnes que gallo, voire français, car il se situait au carrefour de deux langues, voire trois, et de deux routes, l'une nord/sud qui réunissait Sant-Briec et Vannes, l'autre est/ouest qui liait la France à son port sur l'Atlantique : Brest port royal par excellence où on ne parlait que le français. Il décida de prendre plus garde encore, car il se devait d'arriver indemne à destination. Il fallait aussi qu'il trouve son coucher, et de quoi manger. Ce qui ne serait pas facile, car les grandes villes ont toujours été hostiles aux vagabonds. Bah ! Il se proposerait pour travailler. Oui, mais ce serait difficile vu son masque. Un homme masqué ne donne pas confiance... Mais avait-il le droit d'effrayer la population ?

Personne ne le remarquait. C'était plutôt un bon signe. Enguerrand marchait entre les étals de légumes ou de poisson, car c'était, là aussi, jour de foire. Les bovins côtoyaient les chevaux et les ânes qui eux-mêmes jouxtaient les enclos de moutons, blancs maintenant, et non pas petits et noirs comme ceux des Monts d'Arrez. Il était étonné de découvrir de telles différences. Les étals des couteliers regorgeaient de couteaux, bien sûr, mais aussi de socs, d'épées et nombre d'objets non contondants.

Il les regardait d'un œil intéressé mais cependant discret. Une jeune femme se trouvait derrière un étal de vêtements bariolés et bien peu dans l'esprit austère habituel à la région. Manifestement elle n'était pas d'ici. Il s'approcha et lui demanda d'où elle venait.

— De loin, mais je vis près de Karaez.

— De loin, je le vois, mais encore ?

— Du Portugal.

— Et c'est où ?

— Là-bas ! Loin vers le sud. J'ai voulu voir à quoi ressemblait le pays qui portait le même nom que le mien. Et je suis restée parce qu'il me plaît.

— Et comment se nomme ton pays ?

— Le « Finisterre » !

— Finistère ? C'est étrange que deux pays portent le même nom.

— Oui, surtout s'ils se ressemblent !

— Oui, c'est curieux... Et toi, comment t'appelle-t-on ?

— Maria... et toi ?

— Enguerrand, Enguerrand Fer de Basses Terres. Chez nous aussi beaucoup de filles se nomment Maria.

Après un long silence, comme s'il avait eu besoin de réfléchir (à moins que ce ne soit par timidité), il demanda :

— Dis-moi, Maria, aurais-tu un coin de grange pour que je puisse dormir ?

— Grand Dieu, je ne peux accueillir un homme qui se cache !

— Je ne me cache pas, je porte un masque pour ne pas effrayer ceux dont je croise le regard. Je suis défiguré.

— Alors, tu viens chez moi et je vais te soigner si tu le veux. Ma grand-mère m'a appris mille secrets et je serais heureuse de t'en faire profiter. Je te propose de me retrouver ici à l'heure où le soleil disparaîtra derrière ce toit.

— D'accord, je serai là à l'heure que tu dis.

— Ne sois pas plus tard, car je partirai. Il y a encore une heure de marche avant d'arriver à ma maison.

— Compte sur moi, je serai à l'heure.

Le soleil étant encore assez haut, Enguerrand se noya à nouveau dans la foule. Regardant les jongleurs et les cracheurs de feu qui le fascinaient.

Il ne vit pas le temps s'écouler et soudain, il remarqua que le soleil disparaissait derrière les maisons. Il se mit à courir et arriva à l'emplacement de l'étal de Maria. Mais celle-ci était déjà partie ! Un coup d'œil panoramique. Il la vit qui disparaissait vers l'est sur son cheval. Il courut aussi vite qu'il le pouvait et la rattrapa à la sortie de la ville.

— Tu as bien failli ne pas me retrouver !

— Mais je suis là, c'est le principal.

— J'ai cru que tu ne croyais pas à la science de ma grand-mère.

— Comment puis-je ne pas y croire puisque tu m'as dit qu'elle te l'avait transmise !

— Alors, ça va, je vais te soigner. Mais cela prendra du temps. Il faudra me faire confiance.

— C'est d'accord, c'est évident que je te fasse confiance. Non ?

— Je te nourrirai également, et je partagerai ma couche avec toi.

— Oh... ta couche ! N'est-ce pas t'engager trop tôt ?

— Il te faudra un repos bien confortable, tu me donneras de l'aide en échange. Et je n'ai qu'un seul lit. Mais rassure-toi, il est grand, je ne te gênerai pas si tu le veux ! Il est agréable, tu verras !... Tu sais, ce n'est pas toujours facile d'être une femme seule et d'autant plus quand elle est étrangère. Tes compatriotes sont méfiants. Remarque, je les comprends ! Je le suis aussi, mais là, j'ai confiance en toi. Je ne sais pas pourquoi.

— Je pourrais te faire de gros travaux. Combien de jours comptes-tu me garder ?

— Nous verrons, cela dépendra de ton visage.

— Bon...

— Que sais-tu faire ?

— Je sais forger.

— C'est tout ?

— Je sais aussi entretenir un jardin

— Et...

— M'occuper des animaux, tondre les moutons, tuer le cochon, poser des pièges. Je sais aussi chanter et jouer de la harpe.

— Je crois que nous allons bien nous entendre. Sais-tu faire du vin ?

— Oui Dame. Il y a des vignes là d'où je viens.

— Chez moi aussi, d'ailleurs la maison s'appelle La Vigne ! Tout comme la maison où je vivais au Portugal. C'est drôle ça !

— Pourquoi l'as-tu quittée ?

— Mes parents et mon frère sont morts. Tués par un maraudeur.

— Oh...

— Alors je suis partie, je ne pouvais plus supporter cette maison, ni mon pays d'ailleurs. Tu comprends, c'est comme un viol. D'ailleurs, je me suis bloquée... Complètement !

— ...

— Ici, c'est devenu mon pays.

— Comptes-tu y rester toute ta vie ?

— Peut-être... Dis, sais-tu monter à cheval ? Tu es là qui me suis à pied tandis que je me prélassais à cheval. Monte et prend les rênes si tu sais faire. D'ailleurs, Rose, ma jument connaît bien le chemin, tu la laisseras faire.

Enguerrand ne se fit pas prier et prit élégamment la place de Maria qui, bientôt, somnola, blottie dans son giron.

— Maria, quel âge as-tu ?

— ...

Un silence lui répondit, et une respiration calme et profonde de quelqu'un qui dort en toute confiance.

Il respecta son sommeil et relâcha les rênes de la jument, pour qu'elle atteigne d'elle-même la maison de La Vigne. Celle-ci apparut bientôt au coin d'un petit bois de feuillus.

Une maison basse, blottie dans les arbres comme Maria dans les bras d'Enguerrand. Quelques poules picoraient un sol plutôt sec de la cour placée sur le devant tandis qu'un pré abritait une vingtaine de moutons d'un blanc écru énormes par rapport aux moutons auxquels il était habitué dans les monts d'Arrez. Plus loin, deux vaches non pas rousses mais tachetées, paissaient tranquillement. Tout était différent de chez lui. Il était dans un pays totalement étranger. Plus rien n'était pareil, sauf les ajoncs dorés et les genêts qui, eux-mêmes, étaient plus clairs. Maria se réveillait doucement, mais restait blottie, faisant durer ce moment de calme et de douceur auquel elle n'était plus habituée. Un chien jaune et blanc s'approcha d'eux tirant sur une longue corde de chanvre.

— Un épagneul ! Il y a bien longtemps que je n'ai pas vu le mien. Je me demande ce qu'il devient. Pense-t-il toujours à moi ?

— Si c'était ton chien, il pense toujours à toi. Sois-en certain. Si c'était celui de la maison, il continue à être le chien de la maison.

— Il me manque. Mais ici, il y a le tien... pour un moment. Dis, Maria, quel âge as-tu ?

— Quelle importance ? dix-huit ans et toi

— Je viens de passer mes seize ans.

— Et alors ? Ça change quoi ?

— Rien... non, rien.

— Non, rien. Sais-tu que c'est confortable une poitrine d'homme ?

— Je ne sais pas.

— Je te le dis.

— C'est à toi ces moutons ?

— Oui.

— Et ces vaches ?

— Oui, aussi, ça m'aide à vivre.

— Et tu as des oies à ce que je vois.

— Oui, ce sont de bonnes gardiennes. Et de plus, elles m'aident à faire des gâteaux ! Grâce à leurs œufs.

— Oh oh...

— Tu aimes les gâteaux ?

— Ma mère en faisait. J'aimais ses gâteaux. Maintenant...

— Je t'en ferai

Ils descendirent enfin de la jument et entrèrent dans la maison. Il n'y avait qu'une seule pièce, grande, sombre sans être pour autant obscure. Une vaste cheminée abritait une crémaillère au bout de laquelle pendait un chaudron de fonte. Une immense table usée trônait entre la cheminée et le lit, grand, avenant. Une étagère était emplie de bocaux pleins de poudre pour certains, de fleurs séchées pour d'autres. Tout respirait le bonheur de vivre. La joie du présent.

— Veux-tu un gobelet de vin ? J'en ai fait l'an passé. Il est frais et bon.

— Ce n'est pas de refus, Il fait soif après toute cette poussière de la route !

— Je te sers et je vais vite chercher des plantes toutes fraîches pour faire la soupe. Que dirais-tu d'une soupe d'ortie avec des croûtons rôtis ?

— Je n'en ai jamais mangé ! Chez nous ce sont surtout des racines bouillies et parfois des viandes rôties.

— Tu verras, c'est bon. Détends-toi, mets-toi complètement à l'aise, ma maison est tienne, je reviens dans un instant.

L'instant ne fut pas long et le gobelet d'Enguerrand avait à peine eu le temps d'être entamé. C'était un vin clair et assez agréable à boire. Maria était revenue avec une énorme brassée de jeunes orties et s'affairait déjà à la préparation de celles-ci. Enguerrand la regardait faire en buvant lentement son vin et en pensant que son séjour ici ne serait pas désagréable. Il faudrait qu'il prenne garde à ne pas oublier sa mission et qu'il ait le courage de repartir à temps.

— J'ai l'impression que tu sais tout faire. Tu n'as pas besoin de moi ! Est-ce toi qui files et teint tes laines ?

— Bien sûr que oui. Et aussi je les tisse. Les robes et les tuniques que tu as vues sur le marché, c'est moi qui les fais du début à la fin, de la tonte à la vente.

— C'est bien ce que je dis, tu n'as pas besoin de moi !

— J'ai besoin de ta présence. j'ai besoin d'un homme.

— Mais je repartirai.

— Oui, je le sais et j'y pense, mais j'aurai ton souvenir. Plus rien ne sera pareil ensuite.

— Tu as peut-être raison, mais ne crois-tu pas que tu te feras du mal ?

— Du mal avant, maintenant, du mal après, demain, ça change quoi ?

— Je ne sais pas !

— Allons, la soupe est prête. Mangeons-la et ne nous posons plus de question. Bon appétit.

— À toi aussi. Ensuite j'examinerai ton visage pendant qu'il fait encore jour. Ôte ton masque pour manger. Tu seras plus à l'aise.

— Mon Dieu ! Tu es vraiment bien amoché. Je vais avoir un travail de sorcière pour te réparer. Tu sais ? Lorsque tu seras parti, il te faudra au moins trois mois pour retrouver un visage humain, peut-être t'en faudra-t-il même six.

— Tant que cela ? Et pendant ce temps ?

— Tu garderas ton masque le plus souvent possible. Ce soir je vais simplement te détendre la peau au moyen d'un onguent à la rose, de façon que les muscles de ton visage puissent retrouver leur place. Demain, je ferai de même. Mais, en attendant, commençons par ce soir, ensuite nous nous coucherons et nous dormirons. La journée a été rude et nos corps ont besoin de se reposer, ne crois-tu pas ?

Enguerrand acquiesça et se laissa faire docilement tandis qu'elle lui caressait lentement et savamment le visage.

Les doigts de Maria couraient délicatement de haut

en bas de ses pommettes et autour de ses yeux, reprenant de temps à autre un peu de crème dans le pot de terre qui, ouvert, laissait échapper une suave odeur.

Soudain, elle le déshabilla et se déshabilla en même temps, si bien qu'ils se retrouvèrent nus l'un en face de l'autre sans aucune fausse pudeur ni fausse honte et, lui prenant la main, elle l'attira dans le lit où elle se blottit contre sa poitrine et s'endormit quasiment de suite. Enguerrand la désira, mais devant tant de confiance ingénue, il se contenta de lui caresser un peu le ventre, s'attardant un peu sur sa toison toute noire, et s'endormit bientôt également. C'est ainsi, serrés l'un contre l'autre, que le jour les surprit par sa lumière matinale et pure.

On était au chant du coq lorsqu'ils ouvrirent les yeux et se sourirent.

— As-tu bien dormi ?

— Et toi ? Moi, j'ai dormi comme jamais je n'avais dormi !

— Moi aussi. J'ai envie de toi à présent. Mon corps est tout détendu et t'appelle.

— Je veux l'explorer auparavant, connaître tout de ta peau, de ta bouche, de ton sexe aussi.

Sa main courrait doucement depuis la pointe de ses seins, déjà dressés en une offrande de pierre jusqu'à la toison abondante et harmonieuse de son pubis, porte de ses secrets les plus cachés. Maria était offerte, odalisque lascive, brune de soleil, sa bouche cherchant la bouche d'Enguerrand, tandis qu'un doigt plongeait dans sa caverne déjà humide qu'il découvrait émerveillé. Un long et doux gémissement parvint à

son oreille et il sut qu'il devait la pénétrer à présent. Leur union fut harmonieuse. Peut-être devrions-nous dire leur fusion ? Car ce fut une fusion complète, un concerto de leur désir. Leurs jouissances se rencontrèrent au sommet de leur paroxysme, puis ils retombèrent côte à côte et bientôt se rendormirent heureux et repus jusqu'à ce que le soleil vienne chauffer leur peau offerte à la fenêtre grande ouverte. Il était déjà huit heures et il fallait se mettre au travail. Il fallait tondre les moutons aujourd'hui et c'était un travail de toute la journée qui attendait Enguerrand. Surtout lorsqu'il vit la qualité des forces ! Il proposa à Maria de lui en forger une paire, mais il lui fallait aller à la forge du village !

Celle-ci était à quelques arpents de La Vigne et il partit à pied, certain qu'on l'accueillerait bien. Il remit son masque en arrivant et, s'adressant au forgeron, lui demanda l'autorisation d'utiliser l'enclume et le marteau.

— Pas si vite, ami. Quel est ton père ?

— Mon père est le Ciel et ma mère est la Terre.

— Je vois que nous sommes frères, use des outils comme tu l'entends et sers-toi dans ce tas.

— Grand merci mon frère. Goben-Saer te le rendra.

Enguerrand choisit un morceau de fer, le porta au blanc et le frappa aussitôt sur la bigorne chantant à tue-tête : *Tan, tan dir ha tan* repris immédiatement par les trois compagnons présents. Jamais les murs de la forge n'avaient entendu pareil unisson. Lorsque le fer fut parfaitement tranchant, il le trempa dans

l'eau ferrée. Celle-ci contenait les herbes sacrées. Le Maître forgeron était un vrai initié !

— As-tu du miel ?

— Bien sûr ! Comment m'en passerai-je ? Tiens, prends-le.

— Merci.

Enguerrand replongea ses forces pour les amener au rouge et les frotta de miel recommençant l'opération par trois fois comme il se doit. Puis, replaçant le milieu du fer dans le feu, le plia en deux avec précision, le trempa à nouveau dans l'eau ferrée et quitta la forge non sans remercier le Maître et ses compagnons. Il revint à la Vigne en fredonnant. Il était bientôt midi, mais il allait travailler trois fois plus vite avec ces nouvelles forces, et rattraperait le temps qu'il avait passé à forger et il avait donc gagné sa matinée. Maria l'attendait avec une écuelle de brouet de sarrasin fumant.

— Mange, tu dois crever de faim.

— Merci douce, ça n'est pas de refus, car j'ai effectivement grand faim d'avoir forgé toute la matinée et aussi de t'avoir aimée !

— Surtout de m'avoir aimée !

— Oui, surtout ! lui répondit-il en l'embrassant.

Perceval le Gallo

La tonte des moutons blancs était presque terminée. Le soleil était encore haut dans le ciel. Maria chantait un chant de son pays. Elle semblait heureuse. Elle revivait. Son corps et son esprit étaient comblés.

— Maria, j’espère que je ne t’ai pas fait un bébé.

— Non, mon homme, tu n’as aucune crainte à avoir, je mange la racine d’une plante qui interdit à un bébé de s’accrocher. Le Delphinium est son nom.

— Je croyais que cette plante était mortelle !

— Oui, elle l’est, mais elle peut être employée à certaines doses... et dans certains cas. C’est un des secrets que m’a enseignés ma grand-mère. Tu n’as rien à craindre.

— Oh, je ne crains rien. J’assumerais, s’il le fallait, ma responsabilité.

— Tu es déjà un vrai homme. Je le savais déjà ! Si ! Viens si tu as terminé, il est temps que je m’occupe de toi. La journée se termine et nous allons rentrer dans la maison nous mettre à la fraîcheur. Aimes-tu les poivrons ? J’en ai déjà dans mon jardin et je les ai farcis d’un lapin.

— Oh ! Tu me gâtes ! C’est dimanche ?

— J’ai l’impression que c’est tous les jours dimanche depuis que je t’ai rencontré.

— Oh la ! Ne va pas tomber amoureuse... Tu serais trop malheureuse.

— Non, je suis heureuse de goûter le temps présent. Le comprends-tu ? Viens que je m'occupe de ton visage. Il me faut encore assouplir ta peau.

À nouveau ses doigts coururent, légers, sur les joues disparues d'Enguerrand. À nouveau, il se laissait faire ressentant, lui aussi, le bonheur des instants présents.

— Elles ont l'air de très bien couper les forces que tu as forgées ce matin. Quel est ton secret ?

— Pour toi, ce n'est pas un secret, je les ai trempées au miel. Ça renforce le fil et ça le protège de la rouille. Elles couperont encore longtemps alors que je ne serai plus là. Mais rassure-toi je reviendrai te voir, et battre à nouveau le fil. Ne t'avise pas de les aiguïser !

— Je sais que tu reviendras et tu sais que je t'attendrai. Dussé-je attendre cent ans.

— Mais tu n'attendras pas cent ans...

— Je le sais.

— Tu sais tout ! Es-tu sorcière ?

— Qui sait ? Mais ne va le dire à personne ! Que cela reste notre secret. À vie.

Ses doigts continuaient leur mission sacrée, contournant les paupières. L'atmosphère s'emplissait d'odeur de rose se mélangeant harmonieusement à l'odeur des poivrons farcis qui finissaient de cuire dans le four à pain qu'elle avait construit, faisant une excroissance à la pièce. Tout ressentait le bonheur. Tout était joie intérieure. Enguerrand avait par

moments envie de poser son sac définitivement, mais une voix lointaine lui disait : tu seras chevalier.

— Connais-tu les Kobolds ? Et les Lamignacs ?

— Non, qu'est-ce ?

— Les habitants des landes. Tu vas sûrement en rencontrer. Sois extrêmement poli avec eux, voire un tantinet obséquieux (quoique...) car ce sont de vraies teignes. Tu ne les verras que s'ils veulent bien se montrer. Ils n'ont pas plus de deux pieds et demi de haut. Fais attention à ne pas les vexer, car ils te feraient tourner en rond pour te perdre dans leur lande.

— Tu me parles comme si j'étais sur le point de partir.

— Mais, un jour tu partiras et alors tu ne me laisseras plus le temps de te dire ce que j'ai à te dire.

— En réalité, je ne crois pas beaucoup à tes gnomes. D'ailleurs, je n'en ai jamais vus !

— Crois-moi Enguerrand, de tels êtres existent. Je les connais pour les avoir parfois accueillis dans ma maison. Je ne pense pas qu'ils reviennent ces temps-ci, car tu es là. Pourtant, ils existent. Je te prie de me croire. Voilà, ton visage est prêt pour passer une bonne nuit.

Elle entreprit, comme la veille, de le déshabiller et de se déshabiller simultanément. Comme la veille, elle lui prit la main et l'entraîna vers la couche ouverte. Une fois qu'il fut étendu, elle le massa d'une main douce et ferme, détendant ses muscles dorsaux et ventraux. C'était magnifique de voir cette femme nue, aux seins fermes, penchée sur cet homme qui

commençait à s'endormir. Puis, lorsqu'il eut les yeux fermés et sa respiration régulière, elle entreprit de laver sa chemise et ses braies. Elles seraient sèches au matin, c'était certain.

Elle frotta, savonna du savon à l'amande douce qu'elle avait fait elle-même, frotta encore et rinça, puis tordit doucement les vêtements afin de les essorer parfaitement pour qu'ils sèchent vite, puis, empoigna ses propres vêtements et leur fit subir le même sort. Dieu qu'elle était belle, nue, dans la lumière rouge du soir. Et personne pour la contempler dans sa liberté de mouvements tout simples. La vie était belle.

Elle se glissa entre le mur et l'homme qui dormait déjà profondément et promena ses mains doucement sur sa peau, pensant à se caresser plus intimement. Non, pas à côté d'un homme qu'elle désirait et respectait. Bientôt elle s'endormait, heureuse de cette journée qui la laissait comblée de petits bonheurs de chaque instant. Elle remercia la Dame qui l'avait protégée de tout temps. La Dame qui portait le même nom qu'elle.

Elle se réveilla lorsque le soleil entrait dans la pièce par la fenêtre grande ouverte. Elle ne bougea pas, ne voulant pas réveiller Enguerrand et voulant savourer ce moment de bonheur calme. Les chaleurs des deux corps se mêlaient l'un à l'autre et, de même, leurs odeurs de la nuit sereine. Les vêtements étaient probablement secs, et elle n'aurait qu'à aller les dépendre tout à l'heure. En attendant, elle allait rester au chaud. Et c'était bien ainsi. Enguerrand, doucement s'éveil-

lait et sa main s'abandonna sur la toison pubienne de Maria qui, en silence, saisit le membre de l'homme encore à moitié endormi et se mit à jouer avec ce sexe qui, très vite, se raidit. Sa main montait et descendait lentement, serrant parfois le pénis parfois le relâchant, jusqu'au moment où un jet chaud et épais s'écoula entre ses doigts, qu'elle garda longtemps puis passa ses doigts sur les lèvres d'Enguerrand et sur les siennes, les léchant goulûment et avidement. Elle aimait ce goût mi salé, mi sucré de la semence de l'homme. Une odeur de fleur de châtaignier. Elle pressa sa bouche contre celle d'Enguerrand partageant avec l'homme qu'elle aimait le plaisir qu'elle aimait le plus. Tout était bien en ce monde. Tout était harmonieux.

Elle se leva, et toujours nue et libre dans ses mouvements gracieux, alla dépendre les vêtements de l'un et de l'autre. Elle enfila sa jupe colorée, ajusta son corsage sur ses seins gonflés de bonheur et entreprit de passer les braies d'Enguerrand. Et sa chemise non sans avoir caressé lentement sa poitrine. Enguerrand retroussa sa jupe, dévoilant son entrejambe tout offert, et la pénétra, la couchant à plat ventre sur le lit défait. Le va-et-vient long et mesuré l'amena doucement à la jouissance bientôt partagée par lui-même, éjaculant à nouveau dans ce sexe grand offert. Il resta, durant un moment d'extase, emprisonné dans la vulve encore serrée de Maria qui refusait de le laisser s'échapper. Savourant le plaisir d'être liés un à l'autre. Liés, ils l'étaient, et pas uniquement par le sexe. Tout en eux les attachait, mieux que des serments ou des promesses. Mieux que des mots.

— *Eul a ben un galant ô lê, la Marie!*

— *Vantié ben. Ça n'ê point de ka qu'ê ben catholique. Je crê ben qui n'ont point vu l'recteur.*

— *Mais ça vaut mieux que de vivre seule!*

— *Teu n'vas tout meume point hanter c'citoyen-là!*

Ça jasait bon train et bonne langue dans le pays! Maria et Enguerrand n'en avaient cure! Ils vivaient des jours merveilleux. Enguerrand avait refait le fil de la cognée et venait de mettre en tas plusieurs cordes de bois vert qui sécheraient et permettraient à Maria de bien passer l'hiver. Voire plus.

Maria pouvait prendre le temps de filer ses nouvelles laines. Et de les teindre. Et de s'occuper des animaux et de ses plantes. Elle avait un homme à la maison qui assurait les gros travaux. Il avait même eu le temps de poser quelques collets et Maria avait pu faire un pâté de lièvre et un repas de grives qui les avaient changés de l'ordinaire végétal. Peu de légumes étaient encore arrivés déjà à maturité. Elle espérait qu'il resterait jusqu'à ce que le cochon soit prêt à égorger et à mettre au saloir. Mais elle avait confiance, à bien réfléchir il serait encore chez elle. Le visage d'Enguerrand s'améliorait rapidement. Il était en bonne voie et d'ici une sizaine de mois ça ne paraîtrait plus. Deux brebis avaient fait des petits. La vie était belle et l'avenir de même! Elle allait même demander à Enguerrand de lui faire un bébé. Pourquoi pas? Malgré tout, il pourrait peut-être penser qu'elle voulait le piéger. Cependant ce n'était pas le cas. Elle n'avait jamais voulu de bébé avant. Tandis

qu'avec lui... Il faudrait qu'elle le lui demande... et qu'elle arrête le delphinium !

Mais bientôt Enguerrand allait partir. Ses joues le tiraient moins depuis quelques jours. L'onguent de Maria les assouplissait grandement et déjà un second onguent faisait son travail dans les centaines de muscles faciaux. Déjà quinze jours qu'il vivait là. Il était bien chez Maria mais, en réalité, il ne pensait qu'à la chevalerie et il avait hâte d'accomplir la mission que lui avait confiée le roi Arthur. Il n'avait pas vu Merlin le magicien, conseiller du roi, mais ne désespérait pas de le voir en Brécilien.

Un matin, Enguerrand se prépara à partir, refaisant son balluchon et reprenant son bâton.

— Maria, il est temps que je m'en aille. Je veux te dire adieu.

— Mon bon ami, ne me dis pas adieu, car nous allons nous revoir, je le sais. C'est *kenavo* que nous allons nous dire. Je regrette de n'avoir pas osé te demander de me faire un bébé. Je ne voulais pas que tu te sentes obligé de rester. J'aurais aimé garder en mon ventre la signature de ton amour. Ce sera probablement pour la prochaine fois... ou une autre fois. Qui sait ? Non, tais-toi et écoute-moi. Je t'aime. Profondément. De tout mon être, et chaque fibre de mon corps ne peut penser qu'à toi. C'est pour cela que je veux te laisser libre. Libre d'aller vers ton destin. *Kenavo*, mon bon Enguerrand, je t'attendrai. Quand tu voudras, tu reviendras. Et tu pourras repartir vers le roi Arthur comme tu le voudras.

— Merci, Maria. Merci de m'avoir réparé. Merci de

me laisser aller mon chemin. Merci de ne pas me retenir. Je me dois à mon roi. Mais tu sais que je reviendrai. Pour toi et pour moi. Car moi aussi j'ai appris à t'aimer.

Il faisait beau. C'était un beau matin annonçant l'été qui n'était plus trop loin. Déjà il marchait en chantant dans la claire lumière se reflétant de mille feux sur les gouttes de rosée dans les prés et les vergers. Il repensait à ces quinze jours de pur bonheur calme et serein qu'ils venaient de passer ensemble à La Vigne. Il savait lui aussi qu'il y reviendrait. Quand ? C'était une autre histoire.

Il y avait bien dix lieues avant que d'atteindre Lou-déac, dernière ville de quelque importance avant Bréciliande. Il les ferait en deux jours et s'arrêterait dans un petit bois pour dormir. À moins qu'il ne trouve un hébergement agréable. Il marchait déjà depuis une heure lorsqu'il perçut le pas lourd d'un cheval dans son dos. Sans se retourner, il sut que ce cheval était monté. Et pas monté par un paysan, mais sûrement par quelqu'un d'armé. Un léger cliquetis se faisait entendre au rythme des pas d'un cheval. Il attendit calmement qu'il soit à sa hauteur.

— Holà, manant, où vas-tu de ce pas ?

— Je ne suis point manant, chevalier. Je suis Enguerrand Fer de Basse Terre et je vais en Brécilien.

— En Brécilien ! Rien que ça... Et que vas-tu y faire ?

— Tenter d'y faire mes preuves comme me l'a demandé Arthur notre roi.

— Que veux-tu faire ?

— Devenir chevalier, comme toi.

— Tu n'y es pas encore !

— Je le sais... Et toi, qui es-tu ?

— Perceval. Perceval le Gallo. Je viens de Dinan.

— Perceval ! Je sais qui tu es, j'ai ouï ta renommée. Celle-ci s'étend sur toute la Bretagne. Et celle de Lancelot du Lac aussi. Je veux vous imiter et devenir invincible.

— Comme tu y vas ! Invincible ! Mais je ne suis pas invincible. J'ai perdu quelques combats.

— Je suis certain que non, à moins que tu ne l'eusses voulu !

— Je ne suis pas invincible, crois-moi. Je l'aurais été si j'avais conquis le Graal, mais je n'étais pas assez pur, à ce qu'on m'a dit. C'est Galaad qui l'a rapporté à Arthur. C'est moi, quand même moi, qui l'ait découvert, et c'est malgré tout lui qui a eu droit de le contempler et de le tenir.

— Pourquoi certains te nomment Perceval le Gallois ?

— Parce qu'ils se trompent. Tout simplement ! Je n'ai jamais mis les pieds en Bretagne insulaire. L'Armorique est bien assez grande et il y a tant à faire.

— Tant à faire ?

— Oui, protéger la veuve et aussi les orphelins, donner notre aide à qui le demande, combattre les ennemis de Dieu et également les dragons.

— Les dragons ? Il en existe ?

— Et celui de Landerneau ? Et ceux de Brécilien ?

Et celui des Monts d'Arrez ? Et bien d'autres. Il faut les combattre, au prix de notre vie. Tu auras l'occasion de les rencontrer, et de te faire tuer ! Je me dois de combattre aux côtés de sant Edern, sant Mikaël et sant Georges. Mais nous sommes là à causer. Il faut que je me dépêche.

Allez, salut, homme candide. Porte-toi bien et, surtout, garde-toi.

Perceval éperonna sa monture et disparut bientôt dans un énorme nuage de poussière, laissant Enguerrand rêveur sur le bord de la route. Il continuerait sa mission, coûte que coûte !

La route était très ombragée et il n'avait aucun mal à marcher. Il dépassa Gouarec et se dirigea vers Mur de Bretagne. Il savait qu'il se heurterait à des gardes armés. C'était une des villes gardiennes du territoire breton. On n'y aimait pas beaucoup les étrangers. Surtout les vagabonds.

Deux hommes d'armes se tenaient, droits, et l'attendaient de pied ferme. Il ne fit pas dix pas qu'il fut alpagué, molesté et conduit à l'échevin de la ville. Pas un mot, pas une interrogation. Ici on emprisonnait d'abord, puis on questionnait. Toutefois, comme il ne portait aucune arme qu'une image de Santez Anna, on ne le tortura pas trop, mais on lui arracha son masque et là la gente soldatesque fut frappée de stupeur puis, éclata de rire.

— C'est pour le moins une fille qui t'a défiguré comme cela !

— Que non pas, c'est un accident de forge.

— Un forgeron ? Tiens, tiens... et notre échevin

qui en recrute à tour de mains ! Remarque, tu nous parais tellement maladroit ! Attends demain et nous te présenterons à lui. Tu as tes chances malgré tout. Et on le jeta sur la paille humide d'un cachot, sans même lui rendre son balluchon ni son masque de cuir. Il aurait bien voulu pourtant se passer l'onguent que Maria lui avait donné, sur la face. Il tourna en rond quelques instants, puis la porte se rouvrit et on lui jeta un quignon de pain noir et dur et un cruchon d'eau peu ragoûtante. Il tenta de mordre dans le pain, mais très vite le partagea avec le couple de rats qui se terraient dans un coin du cachot, et s'endormit tout de go. C'était manifestement ce qu'il y avait de mieux à faire. Avant de sombrer dans le sommeil, il pensa à Maria et au bébé qu'elle voulait.

Le réveil fut plutôt brutal autant que matinal. Deux soldats différents de ceux d'hier au soir, le prirent par les épaules sans ménagement et le conduisirent en face d'un homme grand et maigre, bien peu avenant.

— Qui es-tu ?

— Enguerrand Fer de Basse Terre.

— Hum, d'où viens-tu ?

— Des Monts d'Arrez.

— Où vas-tu ?

— En Pays de Brécilien.

— En Pays de Brécilien ! Rien que ça ! Tu as un rendez-vous galant avec Viviane ou avec Dame Morgane ?

— C'est le Roi Arthur qui m'y envoie !

Aux mots « Roi Arthur », le ton de l'Échevin se radoucit.

— On m'a dit que tu étais forgeron. Est-ce vrai ?

— Je suis Maître forgeron, tuilez-moi

— Tuiler ? Qu'est-ce à dire ?

— Éprouvez-moi.

— Je te fais confiance. Ce sera la taxe que tous les voyageurs se doivent d'acquitter. Gardes, emmenez-le aux Forges.

Les Forges étaient un énorme atelier résonnant de mille bruits métalliques. Une partie, la plus importante, était réservée aux fondeurs, et quantité de fûts de canons, de mortiers, d'obusiers et de couleuvrines s'entassaient là, brillants de tous leurs feux de bronze. Dans une autre section naissaient les arbalètes, ou plus exactement les carreaux pour celles-ci, ainsi que des épées, des dagues, des fers de lance, des hallebardes et haches de guerre de forme étrange. Enguerrand n'en avait jamais tant vu et il se demandait quelle guerre se préparait ainsi. Il fut affecté à la fabrication des épées, ce qui lui convenait parfaitement. Il était dans son élément. Forger des épées lui permettrait de donner le meilleur de lui-même. On venait de découvrir les fûts de canon, et il n'avait qu'à moitié confiance. Et puis, il n'avait rien d'un fondeur.

Il regarda comment était l'eau ferrée. Elle n'était sans aucune herbe, mais il n'osa pas aller en cueillir vu l'aspect rogue et probablement cruel du patron de cet atelier. Il se contenta donc de frapper le fer qu'on lui avait désigné. C'était une lourde barre d'acier d'où sortirait une arme d'estoc. Il s'appliqua à façonner une poignée facile à prendre à deux mains et le

patron qui le regardait faire s'étonna de l'ergonomie de cette poignée.

— Qui t'a appris une telle façon de faire les poignées ?

— C'est mon père. Hélas il est mort avant de m'avoir transmis tous ses secrets. Il n'empêche que je crois bien connaître mon métier.

— Tu en as l'air. J'aimerais que tu me forges une dague.

— D'accord. Auriez-vous du miel ?

— Ah ! Toi aussi ! Un ouvrier m'en a déjà demandé, il y a six mois, mais il s'est bien gardé de me montrer ce qu'il en faisait. Il est parti à présent. Il voulait faire le Tour de France.

— Je vous montrerai. Ensuite vous l'enseignerez à tous. Un secret, c'est fait pour être transmis.

— Ben Dame !

Il continuait à frapper en chantant. Tous les compagnons l'écoutaient, certains l'accompagnaient en fredonnant. On reconnaissait là les Bretons bretonnants. Le chant d'Enguerrand s'enhardit, celui des compagnons aussi. L'Échevin entra brusquement. Tous se turent sauf Enguerrand qui n'avait rien remarqué.

— Gardes, emmenez-le et jetez-le dans le cachot. On n'est pas là pour chanter. On est là pour forger.

— Cependant messire, son travail est remarquable.

— Oui, mais il va donner de mauvaises habitudes aux ouvriers.

— Peut-être avez-vous raison, cependant il me

semble que ce soit un ouvrier remarquable. Messire, j'aimerais le conserver sous ma direction.

— Méfiez-vous, il sera un élément perturbateur.

— Messire, je vous en conjure, confiez-le moi, j'en tirerai quelque chose, j'en suis certain. Il ne chante que pour se donner du cœur à l'ouvrage, et du rythme. Et il en donne aux autres.

— C'est à vos risques et périls ! Ne venez pas vous plaindre par la suite. Un jour, ce seront des chants révolutionnaires ! Je connais bien cette engeance ! Je ne répons de rien et au moindre accroc, je m'en prendrai à vous.

— C'est d'accord.

— Gardes, amenez-moi le prisonnier.

— Merci Messire, ne soyez pas trop sévère, il est encore très jeune, mais il semble connaître très bien son métier. Je m'en occuperai.

Enguerrand reparut et comprit que le contremaître l'avait protégé. Lorsque l'Échevin fut sorti, on entendit clairement :

— Merci, Maître, merci mille fois.

À cet instant précis, un chevalier pénétra dans la forge et dit très fort :

— Oh là il faudrait s'occuper de mon cheval. Vite.

Enguerrand reconnut la voix et se précipita.

— Maître Perceval ! Je vous croyais déjà loin. Laissez-moi deviner. C'est le pied arrière droit qui présente des signes de faiblesse. Je l'avais ouï ce matin, mais vous m'intimidiez par trop.

— C'est en effet le pied arrière droit et à présent, il boite bas. Peux-tu me réparer ça ?

— Que oui, mais son fer n'est pas adapté à une longue marche. C'est un fer de labour !

— Tu ne l'as même pas regardé et tu me dis ce que c'est ! Incroyable !

— Je l'ai reconnu à sa sonorité très particulière. Je vais vous forger un fer spécial pour vos longues cavalcades. Désirez-vous que je change les quatre ? Ce serait plus raisonnable.

— D'accord, mais ne tarde pas trop. Remarque, nous passerons la nuit ensemble, car il commence à se faire tard.

— Puis-je me permettre, Seigneur de vous loger dans l'aile du château réservée aux chevaliers ? Dit le contremaître. Quant à ce jeune ouvrier, il y a une salle réservée à ceux de sa condition. Il dormira avec les autres ouvriers et compagnons.

— D'accord, à condition qu'il dîne en ma compagnie. Après tout, il est noble à ce que j'ai entendu.

— Noble ? Et il s'est tu !

— La seule vraie noblesse est celle des mains comme me l'a enseigné le Baron Eckrenne d'Anthès, rétorqua Enguerrand.

Les deux autres restèrent silencieux un long moment puis, Perceval le pria de s'occuper de son cheval qui, c'est certain, en avait grand besoin, et qui se laissa faire doucement, en toute confiance. Perceval ôta son armure et, gardant sa cotte, alla s'asseoir sur un banc installé devant la porte de la grange, à

l'ombre d'un sycomore rouge. Enguerrand chantait et frappait, frappait et chantait, et le travail avançait allègrement. Une heure s'écoula, Enguerrand frappait toujours. Soudain, le marteau se tut ainsi que l'enclume.

— Seigneur Perceval, Patron, j'ai besoin que l'on tienne le cheval afin que je place chaque fer. Vous remarquerez que chaque fer est différent. Il y a deux fers pour les pieds de derrière, et deux fers spécialement pour les pieds de devant. Avec de tels fers, vous pourrez faire le tour du monde, et je suis certain que Messire Lancelot du Lac va me réclamer les mêmes.

— C'est bien la première fois que mon cheval sera habillé en sur-mesure ! Merci Enguerrand. Tu as fait du très beau travail, mon ami ! Patron, combien vous dois-je ?

— Pour moi, rien Seigneur, mais j'aimerais que vous récompensiez ce jeune homme.

— Que désires-tu mon garçon ? Demande-moi ce que tu veux et tu l'auras.

— J'ai vu, dans une échoppe, une harpe celtique dont j'ai folle envie. Je sais que cela dépasse quatre fers à cheval. Cependant, si vous voulez bien verser de l'argent à cet artisan luthier, et si d'autres agissent ainsi, j'obtiendrai cette harpe lors de mon retour.

— Il en sera fait ainsi.

— Oh oui, dit le patron, tu auras bien souvent l'occasion de rendre service à quelque chevalier ou quelque laboureur. Et comme tu as l'air de t'y connaître...

Enguerrand quitta la forge content et confiant dans l'avenir.

Sant Caradec

Les jours ont passé sans difficulté. Enguerrand s'acquitta de son impôt de péage. Le Patron était un merveilleux élève, docile, intelligent.

Enguerrand lui enseigna la fabrication et l'utilisation vétérinaire et médicinale humaine de l'eau ferrée. Les différentes herbes avaient conjointement des effets sur le fer et le cuivre, et sur les maux des hommes. Il lui enseigna également la trempe des aciers au miel, permettant de réaliser les fils les meilleurs et protégeant de la rouille les outils tranchants. Il lui montra comment un acier devenait dur et solide en urinant dessus lorsqu'il était porté au blanc. Il portait haut et clair, altièremment le nom de son père. Il lui enseigna aussi la façon de faire des fers à cheval spécifiquement pour chaque fonction de cheval. Il lui montra comment travailler le mors afin qu'il ne blesse jamais la bouche de l'animal. Mais, ce n'était pas tant la technique qu'il lui apportait, mais les rapports plus que tendres qu'il entretenait avec les hommes, les animaux et les choses. Il lui avait enseigné l'amour. Tout simplement. Sous des dehors bourrus, le patron avait un cœur d'or qui ne demandait qu'à être révélé.

Les différents services qu'il avait rendus à une douzaine de laboureurs et trois chevaliers solitaires lui avaient permis d'acquérir la harpe. Mais le luthier lui avait proposé de construire et de sculpter une harpe

pour lui seul. Enguerrand avait accepté avec joie, et il reprit la route vers Loudéac, certain de retrouver à son retour un instrument qui serait sien à jamais. Il entonna alors un chant à la gloire de Maria. Une *gwerz* lente aux strophes improvisées innombrables. La route lui parut fort courte lorsqu'il arriva en vue de Sant-Caradec. Il décida de dormir ici, chercha une grange et sombra aussitôt dans un sommeil profond.

Un coup de fourche le piqua, le réveillant en sursaut.

— *Cré bon diou, o le un voleux !*

— Non, Monsieur, j'étais seulement fatigué. Il fait déjà jour ?

— Dame non ! Il ne fait pas encore nuit !

— Oh ! puis-je vous demander l'hospitalité ?

— Tu aurais pu commencer par là, bon Diou ! Allez, viens manger une écuelle de soupe, et ensuite tu te rendormiras.

Enguerrand ne se fit pas prier et suivit ce brave cultivateur.

Mange ta soupe, on ne sait pas qui te mangera demain.

Il était seul. Un chien couché sous son banc n'avait pas manifesté quand Enguerrand était entré à la suite du vieux. La maison était propre et le sol usé par le balayage tout autour des meubles faisait que ceux-ci semblaient surélevés d'un pied environ. La soupe était bonne. Entre deux « slurps », le vieux expliqua qu'il vivait seul depuis bientôt trois ans que sa vieille l'avait quitté pour l'autre monde. Les enfants

l'avaient abandonné depuis longtemps pour la ville. Ils n'étaient jamais revenus. Ils étaient peut-être morts. Il n'en savait rien. Il ne s'occupait plus que de sa vache. Il ne cultivait plus que quelques pieds de rutabagas, pour faire la soupe, avait-il ajouté. Et il attendait la grande faucheuse. Ça vaudrait mieux que de rester seul et de se sentir inutile. Sa vache et son chien s'en iraient avec lui, il y aurait bien une place pour eux dans le ciel !

— Je suis content que tu sois là. C'est pas bien souvent que j'ai de la visite. Parfois ça me pèse la solitude. Où vas-tu ?

— En Brécilien.

— Vas-tu y chercher des anguilles ? Et sais-tu les conserver ? Il faut les fumer, avec du bois vert. Du hêtre, c'est le meilleur. Tu en trouveras à foison. Des hêtres, et des anguilles. Prends garde au marécage. Prends garde aussi aux korrigans, ils sont teigneux. O l'est des voleux.

Il parlait, sans arrêt. On voyait bien qu'il n'avait pas souvent l'occasion de parler. Enguerrand l'écoutait, hochant la tête de temps en temps comme pour l'encourager dans son monologue.

Soudain, il se leva empoignant le cruchon ébréché et dit :

— Veux-tu encore un peu de piquette ? Oh, ce n'est plus moi qui la fais. Plus trop le courage. C'est mon voisin. Je lui ai donné mes terres. Tu comprends, trop vieux pour cultiver. Mes enfants n'auront rien. Ils n'avaient qu'à pas m'abandonner. Que vas-tu faire en Brécilien ?

— Le roi Arthur m'a ordonné d'y aller si je voulais devenir chevalier.

— Tu as parlé au roi ? Bé dame !

— Oui. Oh, quelques mots.

— Tu es bien chanceux ! J'aurais aimé devenir chevalier quand j'étais jeune. Mais c'est loin tout ça... Je suis resté paysan.

— Je suis forgeron.

— Ah, tu as un métier !

— Eh oui, mon père n'aurait pas voulu d'un bon à rien !

— Il a eu raison. On doit tous avoir un métier. C'est indispensable. Moi non plus je n'aime pas les bons à rien. Sais-tu faire autre chose ?

— Je sais cultiver la terre, m'occuper des animaux de la ferme, chanter, jouer de la harpe, et peut-être encore d'autres choses. Tout m'intéresse. Ah, je sais monter à cheval.

— Tu sais vivre, quoi !

— Je veux savoir vivre, c'est tellement important.

— Tu as une femme ? Une compagne ? Elle doit être heureuse...

— J'ai une amie, que j'aime beaucoup. Je ne sais pas si je suis amoureux... mais je pense souvent à elle. Elle m'a demandé de lui faire un bébé. J'hésite... je crois que je suis beaucoup trop jeune pour être père.

— Ne te mésestime pas, la vie est trop belle. Et la vie que l'on donne est ce qu'il y a de plus beau encore.

— Saurais-je l'élever ? Ne l'abandonnerai-je pas ?
Je veux être chevalier.

— Tu sauras lui transmettre ce que tu es quand il sera plus grand.

— Tu as peut-être raison...

— Il est temps de dormir. Tu dois être fatigué et la route est encore longue. Je n'ai pas de lit à t'offrir, peux-tu te contenter de la grange ?

— Bien entendu. C'est plus que suffisant.

Il sortit de la maison et retourna dans la grange, où il se rendormit très rapidement. Il pensait à Maria, au bébé, à la harpe, au vieux et tout se mélangeait dans sa tête. Il sombra vite dans le sommeil. Il se réveilla vers six heures. Le vieux était déjà debout. Comme s'il avait des tas de choses à faire pour se lever matin ! Ne pas changer ses habitudes.

— Tu veux une soupe avant de prendre la route ?

— Oui, pourquoi pas ?

— Entre et installe-toi.

— Merci.

— Reviens me voir. J'aurai quelque chose pour toi.

— D'accord, je reviendrai.

— Il est temps pour toi de partir... et sois prudent. Méfie-toi des korrigans... et des dragons... et des fées aussi, ce sont les pires. On les aime, mais elles ne nous aiment pas. Elles sont d'un autre monde. Tu ne les rencontreras qu'après être entré dans l'autre monde. La porte la plus proche est le Perthuis Néanti, mais, je t'en prie, sois prudent.

— Oui mon ami d'une soirée, je le serai, tu peux en être certain.

Et il reprit son bâton de pérégrin, se demandant si les fées, les elfes, les korrigans et les trolls existaient réellement. Il n'en était franchement pas convaincu. Mais il se sentait prêt à les affronter... s'ils existaient. En attendant d'être au Perthuis, il marchait vers Loudéac. Il faudrait qu'il trouve un savetier, car ses chaussures commençaient à être trop usées, et les cailloux du chemin n'arrangeaient rien. Il aurait assez d'argent pour s'en payer une nouvelle paire. À moins que le savetier ne lui propose de réparer celles qu'il avait au pied. Il attendrait, pieds nus, que la réparation soit faite. Il trouverait certainement un savetier à Loudéac, car c'était un bourg fort important et qui était certainement marchand. Pour le moment il marchait à l'ombre légère des saules des talus. De temps en temps, un chêne sessile lui prodiguait une ombre plus généreuse, mais dans l'ensemble le feuillage était plutôt du frêne, du saule et des coudriers. Ressentant un peu de mal à la tête, il mâcha quelques lanières d'écorce de saule argenté, ce qui enraya ce malaise rapidement.

Un vent de terre s'était levé. Pas assez puissant pour l'empêcher d'avancer : suffisamment fort pour l'empêcher de chanter. Il était très content d'être peu chargé. Cela aurait pu être un inconvénient, mais ce poids sur l'épaule était quantité négligeable. Tout en marchant, il pensait à Perceval et aux pièces pesantes et brinquebalantes de son armure qu'il trimbalait par tous les temps. Il avait entendu un cliquetis qui ne lui paraissait pas de bon aloi. Mais... bon... Il faudrait

qu'il mette au point un acier léger et, plutôt que des incrustations de cuivre ou d'argent et de pierres semi-précieuses, il devrait graver des ornements floraux de son cru. Pourquoi ne pas graver les simples utiles pour se soigner éventuellement ? À moins qu'il ne trace des volutes utilisées en magie protectrice ? Peut-être les deux, en les associant. Il faudrait qu'il demande à ce druide des Monts d'Arrez. Il y a longtemps qu'il voulait l'aborder, mais ne trouvant pas de prétexte valable, il n'avait jamais osé. À présent il savait que lui demander. Mais chaque chose en son temps, l'armure n'était pas encore gagnée et elle restait à forger. Soudain, il se mit à penser à sa mère. Elle sera heureuse lorsqu'il rentrera et elle sera fière de lui. Ses sœurs aussi, et ses petits frères également. Peut-être suivront-ils ses traces. Il savait en tout cas qu'il les aiderait à le devenir.

Mais en attendant, il était sur la route de Loudéac. Il allait y avoir un orage. Il le pressentait. C'est pour cela que le vent s'était levé. Il fallait qu'il trouve où s'abriter. À l'entrée du bourg, il avisa une petite chapelle vraisemblablement désaffectée. Une chapelle, certainement dédiée à saint Sébastien ; suivez la flèche. Il la suivrait la flèche, et avant de la suivre il irait demander à saint Sébastien le gîte pour la nuit. Suivez la flèche.

La chapelle était effectivement dédiée à saint Sébastien qui trônait ici transpercé de onze flèches tirées par un archer aveugle et monté sur un cheval. Elle était utilisée par un paysan pour entasser son foin à l'abri des intempéries, car un énorme tas gisait dans un coin de l'édifice. Enguerrand pensa en lui-même

que l'enseignement reçu dans l'église de Loudéac devait s'adresser à des adeptes fort avertis puisqu'il devait être réservé au onzième et dernier cercle. Le douzième étant celui de la Lumière. C'était très certainement pour les pèlerins qui étaient déjà passés par Gwen Camp et avaient longuement reçu l'enseignement dispensé par les druides. Il se dit que ce n'était pas pour lui et que son but n'était pas l'alchimie, même s'il connaissait quelques secrets et même s'il était expert dans l'art du feu.

Il remercia Sébastien et chercha des yeux sa parèdre Diane qui était sûrement là, dans un coin plus sombre. Mais il ne la vit pas et pensa que ces chrétiens, se sentant forts de la parole nouvelle, étaient en train d'oublier le plus important. Déjà que l'invasion romaine avait nettoyé pas mal de croyances, plaquant leurs noms de leurs dieux sur les noms traditionnels celtes. Mais là, à son avis, ceux-là, les religieux de la nouvelle croyance, étaient allés trop loin. D'accord pour la religion nouvelle, mais pas au détriment des croyances profondes. Il n'y avait qu'un seul Dieu. Quel que fût son nom ! Il se coucha sur la paille offerte au passant fatigué, et s'endormit peu après, éreinté par son cheminement pourtant rendu facile par le dallage offert par les soldats romains et leurs pauvres esclaves, certainement gaulois et peut-être même teutons.

Soudain, se réveillant, il aperçut une lueur qui venait d'une lanterne posée irrespectueusement sur l'autel dont la pierre était nue. Le halo qu'elle projetait était bien faible, mais suffisait à détacher la silhouette d'un chevalier agenouillé, priant probable-

ment et ne semblant pas avoir remarqué Enguerrand. Ce dernier, par discrétion, ne bougea pas afin de ne pas se faire remarquer. Un très long temps s'écoula ainsi puis, se redressant, le chevalier se dirigea directement vers Enguerrand et lui demanda ce qu'il faisait là à dormir dans une chapelle sainte.

— J'ai voulu me préserver de l'orage.

— Te préserver de l'orage ? Tu n'es pas bien courageux à ce que je vois ! Et puis il n'y a point d'orage !

À l'instant même, un lourd et prolongé roulement de tonnerre se fit entendre, accompagné d'une lueur blanche qui ne laissait aucun doute sur l'origine du phénomène.

— N'entends-tu pas que Dieu est furieux ?

— Si votre Dieu est bon comme vous le dites, il ne peut pas être furieux pour un pauvre hère à l'âme pure s'abritant dans ce qui fut une de ses maisons !

— Les pauvres doivent rester à leur place et respecter ses demeures divines.

— Les riches doivent-ils pénétrer harnachés comme pour une guerre dans ces mêmes demeures que l'on dit pourtant havres de paix ? Et ces pauvres chapelles ne sont-elles pas placées là pour le voyageur en détresse ?

La réponse d'Enguerrand parut désarçonner le chevalier qui continua :

— Les chapelles sont là pour honorer Dieu.

— Est-ce pour l'honorer que celle-ci et peut-être bien d'autres sont abandonnées et servent à engranger du fourrage ? Et puis d'ailleurs qui êtes-vous ?

Vous ne vous êtes même pas présenté ! Pour ma part, je suis Enguerrand Fer de Basse-Terre. Et vous ?

— On me nomme Ghislain de Noyal.

— Pardonnez mon impertinence, mais il me semble que Ghislain de Noyal fut occis devant Sizun alors que je n'étais pas encore né !

— Il est vrai. Je suis mort devant Sizun il y aura bientôt vingt ans. Hélas, j'avais failli à ma mission et je suis contraint d'errer jusqu'à ce qu'un autre chevalier accomplisse ma mission.

— Et quelle est cette mission ?

— Point ne puis le dire.

— Eh bien... cela n'arrange rien ! C'est pour cette raison, je suppose, que vous m'êtes apparu dans cette chapelle ? C'est parce que vous me saviez ici ?

— On ne peut rien te cacher !

— Et vous pensiez que je reprendrais à mon compte votre mission.

— Effectivement.

— Il y a un os dans votre raisonnement !

— Et lequel ?

— Je ne suis pas encore chevalier et je suis loin de l'être.

— J'attendrai le temps qu'il faudra.

— Et si je ne suis jamais chevalier ?

— Oh, ça !...

— Ça quoi ?

Il avait à peine posé cette question que le chevalier disparut. Hop, évanoui, évaporé ! Tout de go !

Enguerrand n'eut qu'une chose à faire, se rendormir. Ce qu'il fit, mais non sans mal. Mais petit à petit il repartit sur un océan de rêves décousus comme les crêtes des vagues contre les rochers de Pen Gawr.

Jusqu'au petit matin l'océan battit la falaise et le ciel déversa des trombes d'eau mélangeant les bruits d'eau dans ses rêves. Le soleil reparut enfin, chassant ailleurs les derniers nuages. Enguerrand se demanda s'il n'avait pas tout simplement rêvé cette affaire et pourtant tout cela lui paraissait si réel. Il monta jusqu'à l'autel et découvrit une lanterne éteinte, apparemment depuis longtemps. Était-elle là hier au soir ? Il n'en avait aucun souvenir. Il ne savait plus rien et décida comme d'habitude, de vivre le temps présent. Cependant, il lui restait un arrière-goût bizarre dans la gorge. Bon, il y réfléchirait plus tard. En attendant, il lui fallait marcher et entrer dans Loudéac.

Arrivé à Loudéac, il franchit la poterne de l'immense porte de chêne massif bardé de fer. La fortification était en pleine construction et Enguerrand se prit à réfléchir sur ces préparatifs. Plus on allait vers les pays occupés par les Anglais et plus les villes semblaient en préparatifs de guerre. L'une fabriquait intensivement des bouches à feu l'autre montait d'immenses murailles. On était partout en Bretagne sur un pied de guerre. Devrait-il, lui aussi, chasser l'Anglais, le Saxon, Le Nord-Man ? Il n'y tenait pas trop. Pour le moment il n'y avait pas de guerre et le plus urgent était de trouver un savetier habile.

Enguerrand prit la rue Notre-Dame puis la rue de la Trinité, non qu'il connût la ville. Il n'y avait jamais

mis les pieds, mais il y allait au sentiment, et bien lui en prit. Dans une venelle, il découvrit une échoppe dont l'étal présentait autant de chausseuses neuves que d'usagées, mais cependant, paraissant en très bon état. Après une courte discussion très bretonne, amenant vers le sujet principal, ils tombèrent d'accord et Enguerrand se déchaussa sur l'heure et lui tendit les chausseuses que l'homme de l'art entreprit immédiatement de réparer.

L'échoppe voisine montrait des bijoux artisanaux et il eut envie d'en acheter un pour Maria, mais, finalement, décida de le prendre lors de son retour. Il s'enquit d'une auberge pour y faire un repas substantiel et y passer une bonne nuit. Il en trouva une sur les conseils du savetier et convint avec l'aubergiste d'un prix raisonnable.

Le repas fut excellent et copieux. Poisson de rivière de l'Oust pour commencer, agréablement préparé au beurre blanc, puis un ragoût de cailles délicieux suivi de viande de bœuf farcie de légumes qu'Enguerrand ne connaissait pas, et pour finir quelques fromages présentés dans du miel et accompagnés de fruits, des pommes du pays et des poires de même, le tout arrosé d'un petit vin breton de très bon aloi. Si la chambre s'avérait aussi correcte que le repas ce serait une nuit formidable. Mais les regards de certains convives de la salle d'auberge l'inquiétant il s'enferma et repoussa le lit pour bloquer la porte. Ce fut sage... car au milieu de la nuit il vit, ou plutôt sentit, la poignée de cette porte bouger sans bruit. Quelqu'un essayait d'entrer ! Il en serait pour ses frais et Enguerrand se rendormit rassuré. Il enfila ses chausseuses confortables à présent

et quitta l'auberge au matin sortant de la ville par la route de la Chèze. Il passerait par La Trinité-Porhoët et entrerait en Brécilien par le Pertuis-Néanti.

Depuis longtemps il avait dépassé La Chèze et marchait allègrement sur La Trinité lorsqu'un vieil homme se mit en travers de son chemin pour lui demander l'aumône. Il ne lui restait pas grand-chose dans son escarcelle, mais suffisamment pour satisfaire le vieillard. Il le lui donna.

— Où vas-tu de ce pas décidé ?

— En Brécilien.

— Ne crains-tu rien ?

— Pourquoi devrai-je craindre quelque chose ?

— Ne sais-tu pas que Brécilien n'est qu'un vaste marécage truffé de mines de fer ou de cuivre ?

— Ce n'est pas pour cela que c'est dangereux. Non ?

— Non, mais c'est mal famé.

— Les ouvriers ?

— Non, les korrigans. Ils sont teigneux.

— Je ne les crains pas.

— Ce sont eux qui vont te craindre et c'est à ce moment qu'ils deviennent dangereux. Ils ne chercheront pas à te connaître. Et il y en a beaucoup, comme il se doit dans un pays minier.

— Ah...

— Et puis il y a Ninian, qui est perverse. Parfois elle se transforme en rivière, pour t'empêcher de passer et pour te noyer.

— Je ferai attention.

— Prends garde, elle est fausse et trompeuse.

— Bah...

— Abandonne, crois-moi...

— Il n'en est pas question !

— Tu te sens fort. Mais tu es aussi faible que les autres.

— Non, je ne me sens pas fort, mais je dois aller en Brécilien. Ordre du roi Arthur.

— Il est bien gentil, il n'y a jamais mis les pieds ! Tout juste peut-être pour traverser la forêt de part en part pour aller dans la Mor Bihan. Si toutefois il l'a traversée, ce qui doit avoir été exceptionnel. Et tu veux devenir chevalier ?

Bon courage !

— Oui, je veux devenir chevalier. Et rencontrer Merlin.

— Alors, tu dois te dépêcher, car il est très âgé.

— Je le rencontrerai et il m'enseignera !

— Peut-être, peut-être... Ce n'est pas tout ça, je suis attendu, il me faut te quitter.

— Alors adieu.

— Non, pas adieu, au revoir.

Enguerrand fut intrigué. Il ne pensait pas revoir cet homme. À son retour ? Peu certain. Bah... Peut-être. Drôle de bonhomme en réalité. De quoi se mêlait-il ? Et comment savait-il tout cela ? Oui, il se méfierait, mais de là à faire une véritable panique... il ne fallait pas exagérer. La Trinité Porhoët fut atteinte au milieu de l'après-midi et le soleil étant encore haut il

décida de tenter d'atteindre Le Perthuis-Néanti. S'il était trop fatigué, il s'arrêterait vers le soir au lieu-dit de l'église des hêtres : Illiz Faou. Encore un nom bien breton. Dans un pays gallo, bizarre. Un de plus. S'il avait le courage, il dormirait au Perthuis-Neanti.

Il n'en eut pas le courage. La fatigue le terrassa avant même Illiz Faou et il se traîna littéralement jusqu'au petit village. La première maison contactée l'accueillit simplement, lui proposant une bouillie d'avoine et le laissant aller dormir dans la grange au foin. Il ne se fit pas dire deux fois d'aller dormir. Il n'en pouvait plus et il s'effondra sur le foin, tout habillé, et chaussé. Il se réveilla vers neuf heures. Il sauta vivement sur ses pieds et se prépara à partir en vitesse, mais la paysanne lui proposa une autre écuelle de bouillie d'avoine qu'il ne refusa pas et il était bientôt dix heures lorsqu'il se mit en route. Vraisemblablement cette paysanne espérait meubler sa solitude. Il n'en avait cure. Il était si près de la mystérieuse forêt. Quelques heures plus tard, il était dans le village appelé Le Perthuis-Néanti qui portait bien son nom ; une véritable porte, un vortex qui lui permettrait de passer dans un monde autre. Effectivement, une fois passé le village, plus rien n'était pareil au temps d'avant.

La Porte

Enguerrand traversa le village, ayant la sensation d'être suivi, mais, s'étant retourné plusieurs fois, il n'aperçut rien ni personne. Il entra dans la forêt se demandant quelle direction prendre. Il se fiait au soleil et marcha dans une odeur suave de champignons, de feuilles de chêne et de hêtre en décomposition. À sa droite et à sa gauche, des arbres abattus attendaient d'être débités. Un peu plus loin, il vit une hutte de fendeurs, fumant par le sommet. Ils sont en train de brûler du bois et d'en faire du charbon de bois, se dit-il, heureux de supposer qu'ils forgeaient comme le lui avait enseigné son père. Et il continua, évitant de les déranger. Soudain quatre hommes jeunes et à l'air vindicatif lui barrèrent la route en lui réclamant ses chausses.

— Je préférerais les conserver, Messeigneurs.

— Oyez que de prétention ! En plus des chausses, tu nous donneras ton pourpoint.

— Et ta chemise ajouta un autre.

— Et pourquoi pas tes braies ! dit le troisième.

— Mais, je vais me retrouver dépouillé de tout !

— C'est ce que nous voulons. Allez, exécution !
Vite !

— Pendant que nous y sommes, ton balluchon fera bien notre affaire.

— Pitié, Messeigneurs, laissez-moi quelque chose.

— Tu n'as besoin de rien. Tu devras traverser la forêt comme tu es et faire preuve d'ingéniosité pour assurer ta survie. Tu peux garder ton masque.

— Encore que... ôte-le !

— Vous l'aurez voulu !

— Dépêche-toi, nous sommes pressés, on nous attend.

— Oh !... Ils furent tout décontenancés à la vue de ce triste visage. Ils se demandaient s'ils n'avaient pas fait une erreur... Mais baste !

Le pauvre Enguerrand se retrouva aussi nu qu'un ver et, avant que de partir, il eut assez de présence d'esprit pour demander la direction du lieu-dit des Forges, dont le vieil homme lui avait vaguement parlé. Les quatre malandrins, bons garçons malgré tout, lui indiquèrent la direction.

— Tu passeras par Pemp Bonn et tu descendras plein sud. Attention aux voleurs !... (Quelle ironie !) Bon voyage. Tu peux garder ta canne, elle te sera certainement d'un grand secours.

C'est plus nu que nu qu'Enguerrand commença sa traversée de la forêt. Heureusement qu'il ne faisait pas trop froid. Le sol était spongieux et plusieurs fois il dut sauter de petites mares et plusieurs rus semblant n'aller nulle part et dont il n'aurait pas su dire de quel côté ils s'écoulaient. Il repensa à Ninian dont lui avait parlé le vieil homme.

— Ben mon gars, tu commences bien mal ! Tu t'es t'y vu dans cet état ?

Un vieil homme, un lépreux peut-être, était apparu de derrière un hêtre.

— Je dois continuer et je ne sais comment me vêtir.

— Tu ne peux pas passer la nuit ainsi, tu vas crever ! Viens dans ma cabane, au moins il y aura du feu et à manger.

— Merci brave homme, mais je n'ai pas de quoi te payer. Ils ne m'ont laissé que mon bâton.

— Je n'ai pas besoin que tu me payes. Aimes-tu les anguilles ? Suis-moi.

Malgré son âge, il était très agile et rapide et Enguerrand avait bien du mal à le suivre. Bientôt la cabane fut en vue. C'était une cabane de bûcheron, circulaire et faite de rondins organisés solidement. Un feu brûlait au centre, la fumée s'échappant d'un trou dans le sommet du toit. De loin, on pouvait prendre cette cahute pour un brûlis de forestiers. Il y régnait une douce odeur de bois se consumant. Deux nattes s'étalaient de chaque côté du feu. Rien d'autre. Dans un plat en terre, quelques anguilles fumées jonchaient. Le vieux en saisit une et l'épluchant comme un tronc se fait éplucher de son écorce, la croqua en disant à Enguerrand :

— Mange !

— Merci.

Il imita en tous points le vieil homme, restant silencieux comme semblait le désirer son hôte.

— Bon, il est temps de dormir. Tu n'auras pas froid ici, dors bien.

Le vieux s'endormit aussitôt. Enguerrand eut plus

de mal, tant les choses se bousculaient dans sa tête, mais il réussit quand même à sombrer dans les rêves les plus improbables. Lorsqu'il se réveilla, il était seul, couché sur un lit de feuilles de chêne et auprès du feu qui était éteint. Le plus étrange était que, non seulement le vieil homme était parti, mais également la cabane. Il n'avait rien entendu et tout s'était envolé, comme par magie. Il restait, par terre, une anguille fumée qu'il mangea en guise de petit-déjeuner. Le soleil chauffait déjà correctement son corps toujours aussi dénudé. Un hérisson s'approcha de lui et il partagea son repas avec l'animal. À lui la chair succulente, au hérisson la peau un peu dure pour lui-même. Partage équitable, s'il en fut !

Il se remit en marche, évitant les rus et les flaques stagnant sous les arbres. Effectivement, Brécilien ne lui apparaissait que comme un vaste marécage. Il arriva bientôt en vue d'un énorme trou, grouillant de centaines d'hommes criant et frappant la terre de leurs pioches. Une mine à ciel ouvert, très profonde, probablement une mine de cuivre vu la couleur verte du minerai. Cependant, c'était regardé de très loin et il pouvait fort bien se tromper. Il resta blotti très discrètement à observer ces ouvriers portant d'énormes couffins pleins de pierres verdâtres et remontant le long d'une falaise abrupte au moyen d'un escalier de rondins. Le fond de la mine semblait être une véritable pataugeoire et Enguerrand plaignait tous ces hommes condamnés à travailler dans une telle baignoire de boue. Il vit que ceux qui remontaient vidaient leurs couffins dans des tombereaux tirés par quatre chevaux râblés. Le minerai devait donc être

emporté assez loin, peut-être même très loin. Il resta encore un moment puis, se levant, reprit sa marche en suivant de loin ces tombereaux. C'était d'ailleurs une véritable noria : il apercevait à présent des tombereaux qui remontaient vers la mine. Ils arrivèrent à Pemp Bonn et passèrent devant une autre mine qui paraissait de fer celle-ci, vu que le minerai était très rouge. Des tombereaux chargés de rouge se mêlèrent à ceux chargés de vert qui se dirigeaient plein sud. Enguerrand les suivit, personne ne semblant remarquer sa nudité ni son masque.

La mine apparaissait moins profonde, mais bien plus vaste que la première qu'il avait rencontrée et il y avait autant de boue au sol, si ce n'est plus. Les hommes qui travaillaient en bas de ce trou enfonçaient jusqu'au genou. Il lui sembla qu'ils utilisaient même des enfants, mais par une observation plus poussée il comprit que ces petits personnages ne pouvaient être que des gnomes. Étaient-ce ceux-là les korrigans dont on lui avait plusieurs fois rebattu les oreilles tout du long de sa route ? Probablement. Les tombereaux qui en partaient étaient semblables, mais prenaient une tout autre direction et il était vraiment curieux de les voir s'enchevêtrer apparemment sans pour autant se gêner les uns les autres. Des « hue ! » et des « dia ! » retentissaient dans ce mouvement semblant désordonné, mais bien au contraire parfaitement orchestré. Il longea longtemps cette mine immense et continua sa route plein sud faisant confiance à ces tombereaux de minerai de cuivre. Il faisait déjà chaud, mais, après avoir passé ce village, c'était à nouveau le couvert de la forêt où l'ombre était plus fraîche. Il continuait à

marcher sans pour autant être remarqué. D'ailleurs, les gens ne remarquaient rien tant ils étaient habitués à autant de choses mystérieuses et étranges ! Il était certain à présent qu'on était bel et bien passé dans un autre monde.

Il marcha ainsi durant une demi-lieue environ et déboucha sur un paysage connu maintenant : une mine assez profonde pleine d'activité se trouvait sur sa gauche. Mais il y avait autre chose aussi. Tout un village bruissant de coups sonores. Une forge. Non, des forges, les Forges de Pemp Bonn si célèbres en Bretagne très certainement. À la sonorité entendue, c'était sûrement le cuivre qu'ils travaillaient ici. De toute manière, l'acheminement du minerai vert confirmait cela. La pente jusqu'à la mine était rude et les tombereaux devaient être freinés pour arriver à bon port.

Enguerrand passa devant une maison plutôt richement construite et arriva au bas de cette pente, dans un atelier. Il avisa celui qu'il pensait être le directeur de cet atelier et lui demanda s'il y avait du travail pour un forgeron expérimenté.

— Expérimenté ? Il faudrait encore que ce soit prouvé, lui dit-il en scrutant ce garçon aussi nu qu'un ver se tenant devant lui. Ce n'était pas la première fois qu'un homme nu se présentait devant lui, mais masqué de plus... étrange...

— Qui est ton père ?

— Mon père est le Ciel.

— Et qui est ta mère ?

— Ma mère est la Terre.

— Que viens-tu faire ?

— Du mal en apparence qui se transformera en bien.

— Qu’attends-tu de moi ? (il avait certainement compris ces réponses sibyllines)

— Que vous me vêtiez de la blouse des forgerons, que vous me confiiez le tablier de cuir des forgerons, que vous me disiez où travailler, où dormir et que vous me donniez à manger afin que je garde mes forces pour vous servir.

— Tiens, prends cette vareuse, ces braies et ces chausses ainsi que ce tablier de cuir et montre-nous ce que tu sais faire.

Enguerrand s’exécuta et entreprit de confectionner un plastron d’armure. Il le fit le plus consciencieusement et le plus artistiquement possible et passa tout l’après-midi à façonner la plaque de cuivre pour former parfaitement l’objet désiré. Au soir, le patron découvrit le plastron d’armure le plus parfait qu’il eut jamais vu au sortir de son atelier.

— Si je comprends bien, je pensais avoir affaire à un compagnon et c’est en face d’un maître que je suis. D’où sors-tu ?

— De l’atelier de mon père qui m’a tout enseigné.

— Bravo à ton père ! Forme-t-il d’autres forgerons ?

— Mon père n’est plus.

— Pardon... c’est fort regrettable à voir ton travail.

— C’est loin d’être parfait, il faudrait que ce plastron soit en acier léger. Le cuivre est trop lourd.

— Tu connais aussi l’acier ?

— C'est ma spécialité.

— On en reparlera. En attendant, je te confierai d'autres armures à peaufiner. Tu dormiras dans la maison là-bas, celle de droite. Celle de gauche est réservée aux filles célibataires.

— Tu mangeras au réfectoire de l'autre côté du chemin. En attendant, tu peux garder ces frusques. Je te paierai dix lurs par semaine. Ça te convient ?

— Parfait. Avez-vous d'autres tôles, que je puisse travailler ?

— Oh, doucement, je n'ai pas terminé... Tu auras un jour de congé par semaine.

— Pas d'autres choses à me dire ?

— Le reste tu l'apprendras sur le tas.

— À propos de tas, j'aimerais changer d'enclume. Celle-ci est une enclume à soc ! De plus, j'ai besoin de deux bigornes.

— Tu les auras dès ce soir, le tas aussi.

— Merci.

Enguerrand se remit à l'ouvrage, s'intégrant tout de suite à la population de l'atelier. Des filles s'affairaient parmi les souffleurs et les forgerons leur versant à boire lorsqu'ils le demandaient, et essuyant la sueur perlant sur leur front lorsqu'elles le remarquaient. Des fendeurs apportaient de lourds et énormes sacs de charbon de bois qu'ils déversaient dans des coffres disposés près des feux. On reconnaissait assez facilement les forestiers des ferrailleurs. Ils se démarquaient aisément : les premiers étaient déjà, en cette saison, plus bronzés que les seconds. Chacun

s'exprimait dans son argot de métier et pourtant tout le monde se comprenait. Les poignées de cuivre pour épées étaient entassées dans une caisse munie de cordages pour faciliter la préhension de celle-ci. D'autres caisses recevaient les dos d'armures. D'autres encore recevaient les plastrons. D'autres enfin collectaient les mors des chevaux. Toutes étaient équipées de poignées. Tout cela était parfaitement ordonné et le travail en était grandement facilité.

Enguerrand était heureux, car il se retrouvait dans son élément. Il aurait bien sûr préféré travailler le fer ou l'acier. Il aimait d'ailleurs beaucoup plus la musique du fer que celle du cuivre. Mais malgré cela il se sentait bien ici aux forges de Pemp Bonn. Il était très bien payé et très vite il avait pu s'habiller de neuf ce qui le rassurait un peu.

Il était ici depuis huit jours déjà quand le patron lui offrit de prendre un jour de congé. Il aurait pu aller avec Adélaïde, une des filles rencontrées à l'atelier qui, manifestement, lui tournait autour, l'aguichant par trop visiblement, mais il préféra se promener seul dans la forêt de hêtres, de chênes et de châtaigniers. Il longea la forêt pendant quelque temps, jusqu'à une petite mesure où, lui avait-on dit, Dame Gwen avait donné rendez-vous à Messire Lancelot. C'était une mesure sans prétention et sans signe distinctif. Tout à côté passait l'Aff, un ruisseau se coulant entre les racines des arbres enchevêtrés qu'il remonta tout à sa rêverie. Fatigué par tout le travail qu'il avait accompli, il s'assit contre un hêtre offrant de larges creux dans ses racines, et très vite s'assoupit.

Il se réveilla alors que le soleil allait bientôt disparaître sous l'horizon. Il se demanda où il était. Il ne reconnaissait rien.

— Bien dormi ?

— Quelle est cette belle voix de femme ? se dit-il.

— N'aie pas peur. Je ne te veux aucun mal. Je veux seulement te parler, et t'écouter.

— Qu'ai-je à vous dire ?

— Tu le sauras dans peu de temps.

Ninian

— Ninian ?

— Tu me connais déjà ?

— Ninian ? C'est bien vous ? Non ?

— Ici, on m'appelle Viviane. Là-bas, au sud, ils me nomment Mélusine. À l'est, ils m'appellent la Vouivre. Oui, tout ça, c'est moi. J'avais envie de te connaître. Tu sais, ton ami Perceval ne tarit pas d'éloge sur tes talents. J'aimerais que tu me les enseignes. Tu as le temps, je suis très patiente et très docile.

— ...

— Tu n'es pas très disert !

— ...

— De quoi as-tu peur ?

— De toi.

— De moi ?

— Oui, de toi, on m'a dit de me méfier de toi.

— Oh ! c'est encore ce vieux fou de Merlin !

— Merlin ? Connais pas.

— Mais si, un vieil homme, tu dois l'avoir rencontré.

— J'ai rencontré un vieux mendiant et, je crois, un ermite lépreux.

— C'est lui ! J'en suis certaine. Et il t'a dit du mal de moi. Quel pauvre type !

— Il n'en a pas l'air.

— Tu parles ! Depuis que je lui ai fait une belle cage invisible, il est furieux. Il a perdu presque tous ses pouvoirs et il ne peut plus que rencontrer des gens qu'il met en garde contre moi ! Rancunier avec ça. Comment trouves-tu Brécilien ?

— Ça me plaît beaucoup.

— Il faut absolument que tu ailles voir le Val sans Retour. C'est là que j'habite maintenant. C'est très sauvage et pourtant !... C'est très industriel. Tout le monde croit que j'y envoûte les chevaliers. Tout le monde croit que ceux qui sont envoûtés jamais n'en reviennent. Alors que c'est seulement des troncs qui ne peuvent pas s'en retourner, et pour cause !

— Pour cause... ?

— C'est un escalier d'eau pour apporter le bois du haut de la vallée jusqu'en bas, à la scierie. C'est évident ! Il y a le même près de Bâle, dans l'Est, à Dornach, en Helvétie, et il porte le même nom. Curieux non ?

— Oui... Curieux...

— Tu iras au Val sans Retour, c'est un endroit magique. Mais prends garde à le descendre et non à le monter, il deviendrait maléfique. Ce serait regrettable.

— J'irai.

— Comment va ton visage ?

— Il s'arrange lentement.

— Je t'ai rapporté l'onguent nécessaire.

— Impossible, il est spécial.

— Mais si, je suis allée le chercher auprès de Maria, exprès pour toi.

— De Maria ? Tu la connais ?

— Je suis allée la voir une seule fois à La Vigne pour qu'elle me donne l'onguent. On ne refuse pas à une très vieille femme dont la peau se délite !

— Mais, tu es une toute jeune femme à la peau d'une grande beauté.

— Je suis fée, Enguerrand, souviens-t'en une fois pour toutes !

— C'est vrai, tu peux prendre toutes les formes ! Pourrais-tu être oiseau ?

— Regarde tout là-haut.

Une buse blanche tournait dans l'azur inviolé, magnifique. Enguerrand ne se lassait pas de la contempler. Puis elle disparut.

— Ça t'a plu ?

— C'est merveilleux de pouvoir voler ainsi. Sans limite.

— On n'a jamais que les limites que l'on se donne !

— Et pourrais-tu être grenouille ?

— Pourquoi pas ?

Elle fut une rainette dans l'herbe durant quelques secondes.

— Mais trêve d'amusements, occupons-nous tout de suite de ton visage, dit-elle en reprenant sa forme.

Viviane lui ôta son masque avec délicatesse et lui massa longuement le visage de l'onguent de Maria. Sa

main était d'une douceur exceptionnelle. Enguerrand fermait les yeux de plaisir.

— Tu sais, ta peau est presque redevenue normale. Encore une fois et tu auras gagné. Tu pourras jeter ton masque aux orties.

— Non, je le garderai, car c'est ma reine qui me l'a fait faire et le roi qui me l'a offert.

— Si tu veux, garde-le. Veux-tu regarder ton visage ?

— Non j'attendrai qu'il soit parfait.

— Il le sera demain, nous irons à la Fontaine de Jouvence pour y mirer ton beau visage.

— Demain, je serai au travail.

— Certainement pas ! Nous serons encore ensemble. Mais ne t'inquiète pas, grâce à Merlin, je sais commander au temps. Tu aimes vraiment Maria ?

— Je crois vraiment que oui.

— Garde-la, car c'est une fille merveilleuse. Ce soir, tu dormiras au château, j'ai demandé à mes gens de te préparer une chambre.

— Merci, et ton château, il est loin ?

— Non, à un quart d'heure de marche. Suis-moi.

Au détour d'un sentier, ils se retrouvèrent devant un lac au milieu duquel une petite île supportait un château de verre et de cristal.

— Qu'il est beau !

— Et tu n'as encore rien vu ! Le plus beau est sous l'eau. C'est Merlin qui me l'a offert. Le sot qui ne sait

pas ce qu'il fait ! C'est une merveille. De plus, il est vraiment hors du temps.

— Comment y va-t-on ?

— Prenons la barque, elle connaît le chemin. Monte !

— Il n'y a pas de rame !

— Je t'ai dit qu'elle connaissait la route. Va, on rentre.

La barque se mit en mouvement et se dirigea sur l'île. Enguerrand était émerveillé. Il fut encore plus émerveillé lorsqu'il vit sa chambre, sous l'eau. Par la fenêtre on pouvait voir évoluer des dizaines de poissons de toutes les couleurs. Il fut encore plus qu'étonné lorsque, se retournant, il vit apparaître Maria.

Une Maria plus belle que jamais.

— Je t'attendais. Viens, allons dîner, notre hôtesse nous a préparé une table merveilleuse.

Merveilleuse était bien le mot ! Sur une nappe brodée immaculée deux énormes candélabres d'or portant chacun dix bougies ; les assiettes étaient en or également, ainsi que les couverts. La table était dressée pour deux convives. Une vieille *carabassen* les pria de prendre place et deux valets en livrée mordorée les servirent. Après leur avoir servi du caviar gris sur des canapés de pain blanc, il leur fut servi des truites du lac, puis des ortolans succulents accompagnés de baies sauvages, puis des tranches d'un rôti cuit à la perfection accompagné de légumes qui semblaient venus à l'instant d'un jardin à proximité. Pourtant, il

n'y avait aucun jardin alentour, aussi loin qu'il avait pu regarder. Un sorbet au citron baignant dans un alcool blanc inconnu dans ce pays (on le disait venu de l'Extrême-Est) vint couper agréablement ce repas qui continua par une cane farcie de champignons de la forêt. Des girolles accompagnées de cèpes des bois. Les fromages étaient variés en diable et les desserts succédaient aux desserts. Tartes froides, tartes chaudes, fruits enrobés, glaces, rien ne manquait et ils furent tant rassasiés qu'ils regagnèrent lentement leur chambre où ils s'étreignirent longuement et amoureusement. Cette nuit fut d'extase et d'une richesse de plaisirs extraordinaires. Laissons-leur ce moment comme un secret au fond de leur cœur.

Le lendemain, lorsque Enguerrand se réveilla, Maria était déjà repartie à la Vigne et, bien qu'il soit profondément déçu, il n'en fit rien paraître en face de la *carabassen*. Il était bien trop fier. Vers midi réapparut Viviane, une brassée de fleurs dans les mains, pensant, dit-elle, les offrir à Maria. Ils déjeunèrent ensemble fort simplement et Viviane lui fit visiter son île garnie de coins tous plus enchanteurs les uns que les autres. Temples d'amour, néméton druidique, grottes d'améthystes ou de citrines, criques invisibles depuis l'eau tout autant que depuis les terres, etc. Rien ne manquait pour faire de cette île une île enchanteresse. Enguerrand était aux anges. Il ne voulait plus partir ! Ce qui était le but de cet enchantement. Viviane l'installa confortablement sur un endroit couvert de mousse et, lui ôtant son masque tout aussi délicatement que la veille, lui massa à nouveau le visage encore et encore. Puis, lui dit :

— Viens, nous allons aller à la Fontaine de Jouvence. Celle-ci étant loin, elle le transporta par il ne sut quelle magie, mais cela ne prit qu'un instant d'éclair. On disait que celui qui plongeait dans la Fontaine de Jouvence ou qui se mirait longtemps dans celle-ci ne vieillissait pas et parfois même rajeunissait. Viviane lui tint le visage à deux pieds de l'eau pendant le temps d'un long poème.

*— Que tu sois tout jeune
Ou bien que tu sois vieux
Jamais plus le temps ne comptera pour toi,
Que ton écorce soit lisse
Ou bien crevassée par le vent d'ouest
Jamais arbre ne mourra
Même si ses feuilles tombent
Lorsque vient l'hiver.
Et ses jeunes feuilles
Toujours se renouvellent
Et tombent à nouveau
Et renaissent sans cesse
Tout au long d'une éternité
Le temps ne compte plus,
Et l'acacia refleurira.*

Sa voix s'éteignit tandis qu'Enguerrand redressait lentement la tête doucement radieux d'avoir aperçu son nouveau visage sans trace du terrible accident qu'il avait essuyé à Huel Coat. Huel Coat... cela lui paraissait si lointain... pourtant, Arthur, son roi, restait bien vivant dans son cœur. Dame Gwen aussi restait vivante. Ainsi que toutes les rencontres qu'il avait faites au cours de sa route solitaire. Elles avaient marqué son destin sans qu'il ait compris quoique ce soit

à son devenir, mais sachant que la vie est un puzzle étrange dont les pièces se mettent en place les unes par rapport aux autres, mais dont on ne reconnaît le dessin qu'à la fin ultime de sa vie.

Viviane le regardait, souriante, douce et tendre.

— Tu vois un homme neuf, tu as retrouvé ton visage le plus pur. Tu es beau à nouveau. Il te faut maintenant rencontrer les habitants de cette forêt.

— Il me semble que j'ai déjà commencé, par ta rencontre par exemple.

— Non, n'inverse pas les rôles, c'est moi qui t'aie rencontré !

— N'est-ce point la même chose ?

— Pas du tout ! Réfléchis-y, tu comprendras. Essaie de rencontrer les elfes maintenant, et Merlin, et les korrigans. Ceux-là sont les plus délicats à voir.

— Je les ai déjà aperçus.

— De loin, de loin. Mais essaie de les approcher et tu ne les verras plus. Ils savent se rendre invisibles. Crois-tu que les ouvriers du fond des mines voient les korrigans ? Non ! As-tu vu les kobolds qui travaillent aux forges ? Non. Et pourtant, ils y travaillent. Et ils t'aident sérieusement. As-tu vu les kobolds ? Réponds-moi.

— Non !

— Pourtant, ils étaient à côté de toi.

— Comment les voir ?

— En pensant à eux et en le désirant intensément. Et s'ils le veulent, ils se montreront. Viens, marchons.

Tu as encore beaucoup à apprendre avant que tu ne commences ton véritable apprentissage !

Ils se levèrent et marchèrent longtemps. Jusqu'à un ensemble de pierres bizarre, une alternance de rouges et de blanches très ordonnées, mais apparemment sans grande signification. Et pourtant...

— Vois-tu ce lieu ? C'est un des lieux les plus anciens de cette forêt. Et un des lieux les plus sacrés. C'est un temple érigé en hommage à des dieux qui ne sont plus, mais c'est simplement leurs noms qui ne sont plus et qui ont changé. Leurs noms... C'est le moins important, le plus éphémère. Mais leurs temples... ça, c'est éternel ! Et ça doit le rester. Ce sont des vortex pour passer dans l'autre monde, un troisième monde. Mais il faut y être à l'heure exacte. Le passage ne s'ouvre parfois qu'une fois par an et pendant quelques petites minutes uniquement. Vois-tu ce temple ? Ici, le narthex, là-bas, le chœur, plus loin, l'abside, tout autour, le déambulatoire. Il faut tout parcourir dans le temps de l'ouverture, et être au bon endroit au bon moment.

— Comment le sait-on ?

— Il faut chercher. Il faut le sentir. Il faut réfléchir. Les choses sont toujours logiques ! Viens, il nous faut partir. Tu reviendras seul.

— N'y a-t-il pas d'autres temples ?

— Il y en a un autre en Brécilien. Bien plus grand : Menez Nevez. Tu iras le voir aussi, il le faut.

Ils se remirent en chemin, marchant au fond du chemin creux les conduisant à Trez Goren-teuc. Viviane s'arrêtait parfois pour cueillir quelques

fleurs. Soudain, elle disparut totalement. Enguerrand cria son nom. Son nom d'ici et son nom de là-bas. Son nom de toujours et ses noms locaux. Mais rien, aucune réponse, que le souffle du vent. Que le chant des oiseaux dans les halliers. Il continua son chemin, amer et triste d'une rencontre dont il cherchait encore la véritable signification.

Les Kobolds

Enguerrand décida que c'était assez pour ce jour de congé... prolongé. Il décida de regagner son atelier et de demander au patron de l'excuser pour son absence. Il marcha tout l'après-midi et arriva à Pemp Bonn alors que le soleil allait bientôt sombrer derrière les arbres. Il était épuisé, mais il devait regagner encore son dortoir. Il descendit la route menant aux forges et se retrouva enfin devant la maison réservée aux garçons. La nuit était noire et c'est à tâtons qu'il regagna son lit et s'endormit presque aussitôt tant il était éreinté.

Éreinté, il l'était encore lorsqu'il fut réveillé le lendemain matin. Son corps était moulu. Et en plus d'aller travailler, il lui fallait aller voir le patron pour lui demander de l'excuser.

— Monsieur...

— Ah, te voilà, ton jour de congé s'est-il bien passé ? Bon, j'ai réfléchi sur tes compétences. Si tu restes ici, ce sera un véritable gâchis. Aussi tu vas aller dans une autre forge non loin d'ici et spécialisée dans l'acier. Tu m'as dit que c'était ta prédilection.

— Merci... Je voulais vous dem...

— Non, c'est normal, retourne au dortoir, prends tes affaires personnelles et va-t'en. Tu n'as pas de

temps à perdre. Suis les mines et prend le chemin qui mène au Gué de Salomon.

— Je vou...

— Ne perds pas de temps en palabre. Tu fais dès à présent partie du Haut-Atelier de la Forge Royale. Va, on t'attend.

— Merci, j'y vais.

Il n'avait pu placer que peu de mots. Il n'avait pu s'excuser, mais peu importait. Lorsqu'il fut de retour à la maison des garçons, il s'aperçut qu'il n'avait pas manqué un seul jour ouvrable. Mystère du temps de Viviane ! Il fit ses bagages, redescendit vers les mines pour les longer, vers l'est et il marcha dans le chemin creux jusqu'au Gué de Salomon où il arriva pour le repas du milieu du jour. Le Maître de forges lui réserva un accueil chaleureux. On avait préparé son arrivée !

— Ha ! Voilà notre gaillard. Tu es le bienvenu.

— Je vous remercie.

— Fais le tour de la forge et vois ce qui peut te manquer, et viens m'en rendre compte afin que j'y remédie. Ensuite tu te mettras au travail comme tu l'entends. Nous fabriquons ici uniquement des épées. Les meilleures du monde connu et nous sommes réputés pour celles-ci. Durandal, Escalibor, Joyeuse ont été forgées au Gué ! Et bien d'autres. Nous voulons forger toutes les épées royales ! Nous les forgerons toutes, sois-en certain ! Mais nous avons besoin d'acquérir les meilleures techniques.

Enguerrand fit une véritable inspection de l'ate-

lier, regardant travailler les quatre compagnons fort expérimentés.

— Il me faut du miel, beaucoup de miel, et bien liquide.

— Tu l'auras. Il y a un apiculteur au gué même, profitons-en !

— Il faudra aussi de la cire. Plusieurs rayons.

— Tu les auras également. Même fournisseur !

— Tout le reste ira parfaitement.

— Vous ne serez que cinq dans cet atelier. Il me semble que vous ne devriez pas vous gêner de trop ! Je m'occuperai du matériel, matières premières et matières finies. Au travail ! Ah, une chose encore. Tu seras payé vingt lurs par semaine. Tu dormiras là où dorment les compagnons, dans la grande maison communale là sur la place. On y rend aussi la justice, j'espère que ça ne te dérangera pas trop. À plus tard.

— Merci.

Enguerrand chercha une barre adéquate, la trouva, et la mit au feu immédiatement. Quatre soufflets disposés en croix pour souffler sur le feu en faisaient un énorme brasier où la barre vira rapidement au blanc et il la modela en une énorme épée d'estoc parfaite. Il la mit de côté et entreprit d'en forger une autre en attendant que le Maître de Forge lui apporte du miel. Tout à son travail, il songeait à ce que lui avait dit Viviane.

— Tu travailles vite et bien. As-tu besoin d'aide ?

— Non merci... Oh ! Qui es-tu ? Tu es si petit, comment veux-tu m'aider ?

— Je suis un kobold et je ne suis pas si petit que cela ! Tu es vexant ! Je suis même un grand kobold !

— Ne te fâche pas ! Si je dis que tu es petit, c'est par rapport à moi qui suis bien trop grand pour toi.

— Mais toi, tu es un humain !

— Que sais-tu faire ?

— Par exemple, te dire que la barre que tu as saisie se cassera. Elle a une paille invisible. Mais nous, les kobolds, on peut la voir.

— C'est merveilleux ! Quel gain de temps. Merci.

Enguerrand retira la barre du feu et la mit de côté. Les compagnons le regardèrent faire sans bien comprendre son mouvement. Il fut ainsi certain qu'ils ne voyaient pas les kobolds et qu'il était seul, à les voir.

Le Maître, en entrant avec un énorme bac de miel, lui fit remarquer qu'il parlait tout seul en travaillant. Il en riait franchement, trouvant cette pratique singulière, mais peu inquiétante. Enguerrand ne le détrompa surtout pas. Cela ajoutait à l'aura qu'il commençait à se forger. Il re-chauffa, au rouge cette fois, la lame d'épée déjà prête et la passa au miel par trois fois, comme il se doit. Elle serait peut-être plus cassante, mais beaucoup plus tranchante. Il choisit une poignée dans la caisse aux poignées la retravailla un peu à la lime et la fixa à la lame. Un sertissage à chaud, ne fit plus qu'un seul objet de ces deux corps. Il faudrait encore la décorer, mais ça, il ne savait pas très bien le faire. D'ailleurs, le Maître lui dit que celle-là serait certainement choisie par le négociant espagnol qui venait chaque année prendre les meilleures épées pour les damasquiner à Toledo, leur ville indus-

truelle majeure. Il emporta cette épée dans la pièce où il conservait les produits finis. Il le laissa travailler tranquillement.

— Tu as vu, tu as intérêt à ne pas te faire remarquer.

Le kobold était revenu près d'Enguerrand qui était resté à s'interroger sur Toledo. Où était cette ville ? Qu'était-elle ? Autant de questions auxquelles il était incapable de donner une réponse.

— Prends cette barre, elle est excellente, et prends cette poignée de cuivre, elle est parfaite

— Oh, je la reconnais, c'est moi qui l'ai faite ! Merci du compliment.

— Chut !... Ne te fais pas remarquer ! Fais comme si je n'étais pas là. As-tu vu les korrigans aux Forges de Pemp Bonn ?

— Non.

— Dommage. Tu ne devais pas être prêt. Dommage, ils sont sympathiques, tu sais, et facétieux avec ça ! Si tu retournes voir les filles de là-bas tu les verras sûrement.

— Je ne crois pas que j'irai.

— Dommage... pour elles... et pour eux ! Tu es beau, surtout depuis que Viviane t'a aidé !

— Comment le sais-tu ?

— Tout se sait dans la forêt !

— Je vois !

— Je vois que vous n'avez pas perdu votre temps ! En voici une autre encore beaucoup plus belle que la première !

— Laissez-la, patron, je ne l'ai pas encore trempée au miel. J'allais d'ailleurs m'y mettre. Vous pouvez regarder.

Enguerrand, pendant ce temps, avait remonté sa lame au rouge et à présent la traitait au miel. Elle resplendissait et le kobold lui certifia qu'elle était parfaite. Il la mit de côté et prit une barre que lui désigna le kobold. Il était heureux de travailler ainsi, ça lui plaisait vraiment beaucoup. Le feu le mettait également en joie. Deux autres kobolds choisissaient les morceaux de charbon de bois et les mettaient discrètement dans les mains des apprentis préposés au feu de forge. Il les voyait tous et était émerveillé de cette aide très discrète, mais très efficace de ces petits bonshommes souriants et sympathiques. Il espérait que ça dure longtemps. Cela dura deux semaines entières, jusqu'à ce que le Maître de la Forge lui dise, en le payant, de partir à nouveau sur les chemins et d'aller à Trez Gorenteuc et, de là, d'aller au Val sans Retour.

— J'étais venu vous proposer d'aller à la Vente demain. Elle se tiendra un peu plus haut, à un tiers de lieue d'ici et, si vous en avez le courage, allez donc voir le brûlis de La Fenderie qui se trouve un peu plus loin à l'est et qui est assez intéressant à voir parce que bien organisé. Il y en a beaucoup en Brécilien, mais celui-ci est un des mieux. Ensuite vous irez visiter Brécilien.

— Merci du conseil, j'irai à la vente demain matin.

— Ça commence dès sept heures.

— J'y serai.

— Kenavo.

Les Elfes

Il ne se fit pas prier et partit vers l'Arbre de la Gelée comme le lui avait conseillé le kobold qui l'accompagnait partout et qui, à présent, trottinait à côté de lui. C'était un hêtre superbe et altier comme il n'en trouverait aucun autre dans la forêt. Il était vraiment curieux avec sa moitié foudroyée et son autre moitié verdoyante, toujours jeune, et dégageant une puissance hors du commun. On se sentait bien sous sa ramure. Et là, à sa grande surprise le kobold lui présenta une elfe répondant au nom de Beauty. Elle était très brune de cheveux et très bleue de peau, ce qui ne le surprit pas vraiment.

— Bonjour Demoiselle, je suis heureux de vous connaître. J'aimerais savoir si tout votre peuple a la même couleur que vous ?

— Mais non voyons, certains sont gris, d'autres rose intense et quelques-uns sont blonds et de peau extrêmement blanche, comme nacrée. Je vous en pré-

senterai. Et vous, les humains, êtes-vous tous comme vous l'êtes ?

— Oh non, certains sont roux de cheveux.

— Oui, nous les connaissons par nos cousins, les borowères.

— D'autres sont blonds.

— Nous les connaissons aussi par les kobolds du nord.

— Je crois que c'est tout. Je ne connais pas autre chose. D'aucuns m'ont dit qu'il y avait des noirs, des jaunes et des dorés, mais j'ai du mal à le croire... Je crois plutôt que nous sommes tous de la même couleur.

— En réalité, vous n'êtes pas très variés ! Ce n'est pas comme nous !

— Peut-être, mais c'est ainsi ! Mais vous, je vous trouve très belle ! Êtes-vous tous et toutes ainsi ?

— Oui, nous nous ressemblons tous.

— Pas nous. Nous sommes tous très différents. Je trouve ça mieux.

— On peut en discuter. Maintenant, il est temps d'aller à la Vente. Suivez-moi. Au revoir kobold, et merci de m'avoir amené cet humain.

— C'est normal. Au revoir à vous deux.

Enguerrand suivit Beauty qu'il trouvait vraiment très belle. L'elfe voletait entre Enguerrand et les basses branches des arbres qu'ils croisaient. Elle était nue ou presque, une très courte tunique très transparente la vêtait et, en réalité, seules ses ailes lui faisaient un pudique manteau dès qu'elle ces-

sait de voleter. L'air était léger, le sol était doux et un peu spongieux. C'était un endroit assez accidenté et de nombreux creux venaient ralentir la marche de l'homme. Ils croisèrent d'autres Elfes, quelque peu vert-de-gris. Enguerrand pensa que c'étaient les gris dont avait parlé Beauty, et ne posa donc pas la question.

— Ce sont des elfes des arbres. Moi, je suis une elfe de l'eau. Les elfes de l'air (tu en verras peut-être), sont blancs de peau. Ils sont presque nacrés te disais-je. Ils sont très diaphanes et leurs ailes sont pratiquement invisibles. Même pour nous. Je te conduis à la Vente, mais je ne me montrerai pas. Je t'attendrai dans un arbre.

Ce qui fut dit fut fait aussitôt. La Vente ne comprenait que des forestiers et quelques forgerons et fondeurs. L'ouverture des transactions dépendait d'un véritable rituel qui était mené de main de maître par l'un des forestiers. Le père Duchêne et le père Duhêtre étaient à leur affaire et Enguerrand faillit éclater de rire lorsqu'il entendit qu'il fallait dévirander le bois lorsqu'il était virandé. Mais il se retint, étant très respectueux des traditions et aimant beaucoup les phrases rituelles des travaux initiatiques.

Les travaux prirent bientôt un tour différent où chacun cherchait à faire pencher la balance à son avantage. C'était une véritable criée de poissonniers au retour de la pêche, et les sacs de charbon de bois changeaient de main rapidement, se chargeant sur les plateaux à ridelles des charrois, tandis que les

chevaux solides et assez lourds de ligne, piaffaient d'impatience.

Les minerais de fer et de cuivre se marchandaient dans d'autres ventes et sur d'autres critères. Mais si les rites étaient différents, ils étaient encore bien cousins. Bientôt les transactions prirent fin et le rituel de clôture entra en action très semblable à celui de l'ouverture, mais cependant plus bref. Le maître de la vente frappa son billot de sa cognée et tous les protagonistes de cette assemblée fichèrent d'un seul coup leur hache dans le billot ou ils étaient assis quelques secondes auparavant. Les travaux étaient irrémédiablement clos et chacun s'en repartait sur son chemin, en silence. Enguerrand fit de même et lorsqu'il fut seul, il leva les yeux et vit Beauty voleter et atterrir sur son épaule.

— Lorsque tu auras à acheter du charbon de bois, tu me le diras, je ferai le tri.

— D'accord, mais ce n'est pas du charbon de bois que je veux, ni du fer. Je veux devenir chevalier.

— Oh!... chevalier! Il faudra que tu en connaisses des choses!

— Je veux les connaître. Montre-les moi!

— Je t'en montrerai certaines, celles qu'il est en mon pouvoir de te montrer. Tu as aussi beaucoup de monde à rencontrer. L'apprentissage se fait toujours par l'observation. Allez, viens, nous allons au Val sans retour. Il y a une sacrée route à faire, nous ne sommes pas encore arrivés. Il faudra passer par la mine de Pemp Bonn, c'est la plus grande mine de la forêt. J'y ai nombre d'amis parmi les korrigans. Ils

sont grincheux, vindicatifs, grossiers, mais je les aime beaucoup. Peut-être ne t'aimeront-ils pas. Sois très réservé en face d'eux. Jamais de provocation. Tu dois t'en faire impérativement des amis. Tu en auras certainement besoin un jour, lorsque tu seras chevalier, si tu l'es !

— Je dois l'être, c'est indispensable.

— Fais ce qu'il faut.

— Et que faut-il ?

— Beaucoup de courage et plus encore d'humilité.

— J'essaierai.

Ils arrivèrent à Pemp Bonn dans la soirée et Beauty voulut lui faire voir son village. Privilège extrême pour un humain ! Sur le côté gauche du chemin, Enguerrand aperçut une grande mare (ou un petit étang) et en scrutant mieux la surface, cachée par des roseaux à la vue de tout autre passant, Beauty lui montra une minuscule cité lacustre : la cité des elfes de l'eau ! C'était un ravissement. De minuscules appontements circulaient entre des blocs d'habitations et il regretta de ne pouvoir pénétrer à l'intérieur de celles-ci, véritables maisons de poupée, car ce qu'il voyait de sa hauteur semblait d'un raffinement extrême.

— C'est là qu'est ma demeure.

Enguerrand se pencha un peu plus pour voir l'habitation qu'elle lui montrait et aperçut, éclairée par le soleil déjà bas sur l'horizon, une vasque, peut-être de marbre blanc, où coulait sans cesse une eau qui semblait dorée. C'était certainement un effet de la

lumière rasante du soleil, mais c'était d'une beauté rare.

— Viens, un jour peut-être que nous t'aiderons à pénétrer dans nos demeures.

— Mais je suis beaucoup trop grand...

— Je t'ai dit : un jour... peut-être... Il est temps de partir.

Ils reprirent la route, il marcha et elle voleta quelques instants et ils s'enfoncèrent dans la forêt. Puis s'arrêtèrent brusquement près de la Grotte aux Loups où ils pénétrèrent sans vergogne.

— Nous serons bien là pour passer la nuit, installe-toi et sers-toi, il y a de quoi manger.

— Mais l'habitant de cette grotte, car il y en a sûrement un, va revenir...

— Oui, dans dix ou douze jours ou douze ans certainement, ou encore douze siècles. Alors sers-toi tranquillement.

— Donc, tu connais cet habitant !

— Oui et non, tout le monde se connaît dans la forêt. Il sait qui tu es et ce que tu cherches. S'il veut te voir, il reviendra. De toute manière, tu le rencontreras un jour ou l'autre. Il te suit partout et veille sans cesse sur toi. C'est un homme merveilleux autant que mystérieux. Tu feras sa connaissance un jour ou l'autre.

Enguerrand fit du feu dans l'âtre et prépara un repas pour eux deux. Il était agréable de passer quelque temps avec Beauty. Elle était charmante et ses deux pieds et trois pouces de hauteur n'en fai-

saient pas moins une compagne adorable. Après avoir soupé tous deux, elle l'invita à dormir, car la journée du lendemain allait être rude et éprouvante. Il se déshabilla, voyant que Beauty se montrait entièrement nue, et s'étendit sur un matelas d'herbes odoriférantes. Beauty vint se blottir tout contre lui avec beaucoup de naturel, comme s'ils avaient toujours été mari et femme.

— Ainsi, nous aurons chaud. Et puis, j'ai horreur de dormir seule ! Bonsoir !

Et elle l'embrassa tendrement. Chut... dors, c'est ce que tu as de mieux à faire.

— Bonne nuit à toi aussi.

Le sommeil vint vite et fut des plus reposants. Au petit matin, les oiseaux de la forêt les éveillèrent doucement et deux elfes des bois vinrent les contempler tandis qu'ils conservaient un peu de la chaleur de la nuit en restant blottis dans les bras l'un de l'autre.

— Vous avez eu bien raison de vous tenir chaud ! Il n'y a rien de meilleur.

— Merci et, de plus, c'est le plus gentil humain que l'on put connaître. Et d'une douceur exceptionnelle ! Je vous le prêterai si vous le demandez gentiment. Mais, attention, il est fragile.

— C'est ton humain. Garde-le précieusement.

— Hé ! J'ai l'impression de n'être qu'une marchandise ! Vous êtes bien prétentieux si vous croyez cela.

— On se rebelle ? Sache que si nous voulions passer inaperçus, cela ne tiendrait qu'à nous. Non, mon ami, nous savons que tu n'es pas une marchandise, mais

nous rencontrons tant d'humains qui ne nous respectent pas que, pour une fois qu'il en est un de sympathique et gentil comme toi, nous sommes heureux de le vanter. Veux-tu une écuelle de soupe ou veux-tu repartir aussitôt ?

— Nous pourrions tous quatre prendre une écuelle de soupe, non ?

— Va pour la soupe, il en reste assez dans le chaudron et elle a été gardée chaude par les braises.

Une fois leurs écuelles vides, ils se mirent en route, elle voletant, lui marchant, et eux passant de liane en liane, de viorne en clématite sauvage ils voyagèrent ainsi de conserve. La route fut agréable. Ils étaient charmants et surtout prévenants, lui évitant tous les pièges (et dieu sait s'il y en a dans ces marécages !). Ils arrivèrent enfin sur une pente rocheuse, une énorme dalle affleurant le haut d'une colline.

— Le dos du Géant, dit Beauty. Étends-toi et récupère tes forces. Le Géant t'en redonnera. Mets-toi nu sur ce rocher, tout nu, c'est la meilleure méthode. C'est du schiste ferreux et il a une très forte puissance de rayonnement.

Il se tint là immobile, entièrement déshabillé et seulement caressé par le vent. Les elfes s'étaient dénudés eux aussi, du moins ceux qui portaient une tunique, et éloignés de quelques pas ils s'étaient étendus sur la dalle de schiste. Enguerrand était étonné de tant de simplicité et également de tant de beauté. C'était des humains en plus petit, n'eut été leurs petites oreilles pointues, leur couleur bleue ou vert de gris et leurs ailes, mais ils avaient en plus une perfection plus rare

que chez les humains. Enguerrand regardait surtout les seins fermes et dressés de Beauty et son pubis au triangle impeccable, naturellement pensait-il, qui soulignait sans la cacher une vulve splendide comme un fruit mûr offert. Pour lui, c'était une merveilleuse découverte. Un long temps s'écoula de bien-être et de plaisir dans la caresse du zéphyr. Beauty s'approcha de lui et du haut de ses deux pieds et trois pouces, se dressa au-dessus de lui et lui dit qu'il était temps pour tous se rhabiller.

— Dommage, on est si bien ainsi.

— Reste nu, si tu veux connaître la caresse subtile des ajoncs. Nous, on volera au-dessus. Je crois que tu ne la supporteras pas. Il nous faut descendre jusqu'à la forêt de genêts, tout en bas, mais tu as le temps d'être écorché vif ! Remarque, les genêts pourront te soigner, mais il leur faudra du temps !

— D'accord, en ce cas, je t'écoute, je me rhabille et je vous suis.

C'est ainsi qu'ils plongèrent dans le barrage d'ajoncs, puis dans la forêt de genêts, pour arriver près d'un lac assez petit couvert de dizaines de troncs d'arbre. Les billots flottants se dirigeaient lentement vers un bassin dans lequel ils chutaient, pour tomber ensuite tout aussi lentement dans un autre bassin identique aux deux premiers, et ainsi de suite. « Un escalier d'eau », pensa Enguerrand en contemplant ces bassins. Une large dalle monolithique formait comme un embarcadère pour pénétrer dans la première retenue.

— Déshabille-toi à nouveau et entre dans cette

eau. Attention, car c'est extrêmement dangereux, tu devras, pour éviter de te faire broyer par les troncs d'arbre, nager sous l'eau et traverser le bassin. Prends garde aussi à ne pas t'arracher la peau du ventre sur le fond, car il n'y a que peu d'eau ! Tu émergeras sur la rive d'en face, tu nous feras signe et tu replongeras pour faire le même chemin inverse.

Enguerrand s'exécutant et, sachant très bien nager, fit l'aller et retour dans un temps record. Le petit peuple l'applaudit vigoureusement. Il se rhabilla et ils repartirent. Ils longèrent un moment les bassins jusqu'à un quatrième puis un cinquième bassin plus grand qui déversait ses troncs dans un ruisseau fort encaissé jusqu'à une scierie qui les traitait sans aucune relâche.

— As-tu compris ? La nature est entièrement vouée à l'assistance des hommes. Ces bassins sont pour la plupart très peu profonds. Dans le premier, tout en haut, tu aurais de l'eau jusqu'à la taille et seul le dernier a beaucoup plus d'eau. Ce sont les biefs de la rivière du Mony, qui vient de tout en haut de la forêt et que les hommes ont domestiquée. Elle traverse des terres ferrugineuses et se teinte de rouge, ce qui nous fait dire par facétie qu'elle massacre les chevaliers et que c'est pour cela qu'on le dit le Val sans retour ! Mais il est facile de comprendre qu'on ne peut en aucun cas remonter un escalier d'eau !

— Bien sûr, cela paraît évident !

— Nous, les elfes, nous nous amusons souvent à nous tenir sur un tronc et à descendre ainsi cet escalier sans chuter une seule fois. Et, lorsque nous

sommes arrivés tout en bas, nous volons jusqu'en haut et recommençons. Si les humains nous voyaient, ils seraient jaloux ! Remontons à la source si tu veux bien : j'ai encore quelque chose à te montrer. Ils suivirent le sentier qui remontait la vallée, suivant le ruisseau, et continuèrent vers le début du val.

Ils arrivèrent bientôt auprès d'un tumulus et s'y arrêtèrent.

— Voici le tumulus secret de Viviane. Après l'épreuve de l'Eau, que tu viens de passer brillamment voici l'épreuve de la Terre. Tu vas te glisser dans ce tumulus et tu devras nous rapporter une pierre. Ce sera une améthyste. Nous t'attendons à l'entrée.

Enguerrand dut ramper dans le tumulus et chercher à tâtons la pierre et pas n'importe laquelle. Il rapporta celle qu'il croyait être la bonne. C'était effectivement une améthyste très belle et très pure. Elle était assez grosse et Beauty la prit dans ses petites mains où elle parut énorme. Elle la conserva un long moment puis la tendit à Enguerrand en lui demandant d'aller la replacer dans la salle d'où elle venait. Il s'exécuta sans se regimber.

— Il nous reste encore deux épreuves.

Le groupe repartit plein sud et, enjambant la crête du dragon, se retrouva plus tard devant la Porte de l'Air. Un ensemble de quatre menhirs tout plats. Deux pour la Porte proprement dite et deux « résonateurs » venant renforcer les deux premiers. Enguerrand dut une fois encore se mettre nu et franchir ainsi cette Porte tandis que les elfes prenaient ses effets pour les porter de l'autre côté. Lorsqu'il passa entre les pierres

dressées, il ressentit un violent courant d'air qui le désarçonna complètement et faillit le faire tomber. Il résista de toute sa force et enfin franchit ce violent fleuve de vent, retrouvant ses amis de l'autre côté.

— Bravo ! Tu viens de réaliser avec brio l'épreuve de l'Air. Il ne te reste plus que l'épreuve du Feu à franchir. C'est peut-être la plus dure !

— Je la franchirai si les dieux l'acceptent !

Ils repartirent plein sud et marchèrent longtemps et difficilement.

— Nous sommes maintenant en Coët Ki Dan, lui dit Beauty, c'est là que sont formés les chevaliers lorsqu'ils ont réussi les premières épreuves. C'est le Bois du Chien de Feu.

Continuant leur chemin ils arrivèrent devant un énorme dolmen où un très grand feu brûlait intensément.

— Franchis ce feu et ressors de ce dolmen sans être brûlé !

— Ciel ! Vous voulez ma mort ?

— Tu peux renoncer si tu veux.

— Non, je le franchirai et réapparaîtrai à l'opposé.

— Alors, va !

Enguerrand se dévêtit une fois encore pour ne pas risquer de voir ses vêtements prendre feu et chercha une flaque d'eau, chose courante en Brécilien, et où il se roula totalement. C'était plutôt de la boue et il ressortit de ce bain bardé de boue ruisselante. Il courut se jeter dans le feu et traversa le dolmen sans une seule brûlure, faisant très vite l'aller et le retour. Il

chercha ensuite une source d'eau claire qu'il trouva enfin, se lava et se rhabilla.

— Te voici un homme à présent, lui dit Beauty en l'embrassant. Tu seras certainement chevalier. Je dois te quitter maintenant et rejoindre ma ville où m'attendent les miens. Je suis fière d'être ton amie et je serai auprès de toi chaque fois que tu m'appelleras. Tu n'auras qu'à crier mon nom. Je l'entendrai.

Les Korrigans

Enguerrand s'assit sur une large pierre, comme le lui avait conseillé l'elfe avant de s'envoler. Il attendit longtemps. Le soleil s'écroulait sur l'horizon quand enfin on vint le chercher. Un jeune garçon vint le guider. La route était encore longue jusqu'au camp d'entraînement des chevaliers. Il arriva par une nuit noire et, totalement éreinté, il s'écroula sans force sur la première natte offerte. Il n'en pouvait plus. À peine eut-il la force de remercier le jeune garçon.

L'entraînement le prit dès le lendemain à cinq heures du matin. Entraînement au bâton tout d'abord et ce, pendant trois heures d'affilée. Lutte violente et très pénible où il mit un point d'honneur à tenir le coup fermement. Il lui fallait vaincre. Son adversaire était une espèce de lutteur géant, à l'aspect méchant et même vicieux. Il lui fallut toute son énergie pour lui résister et enfin le vaincre. Ce furent ensuite quelque six heures de suite d'entraînement à cheval.

Il fallait non seulement savoir monter à cheval, mais le faire harnaché de plus de vingt kilos. Lorsqu'il eut fait six heures de cet entraînement, il était tellement épuisé qu'il ne pouvait plus bouger ses membres. Pourtant, il lui fallut encore se battre à l'épée véritable pendant deux heures. Deux heures de cauchemar en réalité. Par deux fois, il faillit se faire occire, car les coups portés, comme dans les autres

combats, étaient réels. Quand vint l'heure du repos, il fut invité à manger ce qu'il était censé avoir apporté... et il n'avait strictement rien ! Il se coucha le ventre vide.

Le lendemain, entre deux périodes d'entraînement, il alla poser trois collets, espérant pouvoir les relever lorsque les leçons seraient terminées. Lorsque ce temps fut écoulé, il alla les examiner et dans le premier il avait pris... un petit être, un korrigan ! Il en était tellement désespéré qu'il ne posa plus jamais de collet dans la forêt. Il libéra le korrigan, le priant de l'excuser et lui expliquant la raison de son geste. Il espérait prendre un lapin de garenne voire un lièvre qu'il aurait rôti à la broche. Il avait terriblement faim. Il rentrait au camp, bredouille, lorsqu'une petite voix l'apostropha. C'était le korrigan qui revenait les bras chargés de victuailles, suivi de deux autres portant des plats d'une nourriture fumante et odorante. Enguerrand était tout ému et se mit à manger avec un grand plaisir qu'il voulut partager avec quelques-uns de ses collègues apprentis qui n'avaient que peu à manger. Ceci se reproduisit tous les jours, qu'il fasse beau ou mauvais. De plus, ils apportaient souvent quelques petites jarres de vin qui était plus que délicieux. C'étaient véritablement de grands viticulteurs. Il faudrait qu'ils lui enseignent leur science.

Enguerrand était heureux de vivre cette aventure. Ses camarades et lui étaient enthousiastes et se donnaient à corps perdu dans cette formation. C'était violent, c'était brutal, mais c'était riche en amitié et ses relations privilégiées avec les korrigans étaient très enrichissantes. Souvent, après le repas, il s'éloi-

gnait un peu de ses camarades pour aller discuter avec ces korrigans qui lui enseignaient un grand nombre de secrets qui lui permettaient ensuite de gagner lors des combats dans la journée. Le tourniquet, la hantise des apprentis chevaliers, n'avait plus de secrets pour lui et il sortait vainqueur de la quasi-totalité des tournois. Le combat à pied ne le voyait plus jamais mordre la poussière. Il portait fièrement ses couleurs en attendant de porter plus haut encore celles de sa Dame.

Les lances de tournoi du camp d'entraînement étaient pré-cassées afin d'opposer une moindre résistance en cas de choc et de ne pas blesser l'adversaire. De plus, elles portaient au bout de la lance un tampon de tissu, par conséquent l'extrémité était assez ronde et avait donc peu de chance de pénétrer l'armure du chevalier d'en face. La seule chose pénible était le port du heaume qui, non seulement enfermait le visage, mais dérangeait grandement la vue. Enguerrand, sur les conseils du korrigan qu'il avait sauvé, portait sous le casque de fer son masque de cuir. Cela lui évitait de pénibles frottements et de plus, il avait un avantage, c'est d'avoir été habitué à ce port durant bientôt six mois. Il se passait aussi un peu de l'onguent à la rose de Maria sur le visage ce qui adoucissait également le contact. Il sortait toujours vainqueur de ces tournois et en était très fier, mais sans aucun sentiment de supériorité. Il avait même livré son secret à ses camarades et, lorsqu'il ne tournoyait pas lui-même, il prêtait volontiers son masque à l'un ou à l'autre.

Souvent, c'est-à-dire presque tous les soirs, il passait un long moment en compagnie de ce korrigan à

l'amitié fidèle et de quelques-uns de ses amis. C'est ainsi qu'il apprit comment on le nommait. Ses amis l'appelaient Gratte-Cul. C'était seulement un surnom, car son nom véritable était imprononçable pour un humain : Iyii était son vrai nom et sa compagne s'appelait Aeaaa. Tandis que ce surnom était très imagé ! Il y avait aussi Crochu, Épine et Claquette. C'étaient les compagnons du korrigan qui étaient là le plus souvent. Dès qu'il faisait beau, Gratte-Cul lui enseignait les secrets des étoiles et lui montrait une tout autre vision des constellations lui disant souvent en lui montrant un point dans le ciel : c'est notre patrie. Il disait que son clan était venu il y a bien longtemps de tout là-bas et que ses compagnons et leurs descendants n'avaient jamais pu repartir. Ils avaient donc fait souche et maintenant vivaient sur Terre, heureux mais expatriés pour toujours.

Bien sûr il y avait parfois des moments de nostalgie. Surtout lorsqu'ils en parlaient, mais cette mélancolie disparaissait vite, étant d'un naturel joyeux. Et ils avaient, pour se consoler, la musique dont ils jouaient tous. C'était leur seconde nature et ils donnaient de véritables concerts tous les soirs, chacun sortant son instrument d'on ne sait où. Cornemuses, flageolets, flûtes et bombardes minuscules rivalisaient de dextérité et d'harmonieuses phrases. Enguerrand comprit vite l'origine de la musique de son pays en entendant jouer les petits êtres ne dépassant pas deux pieds deux pouces de haut.

Un jour, tandis qu'il était en train de s'entraîner, il eut l'occasion de sauver Claquette qui allait se noyer. Il hurlait au secours replongeant régulièrement dans

la mare qui pour lui formait un véritable océan. Une anguille lui avait choppé le pied et l'attirait sous l'eau. Enguerrand, passant par là, le vit et se précipita pour le tirer de cette mauvaise posture. Claquette en fût quitte pour une immense frayeur et Enguerrand pour la capture d'une anguille qu'il ajouta au menu de ses compagnons d'entraînement. Tout le monde fut satisfait, et un nouveau chant épique à la gloire d'Enguerrand prit naissance ce jour-là s'enrichissant de jour en jour de nouveaux couplets où il devenait un dieu incontestable !

Merlin

Les jours d'entraînement tiraient à leur fin et Enguerrand s'apprêtait à reprendre la route vers Huelgoat et le Camp d'Arthur, lorsque le jeune garçon qui l'avait amené là vint le voir pour discuter avec lui un moment. Il lui demanda si son entraînement l'avait satisfait, si son séjour s'était bien passé, si ses compagnons avaient été courtois. Enfin, toutes sortes de plates questions sans grand intérêt et d'une banalité effarante.

— As-tu revu Viviane ?

— Non, j'ai l'intention d'aller lui rendre visite.

— Oh... Celle-là, tu devrais l'oublier.

— Comment peux-tu dire pareille chose ?

— C'est pour moi une certitude. Tout est faux chez elle.

— Je ne peux pas te laisser dire une chose semblable ! Retire ce que tu as dit. Il me semble que tu es un peu jeune pour avoir un tel jugement.

— Trop jeune... En es-tu certain ?

— Bien sûr que j'en suis certain. Moi, je l'ai connue, moi ! Pas toi !

— En es-tu sûr ?

— Que veux-tu dire ?

— Oh, rien. De toutes les façons, tu ne peux partir

ainsi. Il faut d'abord que tu ailles voir la Fontaine de Barenton. C'est important et peut-être y rencontreras-tu le Chevalier Noir. Remarque bien que je ne te le souhaite pas, mais alors, pas du tout !

— Qui es-tu pour me donner de telles informations ?

— Peu importe ! Il faudrait aussi que tu ailles voir également Feunten Meur. On dit que c'est la mère de toutes les sources de Brécilien. C'est une source sacrée. Vas-y !

— J'irai.

— Dis-moi ? As-tu couché avec Viviane ?

— Non, j'ai couché chez elle.

— Ah... Bizarre.

— Pourquoi cette question ? D'ailleurs, j'ai passé la nuit avec mon amie Maria.

— Ah... Elle a fait le voyage ? Elle est partie de chez elle pendant une semaine entière ? Eh bien !...

— C'est sûrement ce qu'elle a fait. Elle m'aime.

— Curieux !

— Curieux qu'elle m'aime ? Je ne te permets pas !

— Non, curieux qu'elle soit venue.

— Ah, ça, oui ! Mais, tu devrais te mêler de ce qui te regarde ! Tu es par trop indiscret !

— As-tu rencontré Melin ? (ou « Merlin » car c'est comme cela qu'on le nomme ici).

— Non pas encore. Mais ça ne saurait tarder.

— Prends garde à lui.

— Le connais-tu ?

— Oh oui ! Dis-moi, le vieux mendiant de Sant-

Caradec ne t'avait-il pas mis en garde contre Ninian et contre Melin ?

— Comment le sais-tu ? Oui, c'est vrai.

— Et l'ermite de la forêt n'a-t-il pas fait de même ?

— Tu es un véritable sorcier ! Comment l'as-tu appris ? Tu écoutais aux portes ?

— Peu importe ! Mais tu aurais dû y penser au moment où tu l'as vue.

— Ce n'est pas grave, il ne s'est rien passé.

— Les dieux de la forêt t'entendent ! Il est temps que je parte. Va à Barenton. C'est une fontaine importante. Elle permet de voir l'avenir lorsqu'on est pur. Elle redonne la vue à ceux qui sont aveugles. Vas-y.

— Je te l'ai déjà dit, j'irai.

— Au revoir.

Et le jeune garçon s'éloigna et disparut entre les arbres.

Enguerrand fit son sac et se dirigea vers Barenton qu'il n'atteignit que le lendemain soir. Ce fut une expédition ! Il se perdit trois fois et, chaque fois il dut faire appel à ses amis de la forêt. La première fois, il appela Beauty qui vint aussitôt et le remit sur le bon chemin. La seconde fois, il n'osa pas la déranger à nouveau et ne voulait pas paraître ridicule et c'est Gratte-Cul qui lui servit de guide. La troisième fois, il crut être irrémédiablement perdu lorsqu'il aperçut une source parmi les fougères. S'approchant de celle-ci il en découvrit une autre tout aussi cachée que la première, c'est alors qu'il déboucha « par hasard » (mais le hasard n'est-il pas la signature des dieux qui

ne veulent pas signer de leur nom !) dans une clairière où se trouvait une merveilleuse fontaine, bouillonnante par moments, à intervalle régulier. Il s'assit sur la grande dalle posée parmi les racines d'un hêtre et resta là à rêvasser. Le soir tombait enfin, lui, était toujours à la même place. Soudain, il se leva, retourna à la seconde source, puis à la première et enfin revint s'asseoir à nouveau sur la dalle de la Fontaine qu'on appelait de Barenton. Il prit bien garde de ne pas verser de l'eau sur la dalle. Mais il se mouilla les yeux par trois fois. Une fois dans chaque source demandant à la Fontaine de toujours lui garder la vue et l'aider à voir ce qui est difficile à voir. Plongeant son regard dans le plan d'eau, il s'aperçut que quelqu'un le regardait.

— Qui êtes-vous ?

— C'est à vous que je dois poser la question, car vous êtes sur mes terres !

— Oh, pardon. Je pense que je ne fais aucun mal !

— Celui qui est sur mes terres ne peut faire que du mal ! Vous méritez donc de mourir à moins que vous ayez une bonne raison que je ne vous eusse pas occis.

— Beauty ! Gratte-cul ! À moi !

— Oh, vous pouvez toujours invoquer vos dieux, cela ne changera pas ma décision ! Vous mourrez.

— Mais... Je n'ai pas d'arme !

— Qu'à cela ne tienne, prenez une de mes épées. J'en ai bien assez d'une pour vous faire passer de vie à trépas. En garde, Monsieur.

— Vous ne toucherez pas un cheveu de ce jeune homme.

Beauty venait d'arriver et s'accrochant au Chevalier Noir le déséquilibra tandis que Gratte-cul et ses copains faisaient s'enfuir le destrier de ce chevalier qui venait de chuter de sa bête. Enguerrand, ragailardi par ce secours espéré, se battit comme au meilleur de sa forme et, bientôt, du Chevalier Noir et de sa superbe il ne restait qu'un chevalier gris se vautrant dans la boue. Piteux, il s'éloigna sous l'œil, goguenard pour l'un et admiratif pour l'autre des protagonistes, de ses petits amis. Ils restèrent un long moment à contempler la lune pleine dans l'eau de la fontaine sacrée puis repartirent chacun dans leur clan, tandis qu'Enguerrand se coucha au creux des racines du hêtre. La nuit fut paisible et seule une jeune effraie se chargea de le veiller en se posant délicatement sur son épaule. Il l'adopta immédiatement et la nomma Chouïa et celle-ci lui tint désormais compagnie tout au long de ses pérégrinations. Il lui parlait et il lui semblait bien qu'elle le comprenait.

— Je t'avais dit de prendre garde au Chevalier Noir, c'est un être mauvais et dangereux. Heureusement que tes amis t'ont aidé.

— Tiens te revoilà, noble vieil homme. Tu arrives toujours lorsqu'il ne se passe plus rien !

— Je veille sur toi, c'est déjà bien, non ?

— Quels sont ces animaux derrière toi ? On dirait des loups.

— Ce sont des loups. Ce sont mes amis. Je leur

ai demandé de veiller sur toi. Ils le font bien et discrètement.

— Je ne les avais pas remarqués.

— Cela prouve qu'ils font bien leur travail !

— Merci. Je dois repartir vers Feunten Meur.

— Oui, prends garde au Cerf blanc. Il est défendu par quatre lions féroces.

— Bon, je ferai attention à les éviter.

— Oui... c'est cela ! Mais tu peux être certain qu'eux ne t'éviteront pas ! Ils t'attaqueront !

Enguerrand laissa là le bonhomme et s'enfonça dans la forêt en passant par Trompe-Souris. C'est alors qu'un lion lui barra le chemin. Sans épée il allait lui être malaisé de se défendre. Il tailla une longue perche droite dans un houx et s'en servit d'arme réussissant à crever un œil à la bête. C'est alors qu'un second lion arriva à la rescousse qui reçut l'épieu en plein cœur, mourant aussitôt alors que le premier agonisait. Un troisième le regardait d'un œil circonspect, tenant une distance respectable autant que respectueuse entre l'homme et lui. Enguerrand, le visant entre les deux yeux, fit de son bâton un excellent javelot et l'étendit raide mort. Il n'eut jamais à lutter contre le quatrième qui s'enfuit en détalant. Il était un peu blessé au bras, mais ça lui importait peu, lorsque, entre deux acacias, il aperçut le Cerf Blanc. Celui-ci s'approcha en lui donnant l'ordre de le tuer.

— Je ne tue jamais d'animal lorsqu'il ne m'a rien fait.

— Tue-moi te dis-je !

— Il faudrait, pour cela, que tu me donnes une bonne raison.

— La meilleure des raisons est que je te l'ordonne !

— Ce n'est pour moi qu'une mauvaise raison !

— Alors, je t'en supplie. Tue-moi.

Enguerrand, devant tant d'insistance, ne put que s'exécuter et retirant l'épieu du lion commença par l'aiguiser parfaitement afin de ne pas lui infliger trop de souffrances. Puis il le planta d'un coup sec dans le cœur. Le Cerf se mit à bramer d'une voix extraordinairement sonore et s'écroula, terrassé. De sa dépouille s'éleva bientôt un homme assez âgé et tout de blanc vêtu.

— Merci Enguerrand, tu viens de me délivrer d'un charme que je traînais depuis trop longtemps.

— Mais... Qui es-tu ?

— Comment ? Tu ne m'as pas reconnu ? Depuis le temps que je veille sur toi ! Le charretier, le mendiant, l'ermite, le jeune écuyer, le meneux de loups... C'était moi, toujours moi ! Melin, celui que les gens d'ici nomment « Merlin ».

— Merlin ! Maître, je suis honoré, dit Enguerrand en se jetant à genoux.

— Relève-toi, Enguerrand, je ne suis que Merlin, je ne mérite pas tant d'honneur, crois-moi !

— Seigneur, j'aurais dû vous reconnaître plus tôt !

— Tu avais trop à penser ! Il faut que je te quitte. Coupe la patte avant-droite du cerf, et conserve-la. Lorsque tu auras besoin de moi, frotte-la et je viendrai. Au revoir.

Merlin disparut entre les arbres et Enguerrand reprit sa route.

— Vois-tu Chouïa, c'est la plus stupéfiante des rencontres. Ne trouves-tu pas ?

— Hou...

Ils marchèrent longtemps et arrivèrent enfin devant une fontaine qui sourdait dans un grand bassin rond de deux brasses de diamètre. L'eau bouillonnait plus encore que dans la fontaine de Barenton et s'écoulait ensuite dans un petit bassin carré d'un pied de côté environ. Un bassin long de dix coudées environ sur deux de large était le troisième de ce splendide ensemble qui imposait le respect et ne pouvait, en plus, qu'imposer le silence. Enguerrand passa là la nuit sous un hêtre non loin de la Fontaine, avec Chouïa qui ne le quittait plus d'une plume. La nuit fut douce et le réveil plutôt tardif.

Le Troll

Chouïa s'agita soudain. Elle, d'ordinaire si calme, hululait à qui mieux mieux, furieuse contre quelque chose ou quelqu'un. Enguerrand se mit immédiatement sur le pied de guerre et scruta la semi-obscurité qui régnait encore. Ce qu'il vit lui glaça le sang : un être énorme et difforme se tenait à moins de dix pas de lui et le regardait de façon assez agressive, grognant et bavant. Enguerrand sut aussitôt qui était en face de lui. Un troll ! La pire des rencontres. Il lui était assez difficile de comprendre comment une masse pareille était arrivée là sans un bruit, car il n'en avait pas encore rencontré. Lorsque le troll disparut à ses yeux pour réapparaître derrière lui, tout aussi bavant et tout aussi grognant, il comprit enfin. Se retournant, il se mit en garde avec son pauvre épieu taillé à grande hâte dans un jeune houx. Mais, se dit-il s'il avait vaincu trois lions, non, quatre vaincus dont trois tués, il pourrait venir à bout d'un troll. Honnêtement, il ne savait pas par quel bout l'attaquer ! Il lança son épieu à la façon d'un javelot, mais celui-ci rebondit sur la peau beaucoup trop dure du troll qui éclata littéralement de rire en s'avançant sur lui, désarmé à présent. Le laissant venir au plus près, Enguerrand se précipita entre ses jambes pour récupérer son épieu. Le saisissant d'une main ferme, il appela le troll qui, se retournant, lui fit face et baissa la tête pour

voir pourquoi ce petit homme l'appelait. C'est alors qu'Enguerrand lança son javelot improvisé, ressaisi à temps, droit dans l'œil du Titan qui se mit à hurler et battre l'air furieusement, se cognant aux branches des arbres et les cassant. Son œil saignait abondamment d'une humeur verte et visqueuse. L'autre œil s'était fermé sous la douleur et il avançait en aveugle. Il se heurta à une branche qu'il avait cassée et qui pénétra dans ses narines. Il hurla de plus belle et de colère arracha l'épieu resté fiché dans le premier œil.

Il le jeta à terre, ce qui permit à Enguerrand de le reprendre encore une fois, et de refaire exactement le même coup que pour le premier œil. Le troll étant réputé stupide, mais violent, il était certain qu'il ouvrirait son second œil afin de voir qui l'appelait. Ce qui ne manqua pas d'arriver lorsque Enguerrand l'apostropha. Le second œil fut crevé d'un coup de javelot et le troll, aveugle, partit en hurlant vers la mine dite de Brocéliande ou du Pas du Houx, où il s'écrasa, mort et redevint aussitôt invisible aux yeux des mineurs. Le troll était vaincu. C'est alors qu'Enguerrand remarqua Beauty et Gratte-Cul qui se payaient une bonne tranche de rire. Ils avaient assisté à tout le combat dès le premier hurlement du troll et s'étaient préparés à venir à sa rescousse, mais celui-ci n'avait pas demandé d'aide et s'était remarquablement battu. S'ils riaient c'était d'avoir vu un troll vaincu, car ils ne les aimaient pas, mais alors pas du tout !

Cela valut à Enguerrand une réputation d'invincible et partout on chantait les louanges du Chevalier sans Visage aussi bien chez les habitants du petit

peuple que dans les mines ou dans les forges. Il devint un Chevalier de légende et dans mille ou deux mille ans peut-être il est évident qu'on en parlerait encore. La réputation d'Enguerrand le précéderait très certainement, et ce, jusqu'au Camp d'Arthur. On parlerait du chevalier qui a tué un troll. Il n'y avait pas eu de tueurs de troll depuis plus d'une cinquantaine d'années. Et encore, il avait fallu trois chevaliers en armure et dotés de nombreuses armes pour venir à bout de cet être maléfisant tandis qu'Enguerrand était seul, sans cuirasse et totalement désarmé. C'est ce haut fait qui lui avait valu la *gwerz* et celle-ci était de soixante et dix-huit strophes !

Enguerrand n'en fut pas plus vaniteux pour autant et il repartit, rêveur, à travers la forêt. Le terrain était terriblement accidenté dans la basse forêt. Rêveur, car il repensait souvent à l'apparition de Viviane dans sa vie. Il avait à présent pris l'habitude de la nommer Viviane. Il avait envie de la revoir pour lui poser quelques questions afin de l'éclairer dans ses interrogations. Il se mit à parler tout haut pour s'adresser à Chouïa.

— J'aimerais bien revoir Viviane, qu'en penses-tu Chouïa ?

— Hou...

— Tu désires me voir ? Me voici. Tu sais bien qu'il te suffit de m'appeler pour me voir.

— Je l'avais oublié.

— Ça n'est pas très gentil, ça !

— Pardonne-le moi. Je n'ai pas encore l'habitude...

- Quel est ton problème ?
- Je m'interroge sur ta malfaisance.
- C'est au moins Merlin qui t'a mis cela en tête !
- Oui, c'est vrai. Mais j'aimerais en savoir la raison.
- Il est terriblement jaloux... et aigri !
- Ça m'étonne de lui.
- As-tu vu le cromlec'h non loin de la Fontaine de Jouvence ?
- Oui, je m'en souviens. Et alors ?
- Merlin n'apprécie pas que j'aie fait courir le bruit que c'était là qu'il est enterré !
- Non ?
- Si, il n'a pas apprécié ma petite plaisanterie... et ça l'horripile de voir que l'on commence à piquer des ex-voto aux branches de l'arbre qui le protège de son ombre !
- Remarque bien que je le comprends un peu.
- Ah, toi aussi... Pourtant, ce n'était qu'une galéjade !
- Qui lui coûte cher !
- Bah... C'est ce qu'il méritait, ce gros balourd ! Et c'est tout ce que tu voulais savoir ?
- Peut-être pas ! Pourquoi es-tu allée voir Maria ? Et pourquoi l'as-tu ramenée ? Et pourquoi n'étais-tu pas avec nous durant ce repas si merveilleusement servi ?
- J'ai horreur de tenir la chandelle !
- Je le comprends et c'est tout à ton honneur. Mais

malgré tout, tu es la maîtresse de maison, ce qui t'impose quelques devoirs !

— Excuse-moi alors, j'ai cru bien faire. As-tu encore besoin de moi ? Je dois partir, j'ai à faire ailleurs.

— J'ai l'impression que tu files entre mes doigts... comme une anguille ! C'est d'ailleurs un de tes noms et je comprends pourquoi !

Elle disparut d'un coup.

Tandis qu'ils marchaient dans la forêt en repensant à cette entrevue, ils étaient arrivés en face de la Croix de Brécilien.

— Dis Chouïa, crois-tu que ce soit déjà une croix de la nouvelle religion ? Ils vont vite !

— Houu...

— Ah, non, tu as raison, ça n'est pas une croix chrétienne. Celle-ci paraît être beaucoup plus ancienne, plus ancienne que cette nouvelle religion. C'est une Croix du Monde, je crois, une croix d'orientation pour nous donner les points cardinaux. Regarde Chouïa, toute cette mousse collée au nord.

— Houuu...

— Je vois que nous sommes du même avis. Bon, assez discuté religion ! Qu'est-ce que tu dirais si nous allions vers l'ouest ?

— Hou... Houuu...

— Eh bien ! Tu n'es guère contrariante. En fait, est-ce qu'elle t'a convaincue, Viviane ?

— Hou... Hou... Houuu...

— Moi non plus, pas vraiment. Je comprends pour-

quoi Merlin la dit fausse... Bon, oublions-la! Nous avons d'autres choses à faire, et plus urgentes. Il nous faudrait trouver un gîte pour passer la nuit, car je sens qu'il va bientôt pleuvoir. Peux-tu d'un coup d'ailes, s'il te plaît, voir s'il n'y a pas un abri alentour?

— Hou...

— Va!

Chouïa s'envola de son vol un peu lourd et revint très vite, entraînant Enguerrand vers le nord jusqu'à une cabane a priori abandonnée de fraîche date sûrement, où ils trouvèrent abri pour la nuit qui s'avéra pluvieuse et même orageuse.

La vie était vraiment bien faite.

Néant sur Yvel

Il était temps de quitter Brécilien et de rejoindre le bon Roi Arthur. Enguerrand était reparti au matin, confiant en sa bonne étoile et pataugeait dans le marécage activé par la pluie diluvienne de la nuit. Il était heureux que Chouïa ait trouvé un toit sous lequel dormir. Celle-ci dormait du sommeil des justes rapaces nocturnes sur l'épaule d'Enguerrand qui respectait ce sommeil bien mérité. Il attrapa un couple d'anguilles en prévision du repas de midi et continua à avancer plein ouest.

Il s'arrêta vers midi sur un rocher plat afin de faire cuire ses anguilles. Il les cuisit, enfilées sur une baguette de bois vert, au-dessus d'un petit feu de bois mort ramassé sur place. Elles étaient délicieuses et il les partagea avec Chouïa pour laquelle ce fut un repas de roi. Pour Enguerrand, ce fut la suite de son régime, mais le seul fait de les avoir cuites lui-même les rendit délicieuses. Quelques baies de sureau et quelques fraises sauvages complétèrent agréablement ce repas. Ils reprirent la route, s'orientant approximativement grâce au soleil et tentant de toujours marcher vers l'ouest. Il pensait arriver aux alentours de Comper, dont Viviane lui avait parlé plusieurs fois. En réalité il n'arriva pas à Comper, mais à Telhouët, non loin de Pemp Bonn, un village habité toute l'année durant

par des druides femmes et hommes. Il allait enfin faire la connaissance de cet ordre mystérieux.

Mystérieux pour lui, sans aucun doute. Pour ceux qui les côtoyaient quotidiennement, certainement pas ! Il s'aperçut en effet très rapidement que c'étaient des hommes et des femmes simples et classiques. Mais une chose l'étonna malgré tout, c'est de rencontrer chez eux une parfaite égalité de responsabilité. Et ce que l'un décidait était immédiatement agréé par l'autre comme si c'était lui-même qui l'avait décidé. Ils avaient cependant chacun leur spécialité, l'un était médecin des plantes, sachant soigner les arbres et les herbes ; l'autre était médecin du corps humain ; un autre encore était médecin de l'âme. Et tous s'accordaient pour soigner les cas difficiles de quelque nature que ce soit. Ils vivaient au sein du village et étaient à l'écoute de tous. Certains connaissaient tout des étoiles et d'autres des sources. Toute leur science était transmissible à ceux qui désiraient l'apprendre... s'ils acceptaient de prendre quelque vingt-cinq ans minimum de leur vie pour ce faire.

Il passa deux jours entiers au sein de leur communauté et eut bien du mal à les quitter pour gagner Néant sur Yvel. C'était une autre porte, pensait-il, un autre vortex pour passer du monde magique de Brécilien dans le monde du commun des mortels humains qu'il avait quitté depuis quelques mois qui lui parurent des années tant il s'était trouvé dépaycé. C'est, faut-il le préciser, surtout sa rencontre avec Beauty qui l'avait marqué. Il l'appela d'ailleurs, se refusant de quitter ce pays sans pouvoir lui dire un au revoir amical sinon amoureux, et en tout cas tendre.

Elle vint immédiatement au rendez-vous et on vit tout de suite sur son visage que ces sentiments étaient grandement réciproques. Elle décida de rester un peu avec lui et l'entraîna avec Chouïa passer la soirée et la nuit dans un refuge connu d'elle seule.

Ils arrivèrent à La Gaillarde au coucher du soleil et s'installèrent pour se préparer un bon souper d'un sandre capturé dans l'un des nombreux ruisseaux de la région et d'artichauts sauvages sans oublier une musaraigne pour Chouïa et un gallon de vin de Vignouse que Beauty avait certainement subtilisé gracieusement et certainement de façon très discrète... Elle demanda à Enguerrand de le porter car c'était quand même trop lourd pour elle, malgré la force étonnante de ces êtres.

Toujours est-il que le repas fut joyeux. Beauty se mit à chanter dans une langue totalement étrangère à Enguerrand qui l'écouta littéralement médusé. Ils se couchèrent ensuite et, à l'instar de la première nuit, elle vint se blottir toute menue et toute nue entre les bras d'Enguerrand et resta ainsi toute la nuit sans d'autre désir que d'être contre la poitrine de ce géant qui avait nom d'Enguerrand Fer de Basse Terre. Elle s'éveilla la première et regarda longtemps cet homme dormir puis déposa un baiser léger et tendre sur ces lèvres masculines faites pour le baiser. Elle était femme mûre de bientôt deux cent cinquante ans... elle savait ce que cela signifiait ! Et ce n'est pas sa peau bleue qui pouvait faire reculer Enguerrand !

Beauty n'eut pas le courage de le quitter et l'accompagna toute la journée rivalisant de tire d'ailes

avec Chouïa pour aller d'Enguerrand aux branches des hêtres et vice-versa. Ils arrivèrent assez tard à Néant sur Yvel ayant, sur les conseils de Beauty, obliqué vers le sud et évité Le Perthuis-Néanti pour passer par Folle-Pensée, un petit village blotti au sein de la forêt.

— Folle-Pensée... Ne trouves-tu pas que c'est un peu notre histoire ? dit Beauty.

— Peut-être bien... Répondit Enguerrand d'un air vague.

— Tu sais, depuis que je te connais, je n'arrête pas de penser à toi.

— C'est vrai, moi aussi je pense tout le temps à toi. Mais je dois t'avouer que je ne suis pas amoureux de toi.

— Ah... dommage...

— Non, n'en prends pas ombrage, douce amie, car je sais bien que je n'en ai pas le droit. Tu es beaucoup trop petite et moi beaucoup trop grand.

— Cela n'empêche pas que je sois amoureuse de toi !

— Pardonne-moi... je dois être trop raisonnable.

— Disons que tu es homme !

— Peut-être...

— Ne pourrions-nous rester ensemble ne serait-ce qu'une seule journée ?

— À quoi cela servirait-il ?

— À rester ensemble un jour de plus.

— Et ?...

— Et j'ai encore des choses à te faire voir.

— Ah! Alors oui, d'ailleurs, il faut quand même que je t'avoue que j'ai encore besoin d'un jour de repos. Et puis... rester avec toi, cela me tente beaucoup je dois te le dire aussi.

— Oh... que fais-tu ?

— Chut!...

Beauty vint se serrer contre lui et défit les lacets de ses braies qui ne tardèrent pas à glisser sur le sol. Prenant son sexe, qui commençait à durcir, dans ses deux minuscules mains elle commença à le caresser très doucement, comme jamais il n'avait perçu cette sensation. Il se laissa faire, se laissant seulement retomber sur la couche de feuilles sèches. Les deux petites mains de Beauty couraient le long de sa verge tendue qui était au moins du tiers de sa taille et, de sa langue, elle continua ses caresses délicates, enfonçant par moments, sa langue minuscule dans l'ouverture du méat. Enguerrand n'avait jamais connu pareille sensation. Soudain un jet de liquide épais et nacré en jaillit que Beauty but goulûment par petites lampées et plongea sa main dans cette éjection jouant de ses doigts dans cette matière épaisse et consistante, la prenant à pleine poignée. Soudain, elle porta la main à son sexe ouvert de désir et fit pénétrer le sperme dans son vagin offert.

— Et tu crois que ma semence va te faire un bébé ?

— J'aimerais bien, quoique je n'en sois pas bien sûre. Mais j'aimerais tant.

— Je ne peux hélas te pénétrer sans que tu risques

une horrible déchirure et même une certainement éventration ! Ce qui serait pire !

— Je le sais, aussi je ne te le demande pas. Nous saurons dans trois ou quatre jours si tu as pu me faire un enfant. Car ce sera la pleine lune.

— Je crois que tu rêves un peu trop, ma Beauty...

— Oui, je rêve, mais laisse-moi ce rêve... Elle continua à se caresser de plus en plus intensément et se mit à gémir doucement de plaisir au bout de quelques instants. Enguerrand posa ses lèvres délicatement sur les lèvres de son sexe et doucement la caressa de sa langue, buvant le miel qu'elle laissait échapper dans sa jouissance exceptionnelle. Ils s'effondrèrent enfin sur les feuilles sèches, mêlant leur odeur d'amour à celle de la couche, puis s'endormirent quelques instants sous l'œil indifférent d'une Chouïa déjà à moitié endormie.

Lorsqu'ils se réveillèrent à nouveau, le soleil était presque au zénith. Ils s'habillèrent et quittèrent la mesure de la Gaillarde pour se diriger vers le sud-est, et repassant par le Jardin aux Moines, ils atteignirent la Butte aux Tombes, que Beauty voulait absolument lui montrer.

— Vois-tu, là, ce sont des tombes qui abritent tes grands ancêtres. On ne sait pas qui ils sont ni ce qu'ils étaient. Qui a planté les menhirs ? Nul ne le sait. Qui a construit les dolmens et pourquoi ? Nul non plus ne le sait, mais ceux que tu nommes les druides savent encore les utiliser... en partie du moins. Ils disent qu'ils sont venus du Nord, d'Islande peut-être. Ils ont été enterrés ici, en ce haut lieu, et ce n'est certaine-

ment pas sans raison. Tu dois respecter ce lieu comme nous le respectons tous. Même les trolls qui pourtant ne respectent pas grand-chose. D'ailleurs, tu n'en as plus rencontré. Ils se sont transmis le message. Ils ont peur de toi maintenant. Ils te respectent. Tu es un véritable héros !

— Bah...

— Mais si !

— Le jour tombe et nous voici arrivés à Néant sur Yvel. Je vais devoir te quitter. Je ne sais pas si je suis enceinte ou pas, mais je sais une chose : je te conserve tout au fond de mon cœur et tout au fond de mon corps. Je sens encore ta semence en moi et j'en suis heureuse. Merci. Tu vas traverser ce village et tu disparaîtras à mes yeux et aux yeux de tous les habitants de Brécilien. Pour nous, tu seras retourné au néant, car c'est ainsi que nous nommons ton monde. Tu seras chevalier bientôt, peut-être reviendras-tu un jour en Brécilien. Ne m'oublie pas ! S'il te plaît, ne m'oublie jamais !

Enguerrand l'embrassa tendrement, longuement, la serrant contre lui, comme on sert une toute petite chose précieuse, prit enfin son balluchon et traversa le village bientôt endormi. Lorsqu'il en atteignit le bout, il se retourna, mais il ne vit plus âme qui vive. Tout avait changé et pourtant tout était pareil. Il restait quelques maisons dont les fenêtres étaient un peu éclairées. Il décida de continuer sa route vers Guiliers qu'il atteignit alors que la lune se levait.

Dans deux jours, elle serait pleine.

Guilliers

La lune était déjà bien haute dans le ciel, et quelques nuages hauts la dentelaient lorsqu'il arriva à Guilliers. Il n'était plus question d'aller frapper aux portes des habitants qui certainement dormaient depuis assez longtemps. Il lui fallait trouver une grange ou tout autre toit sous lequel s'abriter. Une grange à foin lui apparut dans la lumière blafarde et il décida que c'était mieux que rien. Il verrait demain pour le repas. Il trouverait bien quelque fruit ou quelque racine à cuire. Chouïa s'envola aussitôt et revint assez vite avec un mulot dans son bec qu'elle déposa fièrement aux pieds d'Enguerrand.

— Mais, Chouïa, c'est une chose que je ne mange pas ! Merci quand même. Tu es gentille.

— Houuuuuu...

Elle repartit aussitôt et revint bientôt avec une anguille dans son bec. Elle avait manifestement tout compris ! Elle la jeta aux pieds d'Enguerrand, fièrement, et commença à dépecer le mulot, semblant dire, bon appétit, nous avons chacun notre repas !

Enguerrand fit un petit feu à l'extérieur de la grange et à l'abri de tout regard pour cuire l'anguille qu'il cuisit sous la braise.

— Quel délice Chouïa, je souhaite que tu ailles

chaque soir chasser quelque bête pour mon repas. Tu es une véritable compagne.

— Hou...

Il crut entendre un Hou-i, pourquoi pas, se dit-il ? Puis, repu, il se coucha dans le foin frais et odorant. Il se remémorait la dernière nuit et la dernière journée passée avec Beauty. Quelle étrange aventure...

Dans deux jours, la lune serait pleine !...

Puis, s'endormant, ses pensées glissèrent tout doucement vers Maria qu'il allait retrouver dans quelques jours. Il était à présent dans le monde des humains et commençait malgré tout à regretter quelque peu le monde magique (et industriel aussi) de Brécilien. Quelle aventure ç'avait été ! Incroyable ! Il faudrait qu'il y retourne, mais en armure cette fois-ci pour éliminer définitivement le Chevalier Noir. Il fallait qu'il débarrasse le petit monde de cette perpétuelle menace. Tout se bousculait dans sa tête, Beauty, Gratte-Cul, le troll, la Forge du Gué de Salomon et le kobold, le contremaître des Forges de Pemp Bonn, le Chevalier Noir, Merlin, Feunten Meur et Coët Ki Dan... Cela faisait un bizarre mélange dans son esprit et il commençait à se demander s'il n'avait pas rêvé tout cela.

Dans deux jours, la lune serait pleine !...

Et Beauty ? sera-t-elle enceinte ?

Et gardera-t-elle l'enfant, le cas échéant ?

Non, c'est absolument impossible qu'elle soit enceinte ! Et puis, leurs corps ne sont certainement pas compatibles, elle si petite et lui si grand... Quand

même ç'avait été une très belle aventure ! Elle méritait d'être revécue !

Il s'endormit enfin et s'éveilla le lendemain par le bruit de la pluie. Chouïa, elle, venait juste de s'endormir. Rester à musarder, c'est ce qu'il avait de mieux à faire. C'était une pluie d'orage qui passerait bientôt. Il suffisait d'attendre un peu. Personne ne serait assez fou pour mettre le nez dehors. Personne ne viendrait le déranger. Il pouvait rester tranquillement couché dans ce foin à l'odeur agréable. Il repartirait dans la journée pour la Trinité-Porhoët puis gagnerait Huel Coat par La Chèze et enfin par Loudéac. Il connaissait ce chemin et ce serait certainement plus facile qu'à l'aller. À moins qu'il ne passe par Mohon, puis Rohan, puis Sant-Gonnery et qu'il évite Loudéac ? Il passerait par Sant-Connec pour atteindre enfin Mur de Bretagne.

— Qu'en penses-tu Chouïa de cet itinéraire, ainsi nous éviterions Loudéac.

— Houuu...

— Préfères-tu passer par Loudéac ?

— Beurk!...

— Bon, c'est compris, va pour Rohan... Sais-tu que c'est agréable une conversation avec toi ? Il y a un os dans ce parcours ! C'est que le vieil homme de Sant-Caradec m'avait dit qu'il voulait me donner quelque chose. Et puis, je devais passer acheter des bijoux pour Maria à Loudéac. Bah ! Nous en trouverons certainement d'aussi beaux ailleurs ! Plus tard, j'irai revoir le vieil homme.

— Houuuuuuuuuu...

— Allez, il fait beau maintenant, plus un nuage dans le ciel ! Tu vois qu'on a bien fait d'attendre. Nous n'avons pas été dérangés.

— Hola, je veux que vous me donniez tous vos biens, manant !

— Mais il n'en est pas question ! Et détrompez-vous, je ne suis point un manant !

Un malandrin venait de s'introduire dans la grange, probablement aussi surpris d'y trouver un locataire que ne l'avait été Enguerrand de trouver un passant. Celui-ci, d'un coup d'œil panoramique chercha une arme et vit un outil agraire qui lui convint totalement. Une longue lame au bout d'un manche dont il pourrait se servir comme d'une hallebarde. D'un mouvement brusque et rapide, il s'en saisit et se mit immédiatement en position de défense.

Les leçons acquises en Coët Ki Dan lui étaient fort utiles. Le malandrin se précipita en avant pensant que Enguerrand reculerait, et vint s'empaler et s'éventrer aussitôt contre la hallebarde improvisée. Enguerrand n'avait pas voulu sa mort et en était désolé, mais le destin était le destin ! Le petit voleur, sans envergure, retenait à grand-peine ses viscères qui dégouлинаient de son ventre largement ouvert. Il n'eut pas de tristesse pour la mort de cet individu et le laissant sur place, il sortit de la grange en essayant de ne pas se faire remarquer et prit la route avec Chouïa sur l'épaule gauche et le souvenir de Beauty sur l'épaule droite.

Il faisait beau et la nature sentait merveilleusement bon après cette nuit de lavures. Tout embaumait, les

noisetiers et les frênes entremêlaient leurs senteurs à celle du foin dont on pouvait voir certaines javelles dans les champs qui en seraient quittes pour resécher au soleil qui chauffait déjà assez. Enguerrand traversa Mohon et eut envie de couper par la Forêt de La Nouée pour poser un ou deux collets pour son repas du soir ; il ne craignait pas ici de prendre au piège un korrigan. Il était certain de ne pas en voir par là. Peut-être en verrait-il du côté d'Huel Coat, le bois d'en haut, mais probablement pas avant. Ils vivaient en clan bien fermé et ne se dispersaient pas n'importe où. Il prit un lièvre dans l'après-midi qu'il mit dans son balluchon sans craindre de salir son petit bagage.

Il passa Bréhan sans être inquiété. Les gens d'ici n'étaient pas curieux au point de lui demander d'où il venait ni où il allait. Il atteignit Rohan dans la soirée et avisant une femme, mûre sans pour autant être âgée, dans la cour de sa ferme, il l'aborda d'un bonjour sonore et lui offrit son lièvre en lui proposant de l'éplucher et qu'elle le fasse cuire afin de partager le repas avec lui. La femme accepta tout de suite, lui disant que son mari serait fort content à son retour des champs. Il était parti au matin pour faucher son avoine et ne serait de retour qu'à la tombée. La maison s'ouvrait sur une grande salle où trônait une très grande cheminée dans laquelle bouillottait un chaudron. Une table au centre, permit à Enguerrand de préparer l'animal et elle de le cuisiner avec du laurier cueilli à l'instant et du thym qu'elle avait mis à sécher. Quelques champignons ramassés au matin feraient un excellent accompagnement. Quand l'homme ren-

tra harassé, la femme se précipita pour lui dire comment elle avait récupéré un invité.

— Tu as fort bien fait, ma femme. Sers-nous donc à boire notre bon vin claret. Nous attendrons ainsi la fin de la cuisson. Allez mon gars, viens donc me raconter, si tu en as envie cependant. J'adore les histoires vraies et je suis prêt à t'écouter.

Enguerrand ne se fit pas prier et lui raconta sa vie en pays de Brécilien sans insister sur les passages intimes qui ne regardaient que lui-même. Il ne mentionna pas non plus le passage du troll de peur qu'on ne le prenne pour un vantard. L'homme posa quelques questions et la femme qui écoutait sans dire un mot tout en s'agitant aux fourneaux leur servit bientôt un repas merveilleux, les regardant déguster son fricot, debout et derrière eux comme il se doit, attendant que son seigneur et maître ait fini de manger. Il resterait bien assez de lièvre pour qu'elle se régale après eux. C'est ainsi qu'il faut faire ! C'est ainsi qu'elle a toujours fait.

Le repas terminé ils sortirent dans la cour, s'assirent sur le banc et restèrent en silence, l'homme fumant et Enguerrand songeant comme d'habitude. C'était bon de se détendre après ce qui avait été une dure journée pour chacun d'eux. Puis Enguerrand se levant, demanda la permission d'aller dormir dans la grange, ce qui lui fut évidemment accordé. Il se retira, fatigué et heureux de se retrouver enfin seul avec ses rêves.

Demain, la lune serait pleine.

La Harpe

Bréhan n'était déjà plus qu'un point dans le paysage quand le soleil fit son apparition derrière les chênes sessiles des talus des champs. Enguerrand chantonnait en se dirigeant vers Rohan qui était à peine à quelques pas de là d'où il était parti. Un tiers de lieue peut-être ? Pas beaucoup plus sûrement. Après, ce serait Sant-Gonnery puis Sant-Connec et il atteindrait Mur de Bretagne. Il avait hâte de voir et de caresser la harpe qui lui était destinée. Aussi pressait-il le pas quelque peu. Il voulait arriver avant la fermeture de l'échoppe du luthier. Mais si ça n'était pas possible, il serait bien contraint d'attendre le lendemain.

Il espérait également revoir le Maître de Forges qui avait été si bon pour lui. Et, pourquoi pas ? Travailler avec lui à la forge. De toute manière, il faudrait qu'il paie une fois de plus son octroi. Autant le payer de son travail de forgeron expérimenté. S'il gagnait un peu plus d'argent, il rapporterait un ou deux bijoux comme ceux qu'il avait vus en Loudéac et qu'il retrouverait certainement à l'identique dans une des échoppes de Mur de Bretagne.

Tan, tan, dir ha tan... Son chant fétiche scandait son pas et s'il pouvait ainsi maintenir cette cadence, il serait assez tôt à Mur. Il se sentait des ailes (de quoi faire concurrence à Chouïa...). La vie était belle ! Sans fatigue il se dirigea tout de go vers Sant-Connec.

Il passa Sant-Gonnery et continua allègrement. Il n'avait que deux lieues de Sant-Gonnery à Sant-Connec, puis une demi-lieue pour être à Mur de Bretagne. Il y serait !

Il y arriva vers cinq heures du soir et le soleil était encore haut. Il se dirigea tout de suite vers l'échoppe du luthier qui était en train d'accorder sa harpe. C'était une pure merveille et Enguerrand en resta tout ébloui. Une tête formée de trois yeux et de deux nez regardait ainsi dans toutes les directions, dieu celte parlant du passé, du présent et du futur. Sa harpe serait le symbole de l'éternité, ce qui correspondait parfaitement à sa musique pensa-t-il. Le son qui en émanait était d'une stupéfiante beauté et ses doigts le démangeaient de se poser sur les boyaux. Il n'osait pas le demander au luthier et se tenait derrière lui, ne voulant pas se faire remarquer, mais le facteur de harpes sentit sa présence et se retournant avec un immense sourire lui dit :

— Je savais que vous viendriez aujourd'hui. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je suis en train de l'accorder. Prenez-la et essayez-la. Elle est vôtre.

— Merci.

Enguerrand s'assit sur le tabouret rembourré que le luthier venait de quitter et, timidement d'abord, puis s'enhardissant, il se mit à jouer ce qui lui passait par la tête. Soudain le luthier prit un flageolet et se mit à l'accompagner de façon divine, improvisant en contrepoint sur le thème de Enguerrand, qui joua de plus belle se mettant, sans faire attention, à improviser et à chanter. Son compagnon joua de plus belle

également, improvisant un contrepoint dans la ligne mélodique d'Enguerrand. C'était un accord parfait. Tout à coup il s'arrêta pour proposer à Enguerrand de passer la nuit chez lui et de continuer ainsi leur concert. Enguerrand accepta immédiatement avec enthousiasme. (Chouïa aussi!). Ils fermèrent l'échoppe et montèrent à l'étage où Jehan (le luthier) vivait avec sa compagne, Jocelyne qui était en train de tisser une splendide tenture quand ils arrivèrent. Le repas mijotait dans la grande cheminée, répandant des effluves qui lui rappelaient la demeure familiale. Ils firent honneur à ce repas préparé avec tant d'amour et arrosé d'un vin des Monts d'Arrez que Jehan avait sorti pour l'occasion. Puis ils se remirent à jouer, chacun entraînant l'autre tour à tour. Il était tard dans la nuit lorsqu'ils s'arrêtèrent de jouer et Jocelyne lui indiqua la chambre et le lit où il pourrait se reposer. C'était une jolie pièce dont tous les murs étaient tendus avec beaucoup de goût de tapisseries tissées par la maîtresse de maison. De grands motifs très celtiques entraînaient le regard dans un tourbillon de couleurs et un délire d'entrelacs.

Enguerrand prit congé de ses hôtes et s'allongea rêvant encore à ce qui venait de se passer. Ce langage était vraiment universel ! Il regardait sa harpe dans la lumière de la lune (aujourd'hui la lune était pleine !) et il pensait que cette véritable merveille était sienne... Il n'avait pas encore remarqué jusqu'à qu'elle était entièrement décorée de motifs celtes que l'on pouvait retrouver dans les tapisseries de la chambre : entrelacs multiples dans lesquels se débattaient loups, lions et ours. Jocelyne avait aussi tissé un

sac afin qu'il puisse la transporter sur son dos. Le sac reprenait les motifs entrelacés de la harpe. C'était un ensemble splendide. Soudain, regardant la lune qui s'épanouissait devant la fenêtre, il songea à Beauty, se demandant si oui ou non elle était enceinte ou si un long filet de sang était né entre ses jambes, serpent qui lui dévorerait les entrailles durant quelques jours s'enroulant insidieusement autour de sa jambe. Il ne savait que penser. Devait-elle ou non avoir un bébé (et en plus, un enfant de lui !...). Bah... Il verrait bien lorsqu'il retournerait en Brécilien, si jamais il y retournait ! Il ouvrit tout grand la fenêtre pour l'air et la lumière s'engouffrer dans la pièce.

Tout doucement le sommeil l'envahit et Chouïa en profita pour le quitter et aller chasser alentour. La nuit était si belle. Elle était heureuse avec ce garçon qui partageait tout avec elle. Elle essaierait de trouver quelque chose qu'il aime. Elle avait besoin de lui faire plaisir. En attendant, elle vit une belette qu'elle tua d'un simple coup de bec et qu'elle se mit aussitôt à déguster. C'était une effraie heureuse parmi les effraies heureuses ! Elle irait, cette nuit comme toutes les autres nuits, vivre sa vie d'effraie, libre de toute contrainte si ce n'est son attachement à cet homme hors normes. Pour le moment il dormait, donc elle restait éveillée, dans la forêt c'était pour veiller sur lui, mais ici, elle le savait en sécurité et par conséquent n'avait qu'elle-même à surveiller !

Elle rentra au petit matin, se gardant bien de le réveiller et s'endormit, debout comme à son habitude.

Enguerrand s'éveilla beaucoup plus tard et bondit

sur ses pieds. Il devait se présenter à la forge comme il l'avait décidé. Jehan et Jocelyne étaient déjà réveillés et se préparaient à aller travailler. Il eut un peu honte de s'être levé si tard. Mais, ils avaient joué de la musique jusqu'à une heure avancée de la nuit et il avait quelques excuses. Il les salua et leur dit un chaleureux au revoir, puis ayant chargé sa harpe dans son dos, il les quitta assuré de les revoir d'ici quelque temps.

Quelques rues plus loin, le bruit des enclumes frappées le guida vers l'atelier où le contremaître lui fit un chaleureux accueil et les compagnons une véritable ovation. L'échevin n'était — heureusement — pas là.

— Tu tombes bien mon garçon, demain, place des lices sera donné un tournoi. Tu dois porter haut nos couleurs.

— Mais... je ne suis pas chevalier...

— Non, mais tu es noble, ça me suffit !

— Ce n'est pas suffisant !

— Que si, c'est essentiel que tu soies noble, mais non point que tu soies chevalier, et tu vas concourir pour l'atelier !

— Je n'ai point d'armure.

— Qu'à cela ne tienne, prends une de celles-ci... ou mieux : fais-t'en une !

— Maître, je ne peux.

— Que si mon garçon, je connais tes talents. Allez, pose ton barda dans ce coin-là et commence tout à l'instant.

— Vous serez obéi ! Je vous dois bien cela !

Il se mit à se forger un plastron ainsi que des épau-
lètes à sa mesure exacte et choisit un heaume dans
tous ceux qui étaient déjà faits, mais le réajusta à sa
taille le plus strictement possible. Au soir, lorsqu'il
essaya son armure, il avait fière allure et se sentait
beaucoup plus à l'aise que dans celles prêtées à Koët
Ki Dan.

— Maître, je n'ai point de cheval.

— Qu'à cela ne tienne, je t'en prêterai un que tu
choisiras toi-même ! J'en ai plusieurs, viens les voir.

Il y en avait cinq qui paissaient dans un grand pré,
juste derrière la forge. Il en choisit un dont la robe
feue lui plaisait beaucoup. C'était une jument calme,
mais étonnement rapide et puissante avec laquelle il
s'entendit à merveille. Le lendemain matin il avait été
inscrit comme étant le Chevalier sans visage et enre-
gistré sous son vrai nom : Enguerrand Fer Marquis de
Basse Terre.

Revenant à l'atelier, il a eu la surprise de consta-
ter que les compagnons lui offraient un bouclier aux
couleurs et au dessin de ses armes. Croix rouge alé-
sée sur champ d'hermines et contre-hermine, en son
cœur une harpe d'or. Il en a été plus qu'ému et leur a
promis d'être le grand vainqueur de ce tournoi ! Pro-
messe dangereuse s'il en fut !

C'est avec au cœur cette promesse, qu'Enguerrand
chevaucha lentement jusqu'à la place des Lices.

C'était le second jour de la pleine lune.

Le Tournoi

La place était noire de monde. Ou plus exactement elle était bariolée tant les grimaces étaient variés et coloriés. Au centre, la rampe qui séparerait chacun des concurrents. Aux deux extrémités les chevaux, leurs maîtres et leurs écuyers ainsi que leurs présentateurs. Les Compagnons avaient refusé qu'un autre qu'eux-mêmes soit son écuyer tandis que le Maître de Forges avait tenu catégoriquement à être son présentateur. Le silence se fit enfin lorsque l'échevin s'assit dans la tribune des officiels. Le premier présentateur se montra et hurla à la foule.

— Gentes Dames, Beaux Messieurs, Messeigneurs, voici le champion incontesté des tournois de France. Il a été vainqueur à Rouen, à Lagny sur Marne, ainsi qu'à Bordeaux et à Paris, et ainsi qu'à Rennes. Le voici à présent dans nos murs où il sera encore vainqueur, n'en doutez pas. J'ai nommé Jehan de Haute-Rive.

Un tonnerre d'applaudissements et de cris fusa de tous les gradins.

— Gentils spectateurs, il aura le plaisir de lutter contre le champion incontesté et d'ailleurs incontestable de toute l'Angleterre. J'ai nommé Geoffrey de Canterbury. Sa lignée royale n'est plus à vanter... son courage non plus, ni sa science du combat.

Un tonnerre d'applaudissements couvrit sa voix et les deux cavaliers s'affrontèrent sous les yeux d'En-

guerrand, ébahi par tant de technicité. Une minute à peine s'écoula et l'Anglais mordit la poussière, traîné par son cheval noir que deux hommes eurent du mal à maîtriser, libérant le pied du cavalier vaincu et prenant possession du cheval.

— Que font-ils ? demande Enguerrand.

— Ils récupèrent le cheval du vaincu qui devient la propriété du vainqueur. C'est la règle.

— Mon dieu ! Je ne dois pas perdre votre cheval !

— Eh non ! J'y tiens ! Mais si je te l'ai confié, c'est parce que j'ai confiance en toi.

Un autre cavalier, venu de Germanie occidentale celui-là, fut roulé dans le sable et Jehan de Haute-Rive fut encore déclaré vainqueur. Enguerrand était de plus en plus inquiet au fur et à mesure que le soleil baissait sur l'horizon. Ce serait bientôt son tour, et il demanda au Maître de lui lacer son masque de cuir, après s'être enduit du reliquat d'onguent à la rose qu'il avait précieusement conservé, et il ajusta ensuite son heaume sur lequel vint se percher Chouïa formant un cimier des plus originaux et qui n'était pas sans étonner la foule. Il prit la lance que lui tendaient les compagnons. L'instant était décisif.

— Damoiselles, Dames et Messires, il n'a jamais combattu et n'a participé à aucun tournoi, si ce n'est les tournois d'entraînement de l'école de chevalerie, mais son courage va devenir légendaire. Il nous vient des Monts d'Arrez où il a hérité le titre de marquis et il arrive tout droit du pays de Brécilien et de Koët Ki Dan où il a été rompu au maniement des armes. Il va se battre pour la première fois avant d'aller pré-

ter allégeance au roi Arthur, votre Roi ! J'ai nommé Enguerrand Fer Marquis de Basse Terre surnommé le Chevalier sans Visage. Rappelez-vous son nom et applaudissez-le, car il le mérite et le méritera toujours, soyez-en certains. Il sera grand parmi les plus grands.

Les applaudissements auraient pu être plus nourris, ça l'aurait mieux porté. Chouïa est restée perchée, imperturbable, déployant ses ailes à la grande stupeur des spectateurs qui, jusque-là, pensaient que c'était un oiseau naturalisé, tandis qu'Enguerrand s'avança. Il avait peur malgré tout. Mais il s'était engagé. Il démarra lentement puis accéléra, piquant des deux éperons, lance à l'horizontale, et reçut un choc terrible, mais le plastron qu'il portait fit rebondir la lance de l'adversaire et il tint parfaitement sur son destrier.

Il était terriblement déçu d'avoir perdu le premier point et se remit en position en bout de lisse pour la deuxième lance. Il y en avait trois et pas une de plus. C'est la règle du jeu et celle-ci est absolument immuable. Il n'y a qu'une seule chose à faire : la respecter ! Chouïa était restée accrochée à la cime du heaume et avait bien l'intention de s'y maintenir !

Enguerrand se prépara au second assaut et fonça vers son adversaire. Second échec, la lance adverse a explosé littéralement en mille éclats de bois et Enguerrand, bien que s'étant parfaitement maintenu fut de plus en plus déçu. Ses compagnons le furent également, mais se refusèrent à le laisser paraître. Au contraire, ils l'encouragèrent à vaincre dans la troi-

sième et dernière manche. Enguerrand s'y prépara intérieurement du mieux qu'il put, pensant intensément à Beauty et à Maria ainsi qu'à son Roi.

Il se présenta à nouveau en bout de lice et cria soudain :

— Pour mon Roi ! Il fonça tel une flèche et percuta de la pointe de sa lance la tête de son adversaire, lui faisant mordre la poussière et le faisant traîner par son cheval gris sur toute la longueur restante. Il avait vaincu le vainqueur ! Un hurlement monta des tribunes et se répandit dans la foule. Il avait vaincu le champion des champions. Il l'avait humilié ! L'échevin était debout sur la tribune et lui fit signe d'approcher.

— Je ne sais pas qui tu es, mais je te sacre Champion de Bretagne et Champion de ma ville. Tu seras toujours le bienvenu et auras l'entrée de cette ville pour toujours.

Enguerrand retira son heaume et le mit sous son bras. L'échevin reconnut tout à coup le masque du jeune homme qu'il avait jeté par deux fois en prison.

— ...

— Je comprends pourquoi ton nom ne m'était pas inconnu. Je maintiens ce que je viens de te dire. Tu seras toujours le bienvenu. Et en gage de ton succès incontestable, je te remets l'Hermine d'Or qui témoignera de ta valeur.

— ...

Il ne fut pas peu fier, et s'en retourna auprès de ses amis qui tenaient par le licol la jument et le pur-sang gris de l'adversaire. C'était un animal sympathique et

se laissant faire facilement. Chouïa l'avait d'ailleurs déjà adopté, elle était perchée sur le pommeau de la selle et entendait ne pas être dérangée. Enguerrand, qui avait tout compris, lui sourit gentiment. Il remercia ses compagnons et leur offrit l'Hermine d'Or trouvant qu'ils l'avaient beaucoup plus méritée que lui.

— Ce sera le trophée de l'atelier, dit-il en leur remettant ce trophée.

Le Maître et les compagnons furent fort émus de l'attitude d'Enguerrand et ne surent comment le remercier. C'était jour de fête ! Il enfourcha le cheval gris et, tous ensemble, ils remontèrent la ville jusqu'à la forge. Là, il restitua heaume et armure au Maître et proposa de se remettre tout de suite à l'ouvrage.

— Non, mon garçon, aujourd'hui l'atelier est fermé pour tout le monde. Ce soir, tu es invité à un immense banquet où tu retrouveras tous tes amis, y compris Jehan et Jocelyne. Tu seras à la droite de l'échevin et présideras ces agapes. Aujourd'hui tu ne forgeras pas. Je te fais cadeau de cette armure et de ce heaume, tu les as bien gagnés, et je te félicite de la qualité de celle-ci qui a prouvé son incroyable résistance aux chocs. Tu pourras repartir sur ce destrier gris que tu as parfaitement et légalement gagné aussi et que ta chouette semble avoir adopté. Tu ne dois rien à personne, mais je serais heureux si tu venais nous voir de temps à autre. Merci de n'avoir pas perdu ma jument, à laquelle je tiens beaucoup. Et je suis content qu'elle ait contribué à ce tournoi mémorable ! Merci.

Enguerrand, heureux de tant de bonnes choses, s'assit dehors, sur le banc où Perceval s'était assis il

y a quelque temps déjà pour attendre les fers qu'il forgeait pour son cheval, et, sortant sa harpe, improvisa une *gwerz* à la gloire de ce Maître de Forges et de ses compagnons sans lesquels rien n'aurait pu se faire. Demain il achèterait des bijoux pour Maria. Enguerrand eut une pensée tendre pour Beauty dont il avait bien envie d'avoir des nouvelles. Puis l'image de Maria reprit avec intensité la place qu'elle devait tenir. C'était une image faite d'amour et de reconnaissance pour l'homme qu'elle l'avait fait devenir. Il se souvenait, en ce moment de calme, de ce qu'il avait vécu dans sa propre famille. Il se souvenait de ses sœurs, de sa mère et de ses frères qu'il retrouverait bientôt.

C'était le surlendemain de la pleine lune.

La Vigne

Le cheval allait bon train et Karaez n'était plus très loin. Il avait acheté des bijoux de bonne heure et Chouïa avait apprécié son choix. Un collier d'ambre et une améthyste sertie sur une très belle bague en or.

Les distances n'étaient plus les mêmes, calculées en temps, maintenant qu'il pouvait aller à cheval. L'armure solidement attachée derrière la selle ainsi que le heaume, et ce merveilleux bouclier ainsi que la harpe sur son dos, Chouïa devant ses yeux, sur le pommeau de la selle qui était vraiment son lieu de prédilection, l'accoutrement de ce cavalier était pour le moins curieux ! Le cheval était d'une docilité exemplaire et, après quelques tentatives infructueuses il avait trouvé un nom auquel le cheval semblait bien répondre. D'ailleurs, ce n'était pas un cheval, mais une belle jument à la robe grise et soyeuse qu'il avait appelée Perle, ce qui convenait, semble-t-il autant au cavalier qu'à la monture. Et c'est dans cet équipage qu'il arriva dans la cour de la Vigne.

Maria était certainement en train de vendre sa marchandise au marché car la maison était vide et Enguerrand eut tout le temps de libérer la jument de son harnachement et de poser la harpe en bonne place dans la maison. Il fallait qu'elle se fasse à la température ambiante après quoi il pourrait l'accor-

der. Lorsque Maria entra, Enguerrand venait de terminer de bouchonner Perle qui se reposait dans une des stalles de l'écurie, et il s'était assis dans un coin de la pièce et s'essayait à jouer une ballade. Maria se précipita dans ses bras, éperdue de bonheur. Son Enguerrand était de retour ! Ces six mois d'attente avaient été un peu durs, mais elle avait tenu bon. Elle avait confiance en ce retour.

Enguerrand avait pris une très nette maturité. Ce n'était plus l'enfant qu'elle avait connu. C'était un homme, sûr de sa puissance, sûr de son destin aussi. Il commença à lui raconter ses aventures en Pays de Brécilien, sans omettre le moindre détail, parlant avec naturel de son amie Beauty ainsi que de Gratte-Cul, de Viviane et de Merlin, sans pour autant oublier le kobold et le troll, les anguilles et les loups, etc.

— Mais je voudrais bien que tu me dises comment tu as pu quitter ta maison durant toute une semaine ? Qui s'est occupé des animaux durant tout ce temps ?

— Mais, je ne l'ai jamais quittée.

— Pourtant, nous avons dîné ensemble dans le château de Viviane.

— Jamais !

— Elle m'a dit qu'elle t'avait demandé un pot d'onguent à la rose pour moi.

— Une très vieille femme est effectivement venue me voir pour que je lui soigne sa peau qui se délitaient. Je lui ai appliqué l'onguent et je lui ai fait cadeau du pot pour qu'elle s'en mette régulièrement.

— Cette vieille femme était Viviane ! C'est sûr.

— Oh!...

— Et nous avons, toi et moi, passé la nuit entière au château...

— Jamais!

— C'était Viviane alors peut-être, et même sûrement, qui a pris ton visage!

— Oh, la garce! je lui revaudrais cette usurpation!

— Que oui! C'est scandaleux! Dire que j'ai cru que c'était toi, toi que j'aime comme ça n'est pas possible.

— Qu'importe mon Enguerrand, tu es là, avec moi, et nous ferons l'amour tout à l'heure... J'attends ce moment depuis ton départ.

— Et je te ferai le bébé que tu m'as demandé...

— Oh oui, celui-là aussi je l'attends! Mais dis-moi, il sera alors le petit frère de l'elfe de Beauty! C'est extraordinaire de penser cela! Quel destin!... Oh, mon Enguerrand, j'ai hâte qu'il arrive, mais, en attendant, nous devons le faire. Viens...

— Ne t'emballe pas, Maria, elle ne pourra probablement pas être enceinte!

— C'est vrai... Tu as raison. Viens.

Maria le devêtit amoureusement et se devêtit en même temps. Elle ne pouvait pas attendre et elle s'offrit tout de suite à lui, se laissant pénétrer de toute son intensité. Ils firent l'amour presque violemment et ses cris n'étaient pas feints. Elle l'encourageait à aller au plus loin d'elle-même, comme s'il avait pu entrer totalement dans ce vagin offert, profond, s'élargissant pour l'absorber tout entier. Leur jouissance éclata soudain de conserve et un liquide

chaud l'envahit tandis que son liquide à elle inondait le bas du ventre d'Enguerrand. Ils restèrent comme cela, collés indissociablement l'un à l'autre durant un temps d'éternité. Ils se rhabillèrent lentement, en continuant leur conversation.

— Comme je t'ai attendu !

— Comme je t'ai désirée !

— Tiens je t'ai rapporté quelque chose, dit-il, en lui tendant le collier d'ambre.

— Oh ! Quelle merveille ! De plus, c'est une pierre protectrice !...

— J'ai rapporté autre chose. Tiens mon amour dit-il, en enfilant la bague à son doigt.

— Oh !... Mon Enguerrand, une bague ! Je m'attendais si peu à cela ! C'est comme si nous étions à présent promis et promise.

— Non Maria ! Ce n'est pas comme si. Nous sommes maintenant unis pour la vie. Même si je dois repartir sur ordre de mon roi nous serons toujours unis. Je sais que tu m'attendras. Je sais que je penserai toujours à toi.

— Oh... Enguerrand ! Je ne savais pas que cela se passerait ainsi ! Et je ne savais pas que ce serait aujourd'hui ! Il faut que nous allions nous occuper des chevaux. Ils l'ont bien mérité, ceux qui nous ont amenés l'un vers l'autre. Et nous devons aussi nourrir tous les animaux. C'est qu'il y a deux pensionnaires de plus !

— Oui, et bientôt trois peut-être... Mais, tu sais, je

me suis déjà occupé de ma jument. Je vais m'occuper de la tienne.

— Oui, je veux bien, je préparerai le repas. Nous serons bientôt trois, si les dieux le veulent. Tiens ! C'est drôle, je me mets à parler comme toi ! Je parle des dieux et non plus de Dieu !

— C'est exactement pareil. Pour moi, Dieu est dans chaque brin d'herbe autant que dans chaque animal (pourquoi leur donne-t-on ce nom alors si ce n'est parce qu'ils portent une âme ?) et tous les noms de nos dieux ne sont pas autre chose que les noms de vos anges !

— Oui, tu as raison !

— Sais-tu que j'ai trouvé une chapelle désaffectée ? Dire qu'elle vient juste d'être construite ! Cela prouve que leur religion n'est pas encore solidement ancrée !

— Certes non.

— Et si nous allions manger maintenant ? Mais peut-être as-tu prévu quelque chose ?

— Je vais aller cueillir ce qu'il faut. Tu m'attendras dans la salle. Et ce soir nous ferons la fête !... D'ailleurs, c'est toi qui es ma fête !

— Non, je ne vais pas t'attendre, je vais aller m'occuper de ton cheval.

— À tout de suite. Je t'aime.

La lune était descendante.

Bonne lune pour cueillir quelques racines qu'elle ferait rôtir dans son four à pain. Elle les enroba d'une pâte qu'elle malaxa trois minutes et aplatit en un rien de temps. Ce fut délicieux et surtout totalement nou-

veau pour Enguerrand plus habitué à manger les produits de sa chasse ou de sa pêche dont il commençait, c'est certain bien qu'il ne le dise pas, à se lasser quelque peu.

— Parle-moi encore de Beauty ? Était-elle aussi belle que tu sembles le dire ? Comment était-elle ?

— Imagine une petite femme en réduction de deux pieds et trois pouces de haut ! La peau toute bleue (il est vrai qu'au bout de quelques instants on n'y fait plus attention) et de très longs cheveux d'un noir intense ainsi que de petites oreilles toutes pointues et fort jolies.

— Et ses yeux ? De quelle couleur étaient-ils ?

— Très certainement gris ou bleus, car je n'y ai pas pris garde ! Ce que je peux te dire, c'est que c'étaient deux amandes.

— Si tu n'y as pas pris garde, c'est que tu n'étais pas amoureux !

— Que non ! Mais je l'aimais beaucoup, car elle était très gentille.

— Je le comprends. Et moi ?

— Toi je t'aime. C'est tout et ça me suffit. Toi tu es de mon monde, et ça, c'est parfait ! Toi, tu es belle et ça me convient...

— Mais elle aussi était belle...

— Oui, mais comme toutes les elfes, elle ressemblait aux autres elfes, et elle est si petite...

— Je comprends.

Lorsqu'ils eurent terminé leur repas, Maria le déshabilla et se déshabilla aussi pour laver leurs vête-

ments de la sueur du voyage. Elle tira du coffre sculpté des *bragou-braz* et une vareuse entièrement ornée de motifs celtiques.

— Tiens, mon Enguerrand, j'ai tissé pour toi durant toute ton absence. Je pense que ces *bragou-braz* te plairont plus que tes braies. Et la vareuse t'ira bien je suis sûre, car j'avais tes mesures dans la tête. Tu les essaieras demain car, à présent, il nous faut nous coucher. La lune est déjà haute dans le ciel. Souffle la chandelle, nous y verrons bien assez clair. La lumière de la lune inonda la salle et illumina le corps de Maria. Le désir revint, plus fort que jamais, et leurs corps enlacés chutèrent sur le lit en un imbroglio de bras et de jambes qui laissèrent à penser...

La lune était descendante, mais quelle importance ça avait en ce moment ?

Ils s'aimèrent trois jours durant avant qu'Enguerrand ne dise à celle qu'il considérait comme sa femme pour la vie :

— Je dois partir, aller voir mon roi.

— Oui, je savais que tu allais me le dire. Va, mon ami, puisque c'est le temps. Je t'attendrai en regardant mon ventre gonfler de toi. Va. Lorsque tu reviendras, Peut-être sera-t-il né ?

— Peut-être pas encore, qui sait ?

— Oui, qui sait ?

— Je vais préparer mon cheval, mais je laisserai l'armure ici, car je ne suis pas encore chevalier.

— Tu le seras.

— J'emporte seulement ma harpe, je ne peux plus m'en passer. Et bien sûr, j'emmène Chouïa.

Celle-ci s'était déjà postée sur le pommeau de la selle.

Les entrelacs de la harpe le fascinaient et l'appelaient. Enguerrand sentait bien qu'il y avait là un message.

— Au revoir *ma douzig*. Garde-toi bien, je reviendrai. *Kenavo*.

Huel Coat

La route de Karaez jusqu'à Huel Coat devient une courte promenade lorsqu'on la fait à cheval et Enguerrand traversa le bourg en un temps record pour parvenir aux portes du Camp d'Arthur où il se heurta à Mille-Perthuis qui ne le reconnut pas. Mais lui, il le reconnut immédiatement et n'eut aucun mal à se faire reconnaître.

— Ce n'est pas possible ! C'est donc bien toi le garçon défiguré ? Comme tu as changé... Tu as sérieusement mûri... Quel beau chevalier tu feras. Enfin... Je ne devrais pas dire cela... pas encore. Je te présenterai au Roi Arthur demain dans la matinée, foi de Gwenterc'hrenn. Tu seras longuement interrogé ainsi que mis à l'épreuve, mais je sais que tu réussiras partout. Aie confiance et aie confiance en ton Dieu. Tu passeras brillamment les épreuves. Tu en as vu d'autres certainement en Forêt de Brécilien !

Enguerrand retrouva ses compagnons et surtout Colinot qui l'attendait, certain qu'il reviendrait sain et sauf. Celui-ci lui annonça qu'il venait de perdre ses parents terrassés par une épidémie ravageuse dans la campagne, et qu'il n'avait plus, pour seule famille que son ami Enguerrand. Il retrouva aussi Guillemette heureuse et enceinte d'un second enfant, le premier était accroché à ses seins qu'elle avait gros et rebondis de lait. Elle s'était mariée peu après le départ d'En-

guerrand ne pouvant rester seule plus de quelques jours et refusant d'être prise comme la femme de tout le monde. Avec son gros ventre tout rond, elle semblait véritablement épanouie. Il était certain qu'elle ferait une bonne douzaine d'enfants, elle était faite pour cela.

Il retourna à la forge et vit que ses leçons avaient porté. Dans le bassin d'eau ferrée flottaient les herbes de la Saint-Jean et des orties ainsi que de la menthe. Une vasque de moindre importance contenait du miel liquide en quantité. Deux énormes pains de cire étaient placés sur une étagère. Tout respirait ici la propreté comme il se doit dans un atelier bien tenu. Quelques nouveaux compagnons ou apprentis étaient tout à leur labeur et le Maître de Forge était en train de montrer à un nouveau à tremper le fer. Lorsqu'il vit Enguerrand, il lui fit une véritable fête et l'accueillit comme un prince. Il était déjà près de midi et il invita Enguerrand à dîner. Le repas fut une vraie fête. Tous voulaient lui parler, l'interroger sur Brécilien et ce qui s'y passait.

— As-tu vu Ninian ?

— Et Merlin ?

— As-tu rencontré des kobolds ?

— As-tu parlé aux korrigans ?

— Et les elfes ?

— Eh ! Doucement ! Ne posez pas toutes ces questions à la fois ! Je ne saurais y répondre en même temps ! Oui, j'ai vu Ninian que ceux de la forêt nomment « Viviane ». Elle est si belle que personne ne peut lui résister, et son château est un pur cristal, une

lumière à vous couper le souffle ! J'y ai dormi. Mais pas avec elle ! si vous voulez tout savoir !

— Et Merlin ? Nous sommes impatients de tout apprendre, car les autres chevaliers ne nous ont jamais rien raconté. Nous sommes avides !

— Ils le nomment Merlin là-bas. Parfois c'est un vieil homme, parfois c'est un jeune garçon, cela dépend de ce qu'il veut être. Il est partout, il est nulle part. Parfois il mène des loups, parfois il mène tout simplement des chèvres. Cela dépend de son humeur. Il est imprévisible, c'est le moins que l'on puisse dire. Il a peu de ressemblance avec celui que nous connaissons ici, le conseiller d'Arthur, et pourtant c'est le même, soyez-en certains !

— Les elfes ?

— Ce sont des êtres de deux pieds trois pouces de haut en moyenne. Ils sont beaux, bleus, vert-de-gris, rose intense ou blanc nacré. Ils ne se montrent qu'à qui ils veulent et sont toujours prêts à nous aider.

— Les kobolds ?

— Ils sont d'âge moyen et nous aident de leurs pouvoirs de perception des choses. Ils voient au travers des objets. Ils vivent là où il y a du minerai de fer. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est important pour eux.

— Ce doit être un merveilleux pays que Brécilien !

— Mais peut-être pas au sens où tu l'entends, répondit-il à Colinot. C'est un immense marécage plein de pièges, plein de cabanes de bûcherons et plein de mines de fer ou de cuivre, plein d'arbres.

— Non !... Je ne me l'imaginai pas ainsi !

— Et pourtant, c'est comme cela. Je vous le dis. Comme l'indique son nom, c'est la patrie de l'anguille. Oh, pour cela on ne risque pas de crever de faim ! Il suffit d'en pêcher... C'est parfois un peu lassant. Ces cailles sont vraiment délicieuses, il y a bien longtemps que je n'en ai pas mangées. Ni de viandes rôties ! Merci.

— Des viandes rôties, tu vas en avoir ! Patiente et régale-toi !

Le repas se prolongea tard dans l'après-midi et Enguerrand reçut l'autorisation de se reposer dans la tente où il avait été soigné. Colinot l'accompagna pour ranger ses affaires et en profita pour faire plus ample connaissance avec Chouïa qui, il faut bien le dire, ne lui fit pas la tête, mais au contraire le considéra immédiatement comme un garçon fréquentable. Et lui, pour lui souhaiter la bienvenue, alla jusqu'à capturer un mulot qu'il lui offrit respectueusement et qui fut accepté par la chouette... avidement !

Enguerrand s'endormit vite, terrassé par toutes ces questions et... peut-être aussi par le vin des Monts d'Arrez auquel tous firent grand honneur. Ce n'était pas tous les jours qu'un impétrant était de retour au camp et celui-là n'était pas n'importe lequel des impétrants !

Il dormit du sommeil du juste jusqu'au lendemain matin, à l'heure où Gwenterc'hrenn vint le chercher pour l'emmener au-devant du Roi Arthur. Ça y est, c'était le grand moment ! L'instant était décisif. Qu'allait-il se passer ?...

— Enguerrand, que désires-tu ?

— ...

— Parle !

— ...

— Mais parle, te dis-je !

— Sire, je désire être chevalier...

— Vous tous qui entendez, désirez-vous accepter cet homme comme étant votre pair ?

— Qui est-il ?

— Qui es-tu ?

— Enguerrand Fer Marquis de Basse Terre

— À quel titre donc te recevrai-je Chevalier ? Qu'as-tu accompli qui fasse que je t'adouberai ?

— Je reviens de la Forêt de Brécilien, tout comme vous me l'aviez ordonné, Sire mon Roi.

— Qu'as-tu vu en ce pays ?

— J'y ai rencontré moult mystères et moult chevaliers en Koat Ki Dan. Ils m'ont appris à me battre et me défendre.

— Connais-tu le jeu de l'épée ?

— Sire, j'ai eu à combattre contre une autre épée.

— Connais-tu le jeu de la lance ?

— Éprouvez-moi sur l'heure !

— Connais-tu le jeu de l'épieu ?

— Sans vouloir me vanter, j'ai occis un troll.

— J'ai ouï dire cela. Oyez, nobles chevaliers ci-présents, une fois encore je vous le demande : acceptez-vous pour pair ce jeune homme issu de très bonne

lignée et qui vient des Monts d'Arrez où vit encore sa famille.

Une centaine de boucliers se tendirent en avant dont chacun portait des armes célèbres dans toute l'Armorique. Un véritable cercle bariolé se forma, entourant le Roi Arthur et Enguerrand.

— À genoux ! Et que Dieu me vienne en aide en cet instant capital !

Enguerrand s'agenouilla et baissa la tête religieusement. Un long silence se fit. Soudain il sentit un poids le frapper sur l'épaule gauche.

— Au nom de Dieu et par le pouvoir qui m'a été transmis en son nom.

Un autre coup lui fut asséné sur l'épaule droite.

— Et au nom de l'Ordre dont je suis le gardien.

Un violent et dernier coup lui a été asséné sur la tête.

— Je t'adoube, te sacre et te reçois Chevalier.

Enguerrand redressa la tête. Deux larmes coulaient sur ses joues.

— Relève-toi, Chevalier sans Visage. Désormais tu pourras t'asseoir parmi les autres Chevaliers de la Table Ronde qui te reconnaîtront comme tu devras les reconnaître. Vous tous ici présents, je vous prie de reconnaître cet homme valeureux comme votre pair et d'agir en face de lui comme vous agiriez en face de votre propre frère.

— Qu'il en soit ainsi que vous nous l'ordonnez.

— Enguerrand Fer Marquis de Basse Terre, je t'invite à un banquet donné en ton honneur par Dame

Guenièvre. Je me suis laissé dire que tu étais capable de charmer nos oreilles par le son d'une harpe se mêlant au son de ta voix, que tu as fort belle à ce que l'on m'a dit. Je te prie de nous en donner la preuve ce soir.

— Sire, il en sera fait suivant votre désir et celui de Dame Guenièvre.

— Nous t'attendrons à la tombée. Disons, à la huitième heure. Et n'oublie surtout pas ta harpe ! Sinon Dame Guenièvre en serait marrie ! Prépare ta voix.

La soirée fut un enchantement. Le repas servi était exceptionnel et les vins venant d'Aquitaine étaient rares et fins. À la fin des agapes, Enguerrand saisit sa harpe à la demande du Roi, et improvisa tout de go une ballade en hommage à la Reine et à sa beauté. Elle fut suivie d'une *gwerz* dans laquelle il conta ses aventures en Brécilien, sans oublier un seul détail. L'assemblée tour à tour rit de bon cœur et pleura même. Les écuyers servants eurent envie de vivre pareilles aventures à leur tour. Certains des Chevaliers présents se remémorèrent leur séjour dans la haute et la basse forêt. Un certain voile de nostalgie planait dans la grande salle des banquets. Arthur était aux anges et dit à Enguerrand de continuer à les envoûter durant de longues heures. Puis, il se leva de table et prenant Dame Guenièvre par la main, il disparut derrière une tenture. Il y avait certainement un corridor dérobé conduisant à la chambre royale.

Certains chevaliers et quelques écuyers s'éclipserent discrètement. Les autres restèrent à écouter Enguerrand qui était intarissable. Lorsqu'il entonna

Tan tan dir ha tan, ils se mirent à chanter et à danser bruyamment, le vin aidant. Celui-ci se remit à couler. Gwenterc'hrenn s'approcha pour lui dire deux mots à l'oreille. Il combattrait en tournoi, à la deuxième heure, demain, contre certains chevaliers dont quatre Anglais champions dans leur pays. Ensuite il partirait le lendemain pour aller au château de la Joyeuse Garde et il devrait rapporter le voile saint qui protégeait le Graal. Il pourrait prendre le temps d'aller saluer sa mère.

Enguerrand pensa qu'il lui faudrait retourner à Karaez pour y quérir son armure. Il s'y prépara avec joie et le soleil commençait à poindre lorsqu'il s'arrêta de chanter et remit sa harpe dans la housse. Il harnacha tout de suite son cheval pour quitter le camp. Chouïa avait déjà pris sa place, pressentant ce départ imminent.

Intermède Amoureux

Maria n'était pas encore éveillée lorsqu'il pénétra dans la cour de La Vigne. Il attacha Perle à l'anneau des chevaux contre la maison et pénétra dans la salle. Un baiser sur le front de Maria l'éveilla totalement. Elle était radieuse. Son Enguerrand était de retour bien avant la date qu'elle avait prévue. Bien sûr, elle devinait qu'il repartirait aussitôt, mais au moins il était venu !

La matinée commençait bien ! Plein de bonheur entrant dans la maison ! Enguerrand se glissa sous le drap, se serrant contre ce corps encore chaud de la nuit et offrant son amour avec tant de ferveur.

Il savait bien qu'il devait être au camp avant deux heures après midi, mais... un cheval, c'était fait pour aller plus vite que les pieds ! Il cavalerait d'une traite jusqu'à la Vigne et serait de retour juste à temps pour le tournoi.

Le second Tournoi

Il n'était pas une heure et demie lorsqu'il demanda à Colinot de l'aider à se vêtir, ce que celui-ci fit avec la plus grande joie tant il était fier d'être l'écuyer de cet homme qu'il vénérât. Poser et sangler l'armure, mettre le baume sur le visage et lacer le masque de cuir, placer ensuite le heaume sur lequel Chouïa vint à nouveau se percher, était un plaisir et une fierté pour le jeune garçon. Enguerrand, fin prêt, se présenta à l'heure dite en bout de lice.

— D'où te vient cette armure mon garçon ? Lui demanda Gwenterc'hrenn.

— Je l'ai forgée à Mur de Bretagne.

— Elle est splendide. Tu peux en être fier. Es-tu prêt ?

— Je me sens prêt, mais inquiet quand même.

— C'est un tournoi amical, n'aies crainte tout se passera bien.

— Je combattrai « da ma roue ».

— *Mad eo.*

Le premier adversaire était un jeune chevalier assez inexpérimenté dont Enguerrand ne fit qu'une bouchée. Mais le second fut l'un des Anglais. Ce ne fut pas pareil du tout ! Grand, roux, il n'avait pas l'air commode, et lorsqu'il ajusta son heaume, Enguerrand eut un long frisson. Il se ressaisit cependant et se prépara

à l'affronter. Le premier coup de lance fut désastreux, mais il tint bon sur Perle qui sut encaisser le coup. La seconde rixe fut meilleure et il réussit à enfoncer le plastron de son adversaire, mais, hélas, sans le désarçonner. La troisième lance fut plus glorieuse, car il frappa le heaume de l'anglais, et celui-ci vola littéralement par-dessus la barrière centrale et alla s'écraser sur le sable juste devant les jambes de son cheval qui réussit à l'éviter de justesse. Une ovation retentit et Enguerrand retourna en bout de lice se préparer au troisième assaut, qui n'eut pas lieu, car le chevalier du Cumberland venait de se déclarer forfait.

Lorsque le cheval de l'adversaire qu'il avait mis à terre arriva près de lui, attrapé par deux hommes, Enguerrand en saisit les rênes et les tendant à Colinot, lui dit :

— Tiens, Colinot, ce cheval est tien. Soigne-le bien, car nous en aurons bien besoin, vu que nous allons voyager de conserve.

— Merci Maître, mais je n'en ai point le mérite. Je le soignerai comme vous me le demandez, ainsi que Perle, mais il ne peut être mien ! Certes non !

— Nous discuterons de cela après. Ce n'est pas le moment.

Enguerrand se remit en position pour la lance suivante. Ce n'était autre que Perceval le Gallo qu'il allait affronter. Le premier coup lui fut porté au plastron et il perdit un point. Le second coup, c'est lui qui le porta à la jointure de la cuirasse et de l'épaule lui faisant gagner un point. Le troisième affrontement donna un point à son adversaire et ami. Il commen-

çait à être fatigué, mais il tint bon et frappa Perceval à la tête qui fut désarçonné et il fut déclaré vainqueur avec trois points supplémentaires. Ce fut un véritable triomphe et Perceval ôta son heaume et lui demanda d'ôter le sien. Enguerrand accepta de bonne grâce et apparut affublé de son masque. Ce qui étonna Arthur et Guenièvre et stupéfia plusieurs assistants qui ne connaissaient encore rien de l'histoire. C'est Perceval lui-même qui délaça le masque de cuir. Il embrassa ensuite Enguerrand en le remerciant pour ce valeureux combat. Il lui dit qu'il serait un Grand parmi les plus grands Chevaliers de la Table Ronde. Puis il prit la parole d'une voix sonore et claire.

— Oyez tous nobles gens. Enguerrand Fer, Marquis de Basse Terre n'a pas toujours été celui que vous admirez aujourd'hui. Ayant perdu son visage au cours d'un accident, il fut soigné par une gentille dame rencontrée en chemin et, en quelques mois, il retrouva son visage. Dame Viviane acheva ce travail. Lorsque j'ai connu Enguerrand, il n'avait d'autre solution que d'être le Chevalier sans Visage. Il en garde le souvenir et c'est en hommage à Dame Guenièvre, qui lui avait fait faire ce masque et le lui avait offert, qu'Enguerrand le porte dans chaque tournoi. Il mérite vos applaudissements.

Un tonnerre jaillit de toutes les tribunes et praticables. Enguerrand se mit à rougir puis se prépara à la suite du tournoi. Il eut à combattre un Écossais immense, portant barbe et moustache tombante. Il apparaissait comme un sauvage et Enguerrand eut peur de n'être point de taille à lutter contre lui. Pour-

tant, il le vainquit par trois points à zéro, mais ne lui fit malgré tout pas mordre la poussière.

Le quatrième homme d'outre-manche était un gallois court et râblé dont Enguerrand ne fit qu'une bouchée en lui faisant non seulement mordre la poussière dès la seconde lance, mais en lui faisant ratisser le sable de ses trente-deux dents tant il fut tiré par son cheval qui devint ipso facto sa propriété. Il venait d'acquérir en plus du cheval donné à Colinot, une monture de rechange ! Ça lui serait bien utile.

Les deux derniers chevaliers, Bretons d'Armorique, se déclarèrent forfaits en face de ce diable d'homme protégé par les dieux et semblant pour cette raison invincible. Enguerrand fut fêté comme il se doit pour cet exploit et Dame Guenièvre lui offrit l'Ours d'Or, l'enjeu de cette journée. Il était heureux et se prépara pour le banquet qui se déroula aussi chaleureusement que le précédent et donna une fois encore la possibilité de montrer ses talents de *telenner* et de chanteur.

Il se sentait heureux et après avoir chanté deux *gwerz*, s'en alla sous sa tente y dormir, et surtout penser à ses belles qu'il allait revoir bientôt il en avait la certitude.

De retour à Litez

Enguerrand repartit dès les lueurs de l'aube après une nuit très courte, car se retrouver vainqueur d'un tournoi, même amical oblige à certaines fêtes se déroulant comme il se doit ! Il repartit la joie au cœur. Sept lieues environ, à cheval ce ne serait pas trop difficile. Il retraversa Huel Coat et se dirigea vers Ar Fouillez qu'il atteignit au début de l'après-midi, puis ce fut Litez et il entra dans la cour de la ferme à cheval sur Perle, suivi de Colinot et de son second cheval, vite adapté, au milieu de cet après-midi. Ses deux frères jouaient aux osselets et se demandèrent quels étaient ces intrus et ces chevaux, l'un d'eux leur adressa la parole.

— Arnaud, Cébran, vous ne dites plus bonjour à votre frère ?

— ... Enguerrand, crièrent-ils d'une seule voix, en se précipitant sur lui. Perle, en jument habituée aux enfants ne broncha pas. Entendant du bruit, sa mère sortit de la grange et se précipita au-devant de lui en pleurant.

— *Bugale... Ma bugale...*

— *Mamm.* Tu vois, je suis revenu ! Et à présent je suis chevalier et voici Colinot, mon écuyer. Traite-le comme ton fils. Viens que je te raconte. Mais... Où sont mes sœurs ?

— J'ai, hélas, été obligée de les placer !

— *Mamm*, va les chercher. Demande à leurs maîtres de leur donner une journée de congé. Je pense que placées quelque temps ne leur fera pas de mal. Puis je les proposerai à Dame Guenièvre afin qu'elle les prenne à son service. En attendant, va les chercher *Mamm*.

Elle partit sur le champ et revint quelques heures plus tard, tandis qu'Enguerrand prenait ses deux petits frères sur ses genoux et qu'il jouait à aller à cheval. Ils étaient ravis d'être secoués ainsi. Quand sa mère fut de retour, il embrassa ses deux sœurs et tendit à sa mère une bourse de cuir bien remplie ainsi que l'Ours d'Or qu'il avait fort justement gagné.

— Tiens, *Mamm*, cette bourse est pleine de lurs d'argent et d'or que j'ai gagnés par mon travail de forgeron. Ils sont pour toi et j'espère pouvoir t'en rapporter d'autres. Voici également un Ours d'Or que j'ai gagné dans un tournoi amical. Vends-le, il doit valoir un bon prix, il est en or massif cela te permettra de voir venir. *Mad an traou*, non ?

— Dame non ! Je ne le vendrai que si je ne puis pas faire autrement ! Oh, mon fils, c'est déjà bien assez de te revoir. Je te croyais parti définitivement.

— Maintenant je vais vous conter quel fut mon destin. Et il leur raconta tout dans le détail, sans oublier de mentionner sa rencontre avec Maria. Son récit fut souvent ponctué de Oh... ou de ha ! Mais il arriva au bout.

— Nous repartons dès demain pour aller à Lan-

derneau puis nous repasserons par ici dans quelques jours. Allons nous coucher à présent.

— Ton lit est toujours à la même place. Colinot peut dormir dans un autre lit clos de la pièce.

Ce qui fut fait. Colinot, l'orphelin, venait de retrouver une famille. Il était heureux. Tandis qu'Enguerrand racontait ses péripéties, il s'était occupé des trois chevaux et les avait mis dans les stalles de l'étable puisque les vaches en cette époque de l'année vivaient dans la prairie. Tout était pour le mieux. Chouïa leur tenait compagnie. Elle craignait que les enfants, sous prétexte de jeux, ne l'importunent un peu. La nuit a passé, paisible. La maisonnée se retrouva au lever, joyeuse et pleine d'entrain.

Les portes des lits clos s'étaient ouvertes presque en même temps, et formaient une série de trous sombres tout autour de la pièce. Servane et Gaétane avaient déjà ranimé le feu de la cheminée et s'affairaient aux côtés de leur mère pour préparer une substantielle collation avant qu'Enguerrand et Colinot ne reprennent la route. Arnaud était déjà parti jouer avec son frère Cébran dans la cour. Il est vrai que ces histoires de grands, fut-ce de leur grand frère, ne les passionnaient pas beaucoup. Ce passage à la maison fut hélas très court, aux yeux de la mère surtout, mais la mission donnée par le Roi Arthur était primordiale.

Lorsqu'ils furent rassasiés ils enfourchèrent leurs montures et, embrassant tendrement ses sœurs et ses frères plongés dans une nouvelle et captivante partie d'osselets, ils se dirigèrent vers Commana puis, vers Ar Mercez pour atteindre Landerneau qu'ils traver-

sèrent sans s'arrêter pour s'enfoncer ensuite dans une forêt profonde, la Forêt-Landerneau, où se dressait le Château de Joyeuse Garde, sinistre bâtisse habitée par un vieux noble acariâtre et grincheux. Il n'avait de Joyeuse que la Garde. Et encore, il fallait le dire vite.

— Que venez-vous chercher ? Vous osez troubler ma tranquillité !

— Vous nous en voyez franchement désolés, mais ce pourrait être d'une grande brièveté, nous venons vous demander le voile qui a recouvert le Graal et que vous détenez.

— Qui vous a dit cela ?

— Notre bon Roi Arthur. Il nous a donné mission de le rapporter.

— Il n'en est aucunement question ! Plutôt me passer sur le corps...

— Qu'à cela ne tienne, si vous le voyez ainsi ! Encore qu'il me ferait navrance d'occire un vieil homme tel que vous !

— J'ai encore la force de me bien défendre. En garde, Monsieur. Nous verrons si votre épée parle mieux que votre voix !

Enguerrand croisa le fer sur le champ et il eut effectivement fort à faire pour en venir à bout et le combat dura plus d'une heure, mais il réussit à l'acculer et posant son épée sur la gorge de son adversaire, il lui proposa la vie sauve en échange du voile. Le vieux refusa et Enguerrand réitéra sa demande en appuyant plus lourdement sur la gorge. Finale-

ment, ce n'est que lorsque le sang commença à perler que le vieux accepta. Enguerrand courut alors à la chambre qui lui avait été indiquée et, trouvant le voile, le mit contre sa poitrine et sortit du château en abandonnant le vieillard à son triste sort. La lumière était éblouissante. Colinot dormait sur sa monture, tenant les rênes des deux autres dans la main gauche. Enguerrand remonta sur Perle et se remit en route sans éveiller pour autant le jeune écuyer. La mission avait été trop facile et Enguerrand était inquiet.

Il avait raison d'être inquiet. Il réveilla Colinot en vitesse à la vue d'une énorme bête qui interdisait de sortir de la troisième cour du château. Un dragon, c'était un dragon ! Ça existait donc ces légendes ! Ça n'était pas des racontars. Perle fit une embardée pour éviter la longue langue de feu qui voulut le lécher. Enguerrand chercha à saisir sa lance, mais elle était fixée au cheval de Colinot et était à l'instant totalement inaccessible. Il lui était impossible de passer et Colinot était en grand danger, car totalement désarmé bien que son cheval possédât nombre d'armes, mais attachées à la selle de sa monture. Il n'était pas question de reculer d'un pouce ! Un véritable barrage de feu émanait des naseaux du dragon qui, apparemment était fort en colère. De toute façon, la retraite était certainement coupée par le vieillard qui avait dû reprendre ses esprits et qui allait les attaquer par derrière. Ils étaient vraiment en très fâcheuse posture. Réfléchir. Il fallait réfléchir et trouver une ruse. Pas de lance qui, au demeurant aurait été peut-être inutile. L'épée ? Trop courte. Aucune arbalète, quoique... peut-être y en avait-il une dans la salle des gardes ?

— Colinot ! Mets les chevaux à l'abri et va voir dans la salle de garde s'il y a une arbalète. Rappelle-la avec quelques carreaux. J'ai remarqué que la salle de garde était dans la cour où nous sommes !

— J'y vais.

La salle de garde est effectivement dans la troisième cour, évidemment. Le temps de mettre les chevaux et Chouïa hors de portée des flammes du dragon, et il ressortit triomphant, avec une arbalète d'un assez récent modèle anglais, ainsi qu'une main de carreaux pour cette arme. Une prise de guerre vraisemblablement. Enguerrand la saisit et visa le dispositif de fermeture de la herse. Une corde imposante qui retenait la herse en son milieu supérieur. Un premier carreau fut tiré qui toucha la corde sans lui faire grand mal. Un second entama plus sérieusement les torons. Le dragon était dans l'embrasure de la porte et ne bougeait pas d'un pouce. Troisième tir, le carreau sectionna quasiment la corde. Ce n'est qu'au quatrième carreau que la corde fut totalement tranchée, mais la herse n'avait pas bougé ! C'est alors qu'Enguerrand s'aperçut qu'il y avait une toute petite corde de sécurité, mais fort solide, qu'il restait à sectionner. Et il n'avait plus qu'un carreau. Un seul ! Ne pas rater sa cible. Sa vie et celle de Colinot en dépendaient !

Enguerrand visa longuement tandis que le dragon se décidait à bouger pour les atteindre plus facilement. Mais un hurlement retentit et la herse s'abattit d'un coup sec, clouant littéralement la tête du dragon au sol. L'énorme corps obstruait tout et la porte et le pont-levis du château et il n'était plus ques-

tion de s'échapper par ce passage ! Pas question de découper le dragon comme un vulgaire poulet : deux ailes, quatre cuisses et les blancs de part et d'autre... non, il était tout simplement impossible de passer, le pont-levis étant entièrement occupé par l'énorme corps écailleux. Enguerrand et Colinot se virent obligés de trouver une autre issue. N'y aurait-il pas une poterne par laquelle se glisser à l'extérieur. Ils furent contraints d'aller le demander au vieillard, encore étourdi de sa lutte vaine, qui se fit très réticent et Enguerrand dut le menacer de l'occire lentement. Très lentement même !

Le vieil homme se décida enfin à parler et montra la direction de la poterne. Elle existait bien mais s'ouvrait sur le vide, ou presque ! Seul un étroit sentier sortait de là et longeait la muraille. De l'autre côté, c'était l'à-pic vertigineux au-dessus des douves à l'eau assez glauque. Il ne faudrait ne faire aucun faux pas ni glisser. C'est à la queue leu leu que les deux garçons et les trois chevaux se suivirent avançant pas à pas avec la plus extrême prudence. Il n'y avait qu'environ douze empan à parcourir, mais lorsqu'ils arrivèrent sur le terre-plein plus engageant, le soleil était déjà en train de disparaître derrière la frondaison de la Forêt-Landerneau. Il leur fallait encore traverser la douve. Heureusement que les chevaux savent très bien nager, et heureusement, Enguerrand avait confié sa harpe à sa mère et lui avait demandé de la conserver jusqu'à ce qu'il repasse par la maison familiale.

La traversée fut laborieuse sinon difficile. Ils eurent en effet quelques difficultés à remonter sur la rive opposée et durent chercher un peu, dans la semi-

obscurité, une pente plus douce pour accoster plutôt que de débarquer dans le secteur juste en face du terre-plein. Ils étaient quelque peu mouillés et transis en repartant dans la forêt, reprenant la route droit sur l'est. Retraverser Landerneau, puis Ar Merceç, Commana et s'arrêter enfin à Litez pour la nuit leur sembla une promenade. Aucun incident ne vint perturber leur cheminement. Mamm Fer fut heureuse de les revoir et Enguerrand retrouva non seulement sa mère, mais sa harpe, et la retirant de sa housse, se mit à jouer et à chanter devant le feu qui l'allait sécher, une *gwerz* sur son combat contre le dragon. Il regretta que Servane ne fût plus là, car il avait l'impression de chanter pour elle et sa voix cristalline l'aurait certainement accompagné, comme elle avait l'habitude de le faire lorsque son frère improvisait. Ils avaient certainement hérité cet art de leur père, musicien également. Ils se couchèrent ensuite. Colinot commençait à prendre des habitudes ici et appelait la maman d'Enguerrand, *Mamm* comme tous les enfants. Et *Mamm* l'appelait « mon fils », « *ma bugale* », du même mot que ses propres enfants. C'est en se remémorant cela que Colinot s'endormit, se délectant de ce bonheur nouveau.

Le lendemain matin ils reprirent tranquillement la route tout ensoleillée pour atteindre Huel Coat en fin de matinée où leur retour fut salué comme il se devait : un véritable triomphe. Le Chevalier sans Visage, le vainqueur sans conteste du Dragon de l'Elorn ! Bien sûr, il aurait dû en rapporter la tête, mais on lui faisait confiance.

Retour en Brécilien

La semaine qui se déroula au Camp d'Arthur fut des plus calmes. Quelques tournois avec Messire Gauvain, Messire Perceval le Gallo à nouveau, Messire Lancelot du Lac ainsi que Mordred, le fils présumé du Roi, furent une vraie détente. C'étaient des tournois comme il y en avait tous les jours. Il fallait bien s'entraîner pour ne pas se rouiller ! Enguerrand, de plus, alla souvent à la forge qu'il affectionnait particulièrement et il se forgea une nouvelle armure qu'il décora comme il l'entendait, c'est-à-dire de motifs celtiques entrelacés qui envahissaient tout le devant du plastron. Foin de motifs incrustés de cuivre ou de tout autre métal comme on avait l'habitude d'en contempler souvent, mais au contraire, la sobriété délicate des motifs gravés dans l'acier. Il se forgea également un heaume dont le cimier était un vrai perchoir de façon que Chouïa se sentit à l'aise. Il pouvait être plus fier de son œuvre et nombre de chevaliers lui passèrent commande d'une nouvelle armure. Il fut obligé de s'entendre avec le Maître de Forges pour que ce travail s'insère dans l'organisation de l'atelier. Le Roi lui-même lui commanda une armure d'apparat !

Il lui demanda également de repartir avec son fils Mordred au pays de Brécilien afin d'aller combattre une fois pour toutes et d'occire le Chevalier Noir qui commençait à faire trop de dégâts dans la forêt. Ils

partiraient, eux deux et leurs deux écuyers respectifs dès le lundi matin, et reviendraient quand leur mission serait accomplie. Ce lundi arriva très vite, trop vite aux dires de Mordred et ils chevauchaient sur le chemin dans la douceur de la journée automnale, cueillant parfois une grappe de raisins à point pour les vendanges, parfois quelques noisettes qui étaient à portée de main. La route était plaisante et la compagnie de Mordred s'annonçait agréable. Enguerrand l'avait mal jugé lorsqu'il l'avait combattu lors du tournoi. C'était un garçon qui s'avérait charmant. Il est vrai que Chouïa s'en tenait fort éloignée et cela n'avait pas échappé ni à Enguerrand ni à Colinot. Il faudrait qu'ils fassent attention.

La route se passait sans aucun accroc et ils furent vite aux portes fortifiées de Mur de Bretagne, ville où Enguerrand reçut, là aussi, une véritable ovation assez tonitruante, il faut bien le dire. Dès que la nouvelle se répandit que le Chevalier sans Visage était de retour dans leurs murs, ce fut presque une émeute. Tous voulurent voir ou toucher leur idole. Mordred en conçut quelque ombrage, mais fit en sorte que l'on ne s'en aperçoive pas. Cependant, Enguerrand s'en aperçut.

D'autant plus que sa renommée de tueur de dragons l'avait précédé. Quelques heures furent passées avec ses compagnons de la forge qui lui demandèrent de leur chanter son combat contre le Dragon. Enguerrand se laissa faire de bonne grâce et entonna sa *gwerz*. Puis il chanta un chant à la gloire de Mordred, voyant la nécessité d'atténuer un petit peu sa jalousie. Son chant terminé ils repartirent par la porte

Est, pour trouver une grange suffisamment accueillante pour passer la nuit, car, à quatre, il n'était pas question d'aller voir Jehan et Jocelyne ! Il n'avait pas osé les déranger. Il reviendrait plus tard et leur expliquerait. Ils comprendraient, il en était certain. Ils étaient trop pleins d'amour pour pouvoir s'offusquer !

Ils trouvèrent une grange loin de toute habitation et s'y couchèrent sans vergogne. Les chevaux devorèrent un peu de foin, Chouïa y trouva quelques musaraignes et tout le monde fut content. Demain soir, ils seraient en forêt de Brécilien. Demain soir, il retrouverait ses amis. Il n'avait pas voulu aller à la Vigne pour ne pas effrayer Maria avec une telle invasion. Il prétexterait une quelconque nécessité pour l'aller voir au retour. Pour le moment, il ne pensait qu'à ses petits amis qu'il avait grand hâte de revoir.

Ils entrèrent en Pays de Brécilien par le Perthuis Néanti, ce fut la seconde fois qu'il eut l'impression de quitter un monde pour pénétrer dans un autre plus mystérieux. C'était bien là un véritable vortex et la première personne rencontrée fut, évidemment, Merlin et ses loups. Mordred avait déjà vu Merlin, ne serait-ce qu'au Camp de son noble père, et il ne s'en étonna point. Il s'étonna un peu plus des loups et son écuyer eut grand-peur, mais fut vite rassuré par Merlin lui-même. Ils passèrent la soirée autour d'un grand feu à griller des anguilles et à se raconter des histoires. Merlin leur conta l'histoire, déjà fort connue, de Viviane et de son amour de l'envoûtement. Il réitéra d'insister sur sa fourberie ce qui inquiéta les quatre jeunes hommes assis, autour d'un feu, dans cette forêt un peu mystérieuse et inquiétante elle

aussi, et entourés de quatre loups qui ne dormaient que d'un œil pour les protéger leur a dit Merlin. Enguerrand, une fois encore conta son combat contre le dragon à la demande de ses coéquipiers de voyage puis, ils se couchèrent au plus près du feu et s'endormirent très vite tant la route les avait épuisés.

Le matin les réveilla. Merlin était déjà parti. Il y avait quelqu'un tout contre la poitrine d'Enguerrand que nul ne pouvait ne voir que lui-même : c'était Beauty qui, dès son réveil, lui mit un doigt sur la bouche.

Tais-toi ! Ne me réponds surtout pas, ils ne peuvent ni me voir ni m'entendre, mais eux t'entendraient si tu me répondais et ils croiraient que tu parles tout seul. Ils seraient intrigués et ne te feraient plus entièrement confiance. Oh, mon chéri, sais-tu que je suis enceinte ? C'est merveilleux ! Je saurai dans six mois si c'est un garçon ou une fille, car c'est à cette époque qu'il naîtra. Je dois te dire merci Enguerrand, car c'est le plus beau des cadeaux que tu m'aies faits. En réalité, je crois pouvoir dire que c'est un garçon. Tout me porte déjà à le croire.

— Que tu t'es fait ! dit-il dans un murmure imperceptible.

— Si tu veux, disons-le ainsi. C'est notre secret. Personne ne saura jamais comment a été fait cet enfant. Merci mon chéri. Je ne sais pas ce que tu viens faire en mon pays de Brécilien, mais je sais que je vais rester tout le temps que tu y seras, là avec toi. C'est cela qui est merveilleux.

Enguerrand se leva et dit à ses compagnons qu'il

allait faire un tour seul, dans le marais. Lorsqu'ils furent enfin seuls, il put enfin lui parler.

— Qui t'a prévenue de ma venue ?

— Merlin, bien sûr, qui veux-tu que ce soit ?

— Il a bien fait !

— Que viens-tu faire en Brécilien ?

— Combattre le Chevalier Noir.

— Oh, Enguerrand, prends garde à toi ! Depuis que tu l'as vaincu, il ne pense plus qu'à sa vengeance. Il est fou de rage contre toi — et contre nous d'ailleurs. Prends garde, il est fourbe et cruel.

— Je me garderai, fais-moi confiance.

— Je t'y aiderai.

— Dis ! C'est vrai que ton ventre s'arrondit un peu, oh... très peu...

— Il ne s'arrondira pas beaucoup plus, un peu seulement.

Il se fit un long moment de silence, puis Enguerrand dit à Beauty :

— Sais-tu que j'ai parlé de toi à Maria, elle sait que tu veux un enfant de moi. Je lui ai tout dit.

— Tu as bien fait. J'aimerais la voir. Peut-être la connaîtrai-je un jour ; dis, tu me la présenteras ? Tu me le promets, mon Enguerrand ?

— Oui, pourquoi pas. Ça me ferait plaisir à moi aussi.

— Un jour... Peut-être... Rentrons mon chéri, les autres vont s'inquiéter. Je serai toujours sur ton épaule droite comme avant.

— D'accord.

— Où étais-tu ? Nous commençons à être inquiets. Il est temps que nous partions et que nous allions à la Fontaine de Barenton afin d'y rencontrer, si on le peut, le Chevalier Noir.

— Si vous le désirez. Soit ! Allez. En selle.

Quatre hommes décidés marchaient dans la forêt. Ils allaient vers le nord-est. L'avancée était délicate, car il y avait de nombreux trous d'eau souvent invisibles ou presque, et soit de l'un soit de l'autre, un cheval trébucha plus d'une fois. Ils atteignirent enfin la Fontaine de Barenton qui était déserte ce jour-là, ce qui est assez rare en ce début d'automne où les gens viennent y plonger quelques grappes en demandant aux dieux que leur vin soit bon.

Ils descendirent de cheval et Enguerrand, et par précaution, mit sa harpe à l'abri d'une futaie de bouleaux et de châtaigniers mêlés à quelques jeunes houx, montrant à Colinot où il l'avait mise pour qu'il puisse éventuellement en prendre soin. Au bout d'un long moment d'attente et sur le conseil discret de Beauty, il prit de l'eau de la fontaine bouillonnante dans le creux de sa main et en versa quelques gouttes sur la pierre plate qui servait de margelle. Un roulement assez lointain se fit entendre presque instantanément et c'est au milieu d'un orage que le Chevalier Noir fit son apparition. Il semblait furieux et ne déco-
lérait pas.

Le Combat

— Qui vous a permis de jeter de l'eau sur mon perron, le perron sacré ? Qui vous a autorisés à m'appeler ?

— Moi, dit Enguerrand. Je veux vous défier ! Mort à vous !

— Jeune téméraire, comment osez-vous ?

— Je suis venu pour cela !

— Qui sont vos amis ?

— Des amis vrais, c'est le principal !

— Alors, en garde, Monsieur le prétentieux !

— Prenez-garde ! Je ne me laisserai pas insulter impunément.

Beauty et son ami Gratte-Cul qui venait d'arriver, étaient allés s'asseoir près de la harpe. Mordred et les deux écuyers étaient allés se tenir blottis près d'un taillis de frênes, de jeunes chênes et de châtaigniers. Enguerrand empoigna son épée, forgée par ses soins et à laquelle il donnait toute sa confiance. Pour lui elle était chargée de vraie magie. Couverte de runes et de mandalas celtés, elle ne pouvait que vaincre ! Il la prit à deux mains et commença par faire des moulinets assez serrés puis plus amples afin de mesurer la technique du Chevalier Noir sans pour autant dévoiler la sienne.

Les fers s'entrechoquaient jetant des étincelles de

part et d'autre. La vision était dantesque. Les épées se croisaient et se décroisaient, s'entremêlaient et se démêlaient dans un bruit d'enfer. Les étincelles jaillissaient en de véritables feux d'artifice. Qui sortirait vainqueur de ce sinistre combat ? Nul ne pouvait le dire avant longtemps. Soudain le Chevalier Noir d'un élan incompréhensible se retrouva sur son cheval. Enguerrand appela Perle et sauta prestement en selle. Le combat continua sans interruption et à nouveau les épées s'entrecroisèrent violemment. Il n'était pas question d'appeler Mordred à la rescousse et d'ailleurs celui-ci n'avait pas l'air d'y penser tant il était accaparé par ce spectacle titanesque. Enguerrand commençait hélas à fatiguer, mais n'en laissait rien voir. Le Chevalier Noir également se fatiguait et à un moment il fit mine de s'enfuir et disparaître dans les fourrés. C'est alors que Mordred enfourcha son cheval et se précipita à sa poursuite. Ils revenaient peu de temps après se battant toujours, assez mollement lui parut-il, et Enguerrand reçut un coup de plat sur l'épaule. Répondant à cette provocation il reprit le combat tandis que Mordred rompait cette lutte et retournait se reposer, abandonnant son épée en la plantant non loin de la bordure de la source bouillonnante.

Enguerrand en fut quelque peu interloqué, mais ne dit rien et continua à se battre, de nouveau à pied, ayant retrouvé ses forces. C'était un combat sans merci où l'on sentait la détermination d'en finir une fois pour toutes avec ce Chevalier Noir sans foi ni loi.

Alors qu'il était en train de prendre le dessus, Enguerrand trébucha contre l'épée de Mordred qu'il

avait déjà oubliée et qui, il faut l'avouer, se trouvait là mal placée de bizarre façon, comme si elle avait été volontairement plantée à cet endroit. Déséquilibré quelques dixièmes de seconde, le Chevalier Noir en profita pour lui porter un coup violent sur la poitrine qu'il ne put parer, et qui lui ouvrit la poitrine laissant voir les poumons et il tomba à la renverse par-dessus la fontaine qui se mit à rougir du sang perdu. Pourtant, bien que souffrant terriblement, celui-ci rendit aussitôt ce coup par un très violent coup de pointe, direct, qui atteignit par-dessous le Chevalier Noir au cœur. Ce dernier mourut sur le champ, laissant sortir de sa blessure un flot de sang qui paraissait aussi noir que son armure.

Pendant, Enguerrand se trouvait sérieusement blessé et Colinot ne sut que faire pour le soulager. Beauty se précipita et lui posa sur la blessure un cataplasme de plantes qui le cicatrifieraient et l'empêcheraient de trop souffrir. Mais à la voir de près, elle comprit que la blessure était probablement fatale. Elle s'envola à la recherche de Merlin qui lui dit qu'il ne pourrait rien faire pour Enguerrand, car celui-ci avait vécu son temps. Mordred ne s'était même pas penché sur la blessure d'Enguerrand, celle-ci semblait le laisser indifférent, c'est du moins ce que pensèrent tous les assistants de cet événement, petits et grands.

Mordred dit simplement, murmurant plutôt que parlant et croyant que seul son écuyer pouvait l'entendre (sans savoir que Gratte-Cul s'était rapproché, toujours invisible, de ce couple qu'il pensait pervers) :

— Ainsi, tu ne réussiras plus à battre tout le monde

et nous aurons à présent nos chances pendant les tournois ! Nous aurons tout le temps de nous entraîner à nouveau avant que tu ne reviennes, si toutefois tu te remets de cette blessure.

Donc Gratte-Cul et Beauty l'entendirent malgré tout, mais ils ne pouvaient pas se montrer à cet homme qui, sans nul doute, ils en étaient vraiment convaincus, leur ferait le plus grand mal. Ils devaient rester extrêmement prudents. Enguerrand ne souffrait pas trop, grâce aux soins de Beauty, elle était allée cueillir de l'orpin reprise, de la sauge sauvage, de la menthe poussant tout autour de la fontaine et, surtout, de l'écorce de saule blanc ainsi que quelques feuilles de cet arbre pour en faire un cataplasme sur cette plaie béante, afin qu'il ne souffre pas. Cependant, il s'affaiblissait doucement. Il s'adressa à Mordred, haletant, d'une voix s'éteignant doucement :

— Mordred, le Chevalier Noir est mort et c'est l'essentiel. Pars sur l'heure l'annoncer à notre bon Roi ton père et dis-lui que malgré mon état je lui reste fidèle. Dis-lui aussi que je reste en Brocéliande pour me soigner et que je le rejoindrai ensuite.

Mordred ne se fit pas prier et, sans un mot, enfourchant son destrier et suivi de son écuyer, il prit la route de Huel Coat sans même se retourner. Il n'était pas sitôt parti que Beauty et Gratte-Cul se rendirent visibles aux yeux de Colinot qui fut très étonné et vit alors que leurs yeux étaient emplis de larmes. Il comprit sans que l'on ait besoin de lui expliquer que la blessure d'Enguerrand était beaucoup plus grave qu'il

n'y paraissait. Il était sinistrement navré par ce coup d'épée.

— Colinot, tu as retrouvé une famille à présent. Quand je ne serai plus, car je sais que je vais rendre l'âme, va voir Mamm et dis-lui *kenavo* pour moi. Sois prévenant avec elle et avec mes frères et mes sœurs. Aime-les comme je les ai toujours aimés. Aime ma mère, qu'elle soit la tienne maintenant. Prends ma harpe et offre-la de ma part à ma grande sœur Servane. Tu verras qu'elle en joue à merveille et que sa voix est un pur cristal. Ensuite, et seulement ensuite, tu iras porter mon masque de cuir à notre bon Roi et tu lui raconteras exactement ce qui s'est passé, car je suis persuadé que Mordred aura raconté une histoire toute différente et toute à son avantage. Mais surtout, n'accable pas Mordred. S'il doit être puni, les dieux le puniront eux-mêmes. Dis-lui que ce ne fut qu'une fatalité. Et, surtout, ne pleure pas. Et, s'il te plaît, je t'en conjure, protège toujours le petit peuple et garde bien le secret de leur existence. Promets-le moi. J'aimerais que tu présentes mes sœurs à Dame Guenièvre.

— Je te le promets !

— Beauty, je n'aurai plus jamais la possibilité de voir mon fils, car je suis certain aussi que ce sera un fils. Raconte-lui les exploits de son papa et, même, exagère un tout petit peu si besoin est et si tu le veux. Je ne t'en tiendrai pas grief. Fais-en une figure de légende afin qu'il croie à sa bonne étoile. Je voudrais également que tu ailles voir Maria pour lui dire comment je suis mort, car comme tu le sais déjà, je vais

très bientôt mourir. Ne t'inquiète pas, elle te recevra avec tout l'amour qu'elle a en elle. Vole jusqu'à elle et dis-lui que je vous aime toutes les deux. Intensément. Et que cet amour durera plus que tout et plus que le temps.

— Et toi Gratte-Cul, avec toi, je perds un ami cher. J'espère que tu garderas au plus profond de ton cœur mon amitié et que tu le diras à tes compagnons ! Dis-leur qu'il y a du bon en l'homme. J'aurais tant aimé revoir Crochu et Claquette et Épine qui est si drôle. Dis-leur que je vais aller voir leur planète oubliée !

— Au revoir, *kenavo...*

Ainsi mourut Enguerrand, sans souffrir et la paix au cœur. Beauty resta longtemps, jusqu'à la nuit, pleurant son amour perdu, la tête posée sur sa poitrine. Crochu, Épine et Claquette qui étaient venus rejoindre Gratte-Cul pleuraient silencieusement et tous quatre se tenaient un peu en retrait de Beauty sous un chêne pour ne pas la gêner dans son chagrin. Peut-être pour la première fois de leur très longue vie, ils se laissaient aller à pleurer silencieusement, mais sans retenue.

Au matin, Beauty alla prévenir le kobold du Gué de Salomon afin qu'il prévienne les deux Maîtres de Forge de Pemp Bonn et du Gué. Ceux-ci organisèrent de splendides funérailles et enterrèrent Enguerrand au cœur même de la forêt, sous le plus beau des hêtres, dans la vallée de l'Aff. Tous les compagnons qui avaient tant aimé la compagnie d'Enguerrand suivirent son cercueil offert par les cousins forestiers. Ils se retenaient de pleurer, pourtant certains essayaient

discrètement une larme ou deux par moments. Les funérailles furent grandioses. Et binious et bombardes accompagnèrent la dernière marche de celui qu'ils avaient tant aimé.

La lune serait bientôt noire.

La Vigne

Lorsque Maria entra dans la salle de sa maison elle aperçut un être minuscule et tout bleu assis sur le dessus de la table. Ses deux ailes semblaient lui faire une cape. Maria, non seulement sut que c'était Beauty, mais elle comprit immédiatement la raison pour laquelle elle était là.

— Beauty, car tu es Beauty, j'en suis certaine. Je sais ce que tu vas me dire. Dis-moi seulement qu'il n'a pas souffert !

— Non, Maria, il n'a pas souffert, car je lui ai immédiatement mis sur sa blessure les herbes de la béatitude. Il est mort en pensant à toi. Je veux que tu sois certaine de cela. Il ne pensait qu'à toi et à ton fils... C'est lui qui a demandé que je vienne te voir.

— Comment peux-tu me dire que ce sera un fils ?

— Parce que je le sais.

— Es-tu enceinte toi aussi ?

— Oui, je suis enceinte. Mais je suis vierge malgré tout. Et ça ne se remarque qu'à peine.

— Oui. Moi, je ne peux en dire autant ! Je sais ce que tu as fait. J'admire ce geste d'amour et je le comprends. Je ne sais pas si j'aurais pu faire le même geste, mais je le comprends profondément. Alors, si j'ai bien saisi, il était de retour en Brécilien.

— Oui, pour une mission donnée par le Roi Arthur.

Il avait l'ordre de tuer le Chevalier Noir. Il a dûment accompli cette mission. Il a été trahi par son coéquipier qui n'était autre que le fils du Roi Arthur. Et je peux te dire que cet homme est fourbe et un jour il trahira son propre père. Peut-être même le tuera-t-il !

— Comment peux-tu dire pareille chose ?

— Parce que je le sais ! Non, Maria, ne pleure surtout pas, Enguerrand ne le voudrait pas. Je sais, c'est terrible de savoir qu'il a été trahi, mais je t'assure que ce Mordred, fils d'Arthur et de Morgause en sera puni.

— Que m'importe qu'il soit puni, cela ne nous rendra pas notre Enguerrand.

— Garde-le en ton ventre comme je le garde en mon ventre. Nous élèverons nos fils dans l'amour l'un de l'autre et nous ferons en sorte qu'ils suivent les pas de leur père.

— Que les dieux t'entendent !

— Tu sais très bien que nos dieux l'entendront !

Beauty l'embrassa tendrement et se prépara à s'envoler ensuite. Elle laissait Maria à son pénible chagrin.

Pour elle, Enguerrand n'était pas mort, il vivait en son sein. Il pourrait voir ainsi l'intérieur de sa demeure près de la mine de Pemp Bonn. Avant qu'elle ne s'en aille, Maria lui proposa de rester dans sa maison le temps de sa grossesse.

— Non, ma douce amie, je dois aller vivre avec les miens. Mais je reviendrai très souvent te voir. Appelle-moi si tu as besoin de me voir. Je viendrai immédia-

tement. Partout où je serai, j'entendrai ton appel. Et si tu as besoin d'aide, je demanderai à Gratte-Cul de venir chez toi avec ses amis. Je pense que Enguerrand t'en a parlé, non ?

— Oh, oui !

Brocéliande

Du temps a passé. Longtemps. Un très long temps, plus d'un millier d'années. Brécilien s'est peu à peu renommée Brocéliande et ses mines ont été désaffectées les unes après les autres. Les mines de cuivre sont devenues l'Étang Bleu, les mines des Forges de Pemp Bonn sont devenues l'Étang du Perray et l'Étang des Forges. Pemp Bonn est devenu Paimpont et la mine de Pemp Bonn est devenue l'Étang de Paimpont.

La vaste mine de Brécilien est devenue L'Étang du pas du Houx. Feunten Meur n'est plus que Mère Fontaine et ses eaux ne bouillonnent plus, mais sont captées dans un gros cylindre de béton, cadenassé (le propriétaire aurait-il peur qu'elle ne s'échappe ou, peut-être qu'on la lui vole?). Merlin devait peut-être être enfermé dans un cylindre d'air... Mais l'eau? Le devait-elle?

Le Gué n'abrite plus de forge, mais j'ai retrouvé dans mon jardin un bon mètre d'épaisseur de scories de fer et de laitier ainsi que du charbon de bois à moitié consumé, signe qu'il y a eu là une forge très longtemps. Une forge en grande activité. On a totalement oublié qu'il y avait effectivement eu une forge et qu'il y fut forgé les meilleures épées de l'histoire les *Escalibor*, *Durandal* ou *Joyeuse*! De même celles que le Chevalier de Ponthus venait acheter pour les faire

damasquiner à Tolède, lui qui a fini par se marier en Brocéliande et en devenir le seigneur incontesté.

Le chemin creux qui menait des Forges de Paimpont à la place centrale du Gué de Plélan-le-grand a été coupé par un champ labouré ! Il s'arrête au domaine de la Rosière. Des engins de travaux publics l'ont emprunté et l'ont entièrement détruit.

L'arbre de la Gelée n'est plus ! Il a été coupé et débité en bois de chauffage en cette année 2004 ! Crime de lèse-majesté pour un arbre qui avait tant à dire et qui le disait si on sait l'écouter ! La mémoire d'une époque fabuleuse a été tuée par des gens avides, stupides, voire cupides sans que personne ne s'en émeuve ! La mémoire de la nature n'a plus d'importance !

Le souvenir des forges est devenu la Fête du Fer, sans véritables forgerons et sans qu'il n'y ait de vente ni de brûlis, ni même de fenderie. Le bois continue cependant d'être exploité, mais c'est à des fins essentiellement profanes, comme le chauffage. Mais on attire encore les touristes avec des images prometteuses.

Les elfes, qu'ils aient la peau bleue, verte ou même nacrée, ont déserté la région et ont été très vite suivis par les korrigans et les kobolds. Les trolls ont émigré vers le nord et ses neiges. Quelquefois on peut avoir la chance de voir des elfes sous quelque champignon ou dans les ramures, mais ils ne se montrent que très rarement. Avec beaucoup de chance, on peut quelquefois en photographier. Il m'est arrivé de faire quelques clichés bouleversants.

La forêt conserve des arbres qui, quelquefois, brûlent parce que d'aucuns y mettent le feu ! Cela permet d'y implanter des poulaillers en culture intensive ! Ou encore des porcheries industrielles...

On y capte l'eau sans vergogne et sans pitié pour les arbres que l'on assèche inexorablement. Et une usine enlaidit Paimpont sans que la municipalité ne trouve à redire. Bien au contraire, elle en est fière !

Koët Ki Dan s'étend inexorablement et utilise comme cible militaire les mégalithes de son territoire usurpé, comme la Porte de Feu, sans aucun respect pour l'héritage de nos anciens. Et en Haute-Forêt, on a mis du grillage pour protéger son petit bien rien qu'à soi !

Le Val sans Retour ne charrie plus ses billes de bois et ses biefs sont éventrés. Le Lac aux fées ne mérite plus son nom, car elles ont fui vers l'Irlande vivre avec les léprochawns et les borowères. Depuis 1991, l'Arbre d'Or remplace le Cerf Blanc au milieu des épées de ceux qui ont voulu le tuer.

Et Viviane pleure à longs sanglots silencieux ! Sur quoi pleure-t-elle ? Peut-être sur son beau domaine tellement profané pour ne pas dire violé. On peut l'entendre pourtant quelquefois, certains jours d'orage dans la forêt profonde. Mais il faut tendre l'oreille, à présent.

Souvent, je me demande si le Chevalier sans Visage n'est pas, hélas, mort pour rien.

Seul subsiste, démantelé, le soi-disant tombeau de Merlin et ses ex-voto, non loin de la Fontaine de Jouvence qui, hélas, ne rajeunit plus personne.

Cependant, tout n'est pas complètement perdu pour les touristes aveugles ou aveuglés par un folklore de pacotille : ils ont, probablement sans le savoir, répondu à l'appel de la forêt qui distille toujours sa magie et parle à leur âme. Peut-être, avec les temps nouveaux, sauront-ils l'entendre ?

BRÉCILIEN EN PEMP BONN,
MEZ EVEN 2004

Table des matières

Litez, année 532	5
Le Camp d'Arthur en Huelgoat	12
Chevalier ?	24
Karaez	30
Perceval le Gallo	42
Sant Caradec	58
La Porte	73
Ninian	83
Les Kobolds	93
Les Elfes	99
Les Korrigans	112
Merlin	117
Le Troll	125
Néant sur Yvel	131
Guilliers	138
La Harpe	144
Le Tournoi	150
La Vigne	156
Huel Coat	164
Intermède Amoureux	172
Le second Tournoi	173
De retour à Litez	177
Retour en Brécilien	185
Le Combat	191
La Vigne	198
Brocéliande	201



© Arbre d'Or, Genève, novembre 2005

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : d'après *Saint-Michel et le dragon* de Raphaël
Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS